STATE LIBRARY OF PENNSYLVANIA
3 0144 00276832 3

CLASS 355 BOOK K 144

VOLUME 2

PENNSYLVANIA
STATE LIBRARY

Biology.

PRINCIPES
DE LA
STRATÉGIE.

Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
This project is made possible by a grant from the Institute of Museum and Library Services as administered by the Pennsylvania Department of Education through the Commonwealth Libraries

https://archive.org/details/vol2principesdel00char

State Library

PRINCIPES
DE LA
STRATÉGIE,

DÉVELOPPÉS
PAR LA RELATION DE LA CAMPAGNE DE 1796
EN ALLEMAGNE;

OUVRAGE TRADUIT DE L'ALLEMAND,
ET ATTRIBUÉ
A S. A. I. L'ARCHIDUC CHARLES,
AVEC CARTES ET PLANS.

TOME SECOND,

Renfermant la première période de la Campagne de 1796.

A PARIS,
CHEZ MAGIMEL, ANSELIN ET POCHARD,
LIBRAIRES POUR L'ART MILITAIRE, RUE DAUPHINE N° 9.

1818.

INTRODUCTION.

L'HISTOIRE consacrée à l'instruction de l'homme, est aussi la meilleure école de l'Art de la guerre. Elle démontre l'excellence des principes reconnus, en exposant les résultats différens qu'ont produit le soin ou la négligence à les observer, et enseigne, par des exemples, la manière la plus convenable de les appliquer.

La nature du terrain déterminant l'ordre et la marche des opérations, il faut avant tout, avoir une connaissance parfaite du théâtre de la guerre, et se rendre compte de ses accidens, afin d'asseoir un jugement solide sur les événemens militaires qui s'y passeront.

Sous ce point de vue, l'on ne saurait trouver d'exemples plus instructifs et plus capables de répondre au but de cet ouvrage, que ceux de la campagne d'Allemagne en 1796, dont les scènes ont eu

30190

lieu sur le théâtre décrit dans la partie précédente.

L'intention de l'auteur n'est pas de rabaisser les opérations de généraux justement estimés. Il sait qu'il est plus facile de juger des événemens après coup, dans le calme de la réflexion, et avec une connaissance exacte des ressources de chacun des partis, que de prendre une juste résolution au moment de la crise. Ainsi ce serait à tort qu'on le verrait dans cet ouvrage, frondeur jaloux ou critique présomptueux. Il ne prend la plume que pour étendre l'instruction et propager les connaissances militaires d'un ordre supérieur. L'Histoire de la campagne de 1796, ne doit donc être considérée que comme le développement des principes de Stratégie et de Tactique qu'il a posés dans la première partie de son ouvrage.

HISTOIRE

DE LA CAMPAGNE DE 1796.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Coup d'œil sur les campagnes de 1792, 1793, 1794 et 1795, en France, dans les Pays-Bas et sur le Rhin.

La révolution qui éclata en France en 1789 faisait des progrès rapides : elle sapait les droits de souveraineté chez toutes les nations, et particulièrement dans les pays limitrophes ; aussi les Princes les plus puissans de l'Empire Germanique crurent devoir conjurer l'orage, en se coalisant à Pillnitz, en 1791 (1).

(1) Il est permis de croire que l'auteur n'a pas été exac-

Le premier et principal objet de cette coalition, fut de défendre la dignité et les droits de Louis XVI, de rétablir la tranquillité dans l'intérieur de ses états, et de garantir celle des peuples voisins. Avant même qu'elle fût formée, les meneurs exaltés qui tenaient alors en France le timon des affaires, avaient regardé la guerre comme le moyen le plus sûr d'exciter le fanatisme républicain : la faction puissante des Girondins crut devoir s'en servir pour maîtriser l'effervescence de la Nation, en la détournant vers un objet extérieur. Elle ne manqua pas de prétexte pour l'allumer. Le 20 avril, la guerre fut déclarée à la maison d'Autriche, et presque aussitôt les hostilités commencèrent par des attaques infructueuses dans les Pays-Bas.

Les Princes coalisés armèrent également : mais ils croyaient trouver la France en proie

---

tement informé des motifs qui ont décidé le traité de Pillnitz. La révolution a été un grand malheur, mais ce traité en a été un autre. Ses conséquences immédiates ont précipité la chute de Louis XVI, causé la grandeur territoriale de la France, et augmenté les forces maritimes de l'Angleterre. Mais ce n'est pas ici le cas d'entrer dans une dissertation politique, pour rendre ces vérités plus sensibles.

à l'anarchie et à la désorganisation, sans ressources, sans énergie, et incapable de résister aux armées qui devaient l'envahir. Ils espéraient aussi qu'à leur approche un puissant parti se déclarerait pour eux, et n'entrèrent en lice qu'avec peu de monde.

Une armée de Prussiens, d'Autrichiens et de Hessois, pénétra en France dans l'automne de 1792; mais aucune mesure n'avait été prise pour lui assurer des succès qui répondissent à son importante destination : on paya cette première faute par les désastres d'une campagne malheureuse, d'une retraite pénible des plaines de la Champagne jusqu'au Rhin, de la perte immédiate de Mayence, et bientôt après, de celle des Pays-Bas.

Les armées de la coalition, renforcées de troupes auxiliaires dans la campagne de 1793, debutèrent par la conquête de la Belgique et la prise de Mayence. Les places de Valenciennes, Condé et Le Quesnoy tombèrent en leur pouvoir. Landaw et Maubeuge furent sur le point de se rendre; les armées allemandes se montrèrent aux portes de Strasbourg et de Cambrai; mais la révolution avait donné un nouvel élan au peuple français, et réveillé la fierté du caractère national. La crainte de voir la patrie foulée, conquise, et peut-être morcelée par des ar-

mées étrangères, excita l'enthousiasme de tous les citoyens. Aussi cette campagne, commencée sous de si heureux auspices, se termina-t-elle par la fatale expédition de Dunkerque, et les déblocus de Maubeuge et de Landaw.

L'année suivante, les Alliés mirent en action plus de moyens, mais ils n'étaient pas proportionnés aux efforts de la France. La masse des forces de cette nation était sur pied. Malgré la prise de Landrecie par les armées combinées, et plusieurs combats à leur avantage dès l'ouverture de la campagne dans les Pays-Bas, les Français n'en montrèrent pas moins bientôt après leur supériorité, et ne laissèrent pas les fautes des Allemands impunies. L'hiver commençait à peine, que déjà ils étaient maîtres du Brabant, de la rive gauche du Rhin, et de toutes les places fortes de la Hollande. La coalition fut dissoute. L'armée hollandaise se dispersa; les Anglais quittèrent le continent; les Prussiens et les Hessois se retirèrent sous divers prétextes. Les Autrichiens, réunis à quelques troupes de l'Empire, restèrent seuls en présence de l'ennemi, sur la rive droite du Rhin.

Epuisées par des efforts si violens, les Puissances belligérantes ne purent, l'année suivante, entrer que fort tard en campagne. L'Autriche

perdit Luxembourg, à la suite d'un blocus qu'elle n'essaya pas de faire lever. Une armée française, commandée par Jourdan, passa le Rhin en automne, à Düsseldorf, tandis qu'une autre entra dans Mannheim par trahison, et menaça de se porter plus avant (1).

Jourdan s'avança jusques sur la Nidda; mais débordé par une belle manœuvre du général autrichien Clerfayt, il fut forcé à la retraite (2). Celui-ci faisant mine de le poursuivre, se rabattit avec célérité sur Mayence. Un juste calcul des marches qu'il lui fallait pour délivrer cette forteresse, investie sur la rive gauche du Rhin,

---

(1) Il y a bien eu faiblesse de la part du général commandant les troupes impériales dans Mannheim, mais pas de trahison. Toute l'Europe connaît la capitulation singulière en vertu de laquelle les Français entrèrent dans cette place. Le Gouvernement français n'achetait pas, à cette époque, ses succès à prix d'argent.

(2) Lorsque Jourdan se porta sur le Mein, en 1795, il eut ordre de respecter la ligne de neutralité qui avait été déterminée avec la Prusse, à l'époque du traité de Bâle. Cette ligne longeait le Mein jusqu'à Hochstædt. Clerfayt qui n'avait pas de semblables instructions de sa Cour, la franchit au-dessous de Francfort, et se porta sur la ligne de communication de l'armée de Sambre et Meuse, ce qui força le général français à se retirer. La manœuvre de son adversaire perd donc beaucoup de son mérite.

et de celles nécessaires à Jourdan pour s'opposer à cette entreprise, le fit apercevoir qu'il pourrait la tenter avec succès : l'événement justifia ses combinaisons. Il assaillit le corps de blocus dans ses lignes, le battit, le dispersa, et s'empara du pays situé entre la rive gauche du Rhin, la Nahe et le Speyerbach. Mannheim se rendit après cette victoire. Un armistice termina la campagne, et procura aux troupes des deux nations de paisibles quartiers d'hiver.

Le Rhin séparait les cantonnemens des deux armées depuis Bâle jusqu'à Klein-Holland, au-dessous de Spire. La ligne de démarcation s'étendait delà, pour l'armée autrichienne, sur la rive gauche de ce fleuve, se dirigeant par Weingarten, Edesheim, Weyer-Modenbach, Fischbach, Schmidthausen, Erbach, en face d'Ottweiler, Saint-Vendel et Neukirch. Elle longeait ensuite la Nahe jusqu'à Thann, suivait la rive gauche de la Simmer jusqu'à Koppstein, coupait la grande forêt de Sohnerwald, touchait Ober-Diebach, et traversait le Rhin pour en cotoyer la rive droite jusqu'au confluent de la Sieg, et remonter la gauche de cette rivière.

La ligne française était parallèle à celle des Autrichiens, depuis Bâle jusqu'à Lengenfeld; delà elle s'étendait de Homburg à Ottweiler, sur la rive droite de la Bliese; elle passait

ensuite sur la rive gauche de la Nahe, d'où elle gagnait à quelque distance la Simmer par Herborn et Greiorer. Elle allait s'appuyer au Rhin près de Nieder-Diebach, et suivait depuis cet endroit, la gauche de ce fleuve jusqu'au confluent de la Wipper, dont elle remontait la rive droite.

L'espace compris entre les deux lignes, déclaré neutre, ne pouvait être occupé par aucun des deux partis. On avait fixé dix jours d'avertissement après la dénonciation de l'armistice, pour la reprise des hostilités.

Les généraux autrichiens mirent à profit cette suspension d'armes, pour retrancher des camps sur les hauteurs de Hechtsheim, en avant de Mayence, et de l'ancienne tête de pont de Mannheim, afin de rendre l'approche de ces places plus difficile, préserver en particulier la première d'un second blocus, et l'autre d'un bombardement, protéger le développement d'un corps nombreux de troupes par ces débouchés, ou enfin pour préparer, en cas de malheur, aux armées impériales des points d'appui qui facilitassent leur retraite sur le Rhin.

CHAPITRE II.

Force des armées opposées, à l'ouverture de la campagne de 1796. — Plans d'opérations. — Positions des armées.

Les armées opposées, à l'époque du mois de mars 1796, étaient composées ainsi qu'il suit :

Armée autrichienne du Bas-Rhin, sous les ordres de l'archiduc Charles, y compris les contingens de quelques Princes, et les garnisons de Mayence et d'Ehrenbreitstein.

Infanterie de ligne.....	82 bat.	101 bat.	71,076 h.
Infanterie légère.....	19		
Carabiniers et cuirassiers..	28 esc.	139 esc.	20,702 h.
Dragons.....	24		
Chevau-légers et chasseurs à cheval.....	26		
Hussards et uhlans.....	61		

Armée autrichienne du Haut-Rhin, aux ordres du maréchal Wurmser, y compris les garnisons de Philipsburg et Mannheim.

Infanterie de ligne.....	67 bat.	78 bat.	60,836 h.
Infanterie légère.....	11		
Cuirassiers.....	40 esc.	134 esc.	21,940 ch.
Dragons.....	14		
Chevau-légers.....	27		
Hussards.....	44		
Cavalerie du prince de Condé.	9		

Armée française de Sambre et Meuse, sous le commandement du général en chef Jourdan.

Infanterie.....	87 bat.	65,000 hommes.
Cavalerie.....	95 esc.	11,000 chevaux.

Armée française de Rhin et Moselle, sous le commandement du général en chef Moreau.

Infanterie de ligne.	21 demi-brigad.	78 bat.	71,581 h.
Infanterie légère...	5		
Grosse cavalerie.....	11 régimens.	88 esc.	6,515 ch.
Dragons.....	5		
Chasseurs.....	4		
Hussards.....	4		

TOTAL *des forces allemandes :*

131,912 hommes d'infanterie; 42,642 hommes de cavalerie.

TOTAL *des forces françaises :*

136,581 hommes d'infanterie; 17,515 hommes de cavalerie.

Si l'on considérait seulement la totalité des forces actives, la supériorité serait du côté des Autrichiens; mais eu égard à la nature du pays qui devait servir de théâtre à la guerre, on trouve une grande différence à l'avantage des Français.

La droite de ceux-ci, appuyée à la Suisse, alors neutre, était protégée de Bâle à Landaw, par une double ligne de places, et par les forts situés au revers des Vosges; les places hollandaises de Maëstricht et Juliers couvraient leur gauche; Düsseldorf leur offrait, comme tête de pont, un débouché avantageux sur la rive droite du Rhin; enfin Luxembourg, Thionville, Metz et Sarrelouis, rendaient leur centre presque inattaquable.

S'il est vrai qu'une bonne ligne de défense accroisse les forces disponibles d'un Etat, en lui ôtant toute inquiétude pour ses propres frontières, ses magasins et ses communications, et qu'elle lui facilite la réunion de ses armées pour l'offensive, la France était d'autant mieux partagée à cet égard, que les Autrichiens se trouvaient totalement dépourvus de cet avantage. Le Rhin seul couvrait leur ligne de Bâle à Philipsburg, encore ce fleuve présentait-il à l'ennemi des points de passage favorables. On ne trouvait sur ses bords ni dans la

Souabe, aucune place forte; les Autrichiens avaient négligé d'en construire pendant les quatre ans qu'ils occupèrent le haut Rhin, et de fermer par-là les principaux débouchés qui donnent accès dans le cœur de leur pays. Le passage du fleuve leur paraissant impossible, ils n'appréhendaient aucun des malheurs qui pouvaient en résulter. Leur aile droite était encore plus faible; car au même inconvénient, elle joignait celui de former un angle sans appui. Il est vrai que les places de Philipsburg, Mannheim, Mayence et Ehrenbreitstein, couvraient le centre de la ligne, mais à quoi sert la force de celui-ci, lorsque la perte des ailes lui enlève tout moyen de résistance, isole ses points fortifiés, et donne prise à l'ennemi (1)?

---

(1) L'auteur affirme, que la ligne du Rhin eût été bien couverte avec une forteresse sur chacune de ses extrémités. Nous demanderons à notre tour, si ces deux places auraient interdit à une armée entreprenante, le passage de ce fleuve vers Neuwied ou Mannheim. Nous ne contestons pas l'utilité d'un bon poste à Kehl pour les Autrichiens, nous convenons même qu'il leur eût été très-convenable d'avoir un point d'appui tel que Düsseldorf pour leur aile droite; mais nous observerons que le point essentiel, le centre, était suffisamment couvert par Philipsburg, Mannheim et Mayence, et que les Autrichiens, maîtres des deux rives du Rhin par ces deux der-

D'après ces considérations, il n'y avait pas d'apparence que les Autrichiens prissent l'offensive avec succès : leur défensive même était chanceuse. La France avait de son côté une base d'opérations, étendue à la vérité, mais qui embrassait plus d'objets, et se trouvait bien fortifiée. Tous les avantages qui en résultaient pour elle, augmentaient en raison des progrès que les Impériaux auraient faits entre ses places, puisqu'ils eussent facilité les moyens de les envelopper. Aussi long-temps que les Autrichiens avaient à craindre d'être tournés, ils devaient, en cas d'offensive, tenir sur les extrémités de leur ligne des armées nombreuses, pour s'emparer, avant tout, des points fortifiés sous la protection desquels l'ennemi pouvait s'avancer sur leurs communications : mais la disproportion de leurs forces ne leur permettait pas d'employer ces moyens.

---

nières places, possédaient autant d'avantages stratégiques que s'ils eussent eu deux forteresses de plus le long du fleuve. Le défaut réel de la ligne autrichienne était de n'avoir pas plusieurs places en seconde ligne sur le Necker ou le Danube, car Ulm dominé, et alors tombant en ruines, était hors d'état d'opposer la moindre résistance, et Ingolstadt, d'ailleurs trop éloigné, appartenait aux Bavarois.

Dans la défensive, la conservation de leur ligne dépendait toujours des chances d'une bataille. Celle de l'ennemi, au contraire, ne pouvait être considérée comme enfoncée, après plusieurs échecs et la perte même d'une de ses places. La première, sans appui à ses extrémités, et hors d'état de se défendre par elle-même (1),

---

(1) L'auteur prétend que les Autrichiens auraient été dans l'impossibilité de prendre l'offensive, parce que la base des Français se trouvant plus étendue que leur propre front d'opérations, celui-ci eût été débordé. Nous ne partageons pas son avis. Une armée ne nous paraît susceptible d'être débordée que par des masses agissantes; elle ne peut l'être par une ligne topographique qui ne bouge pas. Si, pour atteindre ce but, l'ennemi portait ses forces aux deux extrémités de sa base, alors il se diviserait, et laisserait son adversaire maître des positions centrales, au moyen desquelles ce dernier l'en ferait bientôt repentir. Une base qui déborde n'est autre chose qu'un front plus étendu contre un front plus rétréci, ce qui, à forces égales dans les deux armées, n'a jamais été un avantage. On aurait pu en voir une nouvelle preuve dans cette occasion, car si les deux armées françaises eussent éprouvé le moindre revers sur le centre de leur ligne, elles auraient été poursuivies et forcées à se disperser pour se sauver dans les places.

La science de la guerre, calculée ainsi sur des lignes géométriques, jette un général dans l'irrésolution, et lui fait adopter souvent des partis pusillanimes. 180 mille

ne pouvait être occupée qu'avec des forces infiniment supérieures, que les armées allemandes n'avaient pas à l'ouverture de la campagne. En effet, si la cavalerie des Autrichiens était plus nombreuse que celle des Français, leur infanterie, cette arme principale, se trouvait inférieure à celle des derniers. Non-seulement il était facile aux Français de soutenir une défensive avantageuse avec une armée plus faible, en occupant les places fortes, mais encore l'offensive leur présentait beaucoup de chances favorables.

Les Autrichiens auraient dû y renoncer, en 1796, et il y a lieu de croire qu'ils eussent obtenu des succès, en abandonnant la rive gauche du Rhin, laissant de faibles garnisons dans les places, et divisant leurs forces en deux grands corps placés aux extrémités de leur ligne. Ils étaient assez nombreux pour en imposer : mais d'après le plan qui fut adopté, les ailes avaient trop d'extension pour se se-

---

Autrichiens, maîtres de Mayence et de Mannheim, ne risquaient rien en prenant l'offensive sur deux armées divisées et inférieures en nombre. Avant le départ des forces détachées en Italie, ce parti était le seul convenable, et aurait eu les plus brillans résultats.

courir réciproquement, et se trouvaient en même temps trop éloignées du centre, pour en être protégées par la réserve qu'on y eût placée. Ainsi dans tous les cas, c'est aux environs d'Offenburg, point central entre Bâle et Philipsburg, vis-à-vis duquel se trouvent les passages les plus favorables de l'ennemi, et le débouché des grandes communications de la Forêt-Noire, qu'il aurait convenu de placer l'armée du Haut-Rhin. Celle du Bas-Rhin eût été bien postée entre la Sieg et la Lahn; delà chacune d'elles pouvait, selon l'occurrence, prendre l'offensive, ou repousser les attaques de l'ennemi.

Les considérations qui forçaient l'armée impériale à rester sur la défensive, et qui en faisaient dépendre la durée des chances d'une manœuvre ou d'une bataille, engageaient au contraire la France à prendre l'offensive; la possession d'un établissement solide sur la rive droite du Rhin l'y excitait, car la tête de pont de Düsseldorf lui donnait la facilité de disposer de toutes ses troupes pour une attaque. Ses propres frontières se trouvaient d'ailleurs couvertes par les garnisons des places fortes. La faiblesse des extrémités de la ligne autrichienne ajoutait encore un nouveau poids à ces motifs. La totalité des forces françaises pouvait

prendre l'offensive sur le Bas-Rhin; il leur était encore possible de débuter par le passage de ce fleuve vers la partie supérieure de son cours, ou enfin d'attaquer sur ces deux points à la fois.

L'offensive semblait, au premier abord, plus aisée à prendre sur le Bas-Rhin, où les Français se trouvaient déjà établis, que sur le Haut-Rhin, où le passage de ce fleuve devait s'exécuter de vive force, et où l'armée avait à traverser la Souabe, pays montagneux, sans routes praticables. Mais si cette direction présentait plus de difficultés, elle était aussi plus décisive, en cas de succès, vu qu'elle menait directement à la principale communication des Autrichiens sur le Haut-Necker et le Danube.

Soit que l'on employât tout ou partie des forces à l'exécution de ces divers projets, ils avaient l'inconvénient d'exiger beaucoup de temps pour leurs préparatifs, et sur-tout pour la réunion des troupes; ce qui pouvait en faire pénétrer le but d'autant plus aisément, que les quartiers-généraux des deux armées françaises étaient fort éloignés, et séparés par le corps autrichien établi sur la rive gauche du Rhin.

Cette circonstance, jointe au désir de prendre l'ennemi au dépourvu, en ne lui lais-

sant pas le temps de porter ses forces au point menacé, détermina le Gouvernement français à attaquer sur les ailes de l'armée autrichienne, et à ouvrir en même temps la campagne en Italie.

La Cour de Vienne, aveuglée par l'heureuse issue de la campagne de 1795, ne tint aucun compte des représentations des généraux de ses deux armées, et se décida aussi pour l'offensive. Son plan était de faire le siége de Landaw, après avoir repoussé l'armée française de la Moselle et des montagnes entre la Bliese et le Rhin, de pénétrer ensuite dans l'Alsace, de s'emparer de ses places fortes, et en cas de succès soutenus, de réduire Strasbourg par un blocus, quand bien même on serait obligé d'y employer tout l'hiver. Plan gigantesque, qui ne pouvait s'exécuter, à moins que l'armée française ne fût hors d'état de tenir la campagne, et entièrement détruite (1).

---

(1) Ce plan n'était certainement pas mal conçu, mais pour qu'il réussît, il ne fallait pas croire d'avance à l'impossibilité de son exécution. Tout dépendait d'une première bataille gagnée sur les deux armées isolées de Jourdan et de Moreau. La centralisation des forces autrichiennes permettait d'espérer la victoire, et l'on n'avait rien à risquer en cas de revers. En effet, l'on n'obtient de succès à la

Landaw, place forte de premier rang, défendue par une garnison nombreuse, demandait, pour son investissement seul, un corps de troupes considérable, et que serait-il donc resté pour l'offensive sur la Moselle et la Sarre, vers les Vosges, pour couvrir les plaines de l'Alsace, et s'opposer aux attaques de l'ennemi sur la rive droite du Rhin et de la Sieg, vis-à-vis Strasbourg, Brisach et Huningue?

L'extension démesurée de la ligne autrichienne en eût affaibli les extrémités. Les Français, repoussés derrière la Moselle ou dans les environs de Strasbourg, auraient eu beaucoup moins de chemin à faire pour se porter sur la Lahn, ou sur Offenburg, par le Rhin, que les renforts autrichiens qu'on y eût envoyés du corps d'observation devant Landaw.

En opérant ainsi par leurs extrémités, surtout vers le Haut-Rhin, les Français gagnaient de suite la principale communication de leurs

---

guerre qu'en frappant sur les masses ennemies qui tiennent la campagne, toutes les fois qu'on peut leur opposer des forces supérieures sur un point : c'est ce qu'on aurait dû essayer. Il eût toujours été temps, en cas d'échec, d'adopter le système défensif, et d'abandonner la rive gauche du Rhin.

ennemis. La levée du siége de Landaw et la retraite de ceux-ci sur le Rhin, étaient les conséquences infaillibles de cette manœuvre. Or, les premiers se trouvant déjà maîtres des communications de leurs adversaires, n'auraient pas manqué de la rendre aussi pénible que périlleuse. Pour assiéger cette place avec apparence de succès, et s'opposer aux entreprises ultérieures des Français, il était donc indispensable de rassembler une forte armée sur chacune des extrémités de la ligne autrichienne.

La formation de ces deux armées n'aurait pas dispensé d'avoir un gros corps de troupes pour défendre la position que les Impériaux tenaient sur la rive gauche du Rhin, car dans son plus petit développement, elle devait s'étendre de la Lauter à la Nahe, laissant le Glan au centre, entre Pirmasens et Deux-Ponts. Ses deux ailes, appuyées au Rhin, décrivaient autour de Landaw un demi-cercle coupé par les montagnes des Vosges, dans lequel tous les corps isolés ne pouvaient se prêter secours, ni se réunir. Ainsi la France avait l'avantage de tous côtés, lors même qu'elle n'aurait pu mettre sur pied des armées aussi formidables que l'Autriche, car avec la faculté de concentrer ses forces à volonté sous la protection de

ses places, elle conservait, dans tous les cas, une supériorité réelle sur ses ennemis disséminés.

Cependant l'offensive sur les autres points n'offrait aucune chance favorable aux armées autrichiennes, et ne pouvait, dans l'état de choses actuel, remplir le but proposé. Il n'y avait que deux opérations susceptibles de réussir, à la faveur de circonstances particulières. C'était un passage du Rhin plus haut que Strasbourg, pour faire le siége d'Huningue, ou une attaque sur la rive droite du Bas-Rhin pour reprendre Düsseldorf. Encore n'y avait-il pas beaucoup d'apparence de succès dans l'un et l'autre cas.

La reprise de Düsseldorf aurait étendu, et par conséquent affaibli la ligne défensive, sans procurer d'appui à son aile gauche (1). Le

---

(1) L'auteur prouve ici la justesse de la remarque que nous avons faite plus haut, au sujet des places fortes sur le Bas-Rhin. Il va même jusqu'à dire qu'elles eussent été nuisibles aux Autrichiens, en donnant trop d'extension à leur ligne de défense; sur quoi nous observerons encore qu'il paraît aller trop loin. Les Autrichiens ne devaient pas considérer Düsseldorf comme une simple place, mais bien comme une tête de pont qui procurait aux Français un très-bon débouché sur la rive droite. Sous ce rapport, il méritait une attaque sérieuse.

passage des Français, en 1795, n'avait que trop bien prouvé, que la ligne de démarcation prussienne ne pouvait être regardée comme un appui.

Une opération sur le Haut-Rhin, contre Huningue, présentait mille difficultés, quoique cette place ne soit elle-même que d'une faible importance. Le Rhin a peu de bons passages dans les environs, où d'ailleurs le terrain n'offre pas de position pour couvrir un siége.

L'armée d'observation aurait dû, dans ce cas, ou rester dans l'étroit espace compris entre le Rhin et les montagnes des Vosges, défendu d'un côté par Béfort, et borné de l'autre par Neuf-Brisach, ou laisser ces places derrière elle, pour les assiéger ensuite. Le premier parti était dangereux, et le dernier exigeait une supériorité marquée, parce qu'il nécessitait un grand développement de forces, principalement dans les Vosges. Aucun des deux n'aurait rempli son but, à moins qu'une forte armée sur la rive droite du Rhin, vis-à-vis de Strasbourg, n'eût été à même de déjouer les projets des Français contre les communications des Autrichiens; or, c'est ce que l'on ne pouvait attendre de l'armée d'observation chargée de couvrir le siége d'Huningue, car elle eût été déjà trop occupée.

Les Impériaux dénoncèrent l'armistice, en déclarant que les hostilités recommenceraient le 1er juin. Par suite de cette notification, les armées se concentrèrent de part et d'autre, les 30 et 31 mai, dans les positions d'où elles devaient bientôt se mesurer.

Elles étaient distribuées, ainsi qu'on le voit dans les tableaux ci-contre.

ARMÉE DU HAUT RHIN,

Commandée par LE FELD-MARÉCHAL WURMSER.

		Nombre de Bataillons.	Nombre de Escadrons.	Présens sous les armes en Infanterie.	Présens sous les armes en Cavalerie.
AILE GAUCHE. La Tour, Général d'artillerie.	Depuis Huningue jusqu'à Sasbach, sous les ordres du feld-maréchal-lieutenant Frœhlich.	9	17	23,831	7,699
	De Sasbach à la Rench ; corps du prince de Condé et contingent de Souabe.	17	17		
	Depuis la Rench jusqu'à Philipsburg.	10	14		
CENTRE. Sztarray, Feld-maréchal-lieutenant.	Sur la Rehbach, et dans le camp près de Muschbach.	18	44	22,150	9,281
	Dans le camp de Rheingenheim, et dans la place de Mannheim.	8	12		
AILE DROITE. Meszaros, Feld-maréchal-lieutenant.	Dans les environs de Kayserslautern.	16	30	14,855	4,960
	Totaux.	78	134	60,836	21,940

ARMÉE DU BAS RHIN,

Commandée par L'ARCHIDUC CHARLES.

ARMÉE PRINCIPALE.	Avant-garde sous les ordres du feld-maréchal-lieutenant Kray, formant un cordon depuis Biblisheim jusqu'à Kirn, ayant pour réserve le camp de Ruschberg.	12	32	8,339	5,303
	Dans les camps de Baumholdern, Wukershof et Mettweiller.	35	39	30,182	6,779
	Aux environs de Kirn.	4½	10		
	Près de Kreuznach, sous les ordres du feld-maréchal-lieutenant Mercantin.	18	18	10,500	5,168
	Garnison de Mayence, sous les ordres du feld-maréchal-lieutenant Neu.	8	2	4,261	64
Corps entre la Sieg et la Lahn sous les ordres du Prince de Würtemberg.	Garnison d'Ehrenbreitstein.	4½	»	2,579	»
	Près de Neuwied, sous le général Finke.	5	10	4,409	870
	Avant-garde sur la Sieg.	4	14	3,619	2,200
	Entre Altenkirchen, Hachenburg et Dierdorf.	10	14	7,187	2,318
	Totaux.	101	139	71,073	22,702

ARMEE DE RHIN ET MOSELLE,

Sous les ordres DU GÉNÉRAL EN CHEF MOREAU.

		Nombre de Bataillons.	Nombre de Escadrons.	Présens sous les armes en Infanterie.	Présens sous les armes en Cavalerie.
AILE DROITE: Général Ferino.	Depuis les frontières de la Suisse jusqu'à Neuf-Brisach, division Laborde.	9	3	25,018	1,296
	Depuis Neuf-Brisach jusqu'à Strasbourg, division Tuncq.	9	6		
	Depuis Strasbourg jusqu'à Herdt, division Bourcier.	9	7		
CENTRE: Général Desaix.	Depuis Germersheim jusqu'à Knittelsheim, division Delmas.	9	15	27,292	3,093
	Depuis Knittelsheim, jusqu'aux montagnes près de Burgweiler, division Beaupuy.	15	16		
	Réserve à Impflingen, Rohrbach et Merzheim, division Xaintrailles.	6	14		
AILE GAUCHE: Général Saint-Cyr.	D'Albersweiler à Anweiler, division Duhesme.	9	12	19,271	2,126
	D'Anweiler jusqu'à Homburg, Pirmasens, division Taponnier.	12	15		
	Totaux.	78	88	71,581	6,515

ARMÉE DE SAMBRE ET MEUSE,

Sous les ordres DU GÉNÉRAL EN CHEF JOURDAN,

AILE DROITE: Général Marceau.	En cordon sur la ligne de démarcation, depuis Saint-Wendel jusqu'à Nieder-Diebach sur le Rhin, division Marceau.	12	11	28,250	2,950
	Division Poncet.	12	8		
	Division Bernadotte.	12	8		
CENTRE: Général Jourdan.	Sur le Rhin, depuis Nieder-Diebach jusqu'au confluent de la Moselle, division Championnet.	12	8	20,560	2,650
	Depuis le confluent de la Moselle jusqu'à Cologne, division Grenier.	12	12		
	En arrière de Bonn et Cologne, division Bonnard.	3	4		
AILE GAUCHE: Général Kleber.	Près de Düsseldorf, division Lefebvre.	12	8	16,190	2,450
	Division Collaud.	12	12		
RÉSERVE DE CAVALERIE.	Sur la basse Moselle.	»	24	»	2,950
	Totaux.	87	95	65,000	11,000

CHAPITRE III.

Buonaparte fait la conquête de l'Italie, et pousse jusqu'aux frontières du Tyrol. — Wurmser vole au secours de Mantoue. — Retraite des Autrichiens sur la rive droite du Rhin.

Les préparatifs de l'ouverture de la campagne se terminaient à peine en Allemagne, que déjà les hostilités commençaient en Italie. Buonaparte avait remplacé le général Schérer dans le commandement de l'armée française, et Beaulieu venait de prendre celui de l'armée autrichienne. Jusqu'alors la guerre s'était bornée, de ce côté, à la conquête de la Savoie, et à quelques combats insignifians. Celui de Loano, livré le 23 novembre 1795, fut le plus important, parce qu'il enleva aux Autrichiens la rivière du Ponent, avec les crêtes de la chaîne de montagnes qui sépare l'Etat de Gênes du Piémont.

L'intention de Beaulieu, à l'ouverture de la

campagne, était de pousser sur le Var ; il battit le général Cervoni à Voltri, mais négligea de s'emparer de cette chaîne de montagnes, véritable clef du pays, et qui servait d'appui à son aile droite. Buonaparte fit tourner cette faute à son avantage, et culbuta les Autrichiens à Montenotte. Ce combat fut suivi de deux autres aussi heureux à Dego et à Ceva. Les Français gagnèrent les flancs et les communications des ennemis, séparèrent les Piémontais des Autrichiens, et les forcèrent à une suspension d'armes. Buonaparte, par une marche rapide le long du Pô jusqu'à Plaisance, où il passa ce fleuve, profita non-seulement de ses avantages, mais sut encore en tirer le plus grand parti, en obligeant les Autrichiens à une retraite absolue. En peu de jours, il se rendit maître de l'Italie, dispersa les troupes impériales, plus encore par des marches que des combats, et sans bataille rangée, car le passage de l'Adda à Lodi n'était qu'une simple affaire d'arrière-garde. Ce ne fut qu'avec les plus grandes difficultés qu'on jeta une garnison dans Mantoue, et qu'on put approvisionner cette place, seul boulevart de l'Autriche de ce côté. Les débris de l'armée se réfugièrent dans le Tyrol, où ils occupèrent les entrées des vallées devant Buonaparte, qui couvrait le siége de Mantoue.

Un si grand événement, et le danger qui menaçait l'Autriche, força la Cour de Vienne à donner l'ordre au feld-maréchal Wurmser de faire marcher, le plutôt possible, une partie de son armée par le Tyrol, au secours de Mantoue. L'ordre lui parvint le 31 mai, et aussitôt 26 bataillons et 18 escadrons, formant 21,924 hommes de pied et 3,296 chevaux, se mirent en route pour l'Italie. Wurmser prit la majeure partie de ces troupes aux environs de Mannheim, où cantonnait le gros de son armée. Affaiblis par un détachement aussi considérable, les Autrichiens furent réduits à la défensive sur le Rhin; encore devint-elle très-précaire, vu que toutes les chances favorables de l'offensive étaient pour leurs ennemis.

Dans ces conjonctures, loin de renforcer les extrémités de leur ligne en butte aux attaques des Français, de ne laisser sur la rive gauche du Rhin que les troupes nécessaires à la défense des camps retranchés de Hechtsheim, et de la tête de pont de Mannheim, lesquelles, en cas d'échec, avaient une retraite assurée, les Autrichiens résolurent de se maintenir sur la rive gauche du Rhin. Ils conservèrent leur ligne, depuis ce fleuve, derrière la Rehbach, jusqu'à Mutterstadt, Neustadt, Frankenstein, le long de l'Alsenz et de la Nahe, jusqu'au confluent de

cette dernière rivière, et mirent un corps de réserve près de Kriegsfeld. Préférant laisser sans défense des contrées d'où l'ennemi pouvait gagner plutôt leurs propres communications, qu'ils n'étaient à même de les couvrir de leurs nouvelles positions, ils portèrent une armée devant des places construites pour être livrées à elles-mêmes, et se bornèrent à détacher de Mayence, le 1er juin, 5 bataillons sur la Lahn.

Il arrive trop souvent que les généraux en chef négligent d'examiner l'ensemble des opérations, et qu'ils se déterminent d'après des vues particulières, bonnes tout au plus à régler la conduite d'un général en sous-ordre. C'est à cette manière d'envisager les choses, qu'il faut attribuer quelquefois des dispositions très-nuisibles. Un général particulier n'est responsable que de sa valeur et de sa fermeté; il se déshonore, en abandonnant le poste qui lui est confié, quelle que soit son excuse. Mais le général en chef est bien plus coupable, lorsqu'il sacrifie un intérêt majeur à la défense d'une place ou d'une province.

Les événemens forcèrent bientôt les Autrichiens de renoncer à leur plan. Les hostilités commencèrent le 1er juin, par des escarmouches, entre les avant-postes de l'armée autri-

chienne du Bas-Rhin, et de celle de Sambre et Meuse. Les deux partis restèrent néanmoins dans leurs positions, car les Français n'étaient pas assez forts pour entreprendre quelque chose de sérieux, et n'avaient d'autre intention que de tâter leurs ennemis. Ce jour-là, les Autrichiens commencèrent leur mouvement rétrograde successif.

Le 3 juin, leur avant-garde alla prendre position près d'Ober-Alben et Blaubach. Le 4, elle se retira derrière le défilé de Lautereck; l'armée se transporta, le 6, dans les environs de Führfelden, ayant ses avant-postes sur le Glan. L'Archiduc détacha 9 bataillons à Wurmser, afin de réparer, en quelque sorte, les pertes qu'il avait pu faire pour se rendre en Italie.

Il n'était guère possible que les Autrichiens se maintinssent dans leur nouvelle position. Tandis que Jourdan cherchait à les retenir par des démonstrations dans le Hundsrück et sur la Nahe, Kleber s'avança de Düsseldorf, repoussa le prince de Würtemberg et s'approcha de la Lahn. Le passage du Rhin par la division Grenier, coïncidant avec la marche de Bernadotte et de Championnet vers Coblentz, donna à l'Archiduc des inquiétudes sérieuses sur ses communications; en conséquence, il détacha vers Mayence le contingent saxon,

consistant en 8 bataillons et 19 escadrons, avec 11 bataillons et 22 escadrons autrichiens; le reste de l'armée les suivit de près et passa le Rhin dans cette place, le 9 et le 10; 22 bataillons et autant d'escadrons restèrent sous le commandement du général Mercantin, derrière la Seltz, où ils entrèrent, le 14, dans le camp retranché de Hechtsheim. Les divisions Marceau et Poncet qui les avaient suivis, les y observèrent sans trop s'engager. Wurmser, sentant aussi la nécessité de contenir l'armée de Sambre et Meuse, détacha de Mannheim sur le Mein, 6 bataillons et 14 escadrons aux ordres du général Hotze.

A mesure que les troupes de l'Archiduc arrivaient sur la Seltz, l'armée autrichienne du Haut-Rhin quittait les positions qu'elle occupait à la fin de l'armistice, pour se retirer dans la tête de pont de Mannheim. Moreau la suivit avec son aile gauche et son centre, sans inquiéter sa retraite. Son projet de forcer le passage du Rhin était plus difficile à exécuter que celui de Jourdan : celui-ci avait déjà un débouché sur la rive droite du Rhin, à Düsseldorf, et par cela même, toute facilité d'attaquer l'aile droite de l'ennemi. Moreau agit avec prudence, en différant son opération jusqu'à ce que la marche de l'autre armée

eût attiré l'attention de la majeure partie des forces autrichiennes. Ses mouvemens préparatoires, sur la rive gauche du Rhin, furent bien ordonnés; il occupa l'ennemi devant Mannheim, en éloignant tout soupçon d'un détachement sur la Lahn, ou d'une concentration sur le point qu'il avait choisi pour effectuer son passage.

Le 11 juin, les deux armées avaient pris les positions suivantes: 11 bataillons et 20 escadrons autrichiens campaient près de Maudach, leurs avant-postes observant le pays depuis l'embouchure de la Rehbach jusqu'à Rugheim, en arrière des inondations formées par les crues de la Flossbach et de la Rehbach; 5 bataillons et 12 escadrons s'étendaient depuis Rugheim le long de la Flossbach, vers le canal de Frankenthal, et delà jusqu'au Rhin; 2 bataillons étaient en réserve à Oggersheim. Ces positions devaient couvrir les ouvrages commencés près de Mundenheim, pour mettre en état de défense le camp retranché de la petite tête de pont de Mannheim.

L'armée de Moreau campait: Delmas, avec 9 bataillons et 15 escadrons, entre Spire et Harthausen; Beaupuy, avec 15 bataillons et 16 escadrons, à Muschbach; la réserve de 6 bataillons et 14 escadrons, près d'Altorf; les

21 bataillons et 27 escadrons des divisions Duhesme et Taponnier, entre Muschbach et Gœlheim; la division Xaintrailles avait été incorporée dans celles des généraux Delmas et Beaupuy.

Moreau reconnut l'ennemi, et l'attaqua le 14 au point du jour. La division Delmas s'avança contre la Rehhütte, sur trois colonnes, l'une par Waldsee, l'autre sur la chaussée, et la troisième par Schifferstadt. La division Beaupuy marcha sur la route de Neustadt, tandis que Duhesme fit de fausses attaques sur celles de Türkheim, contre Frankenthal et Epstein. Duhesme s'empara de ces points, mais en fut bientôt chassé. La cavalerie autrichienne se maintint pendant quelque temps dans la plaine de Mutterstadt. Le combat sur la Rehbach fut opiniâtre, et tourna à l'avantage des Français. Leur infanterie passa l'eau, et enleva le poste de Kolhof. Desaix s'avança au même instant avec une autre colonne, contre Mutterstadt, par les bois inondés de Schifferstadt, et construisit un pont sur la Rehbach, par lequel la cavalerie le suivit sans qu'on pût l'en empêcher. Wurmser s'apercevant qu'il ne pouvait conserver ses postes contre l'ennemi, qui lui était supérieur en nombre, retira ses troupes sur Maudach.

Le 15 au soir, les Français firent une vaine attaque sur Rugheim, mais les Autrichiens se jetèrent la nuit suivante dans les retranchemens de Mundenheim. Moreau prit position en face, et poussa ses avant-postes d'Oggersheim sur Rugheim, derrière Maudach et Rheingenheim. Desaix campa avec deux divisions, entre Neuhof et Fusgenheim; la réserve près d'Igelheim. Un faible détachement fut envoyé à Worms. Les choses restèrent dans cet état jusqu'au 19 juin. 30 bataillons et 45 escadrons de l'armée de Rhin et Moselle étoient réunis vis-à-vis des retranchemens autrichiens, à portée d'être renforcés par 21 bataillons et 27 escadrons.

Les Autrichiens avaient 13 bataillons et 10 escadrons dans le camp de Mundenheim, le reste de l'armée était disséminé en postes, sur la rive droite du Rhin jusqu'à Bâle.

Le 18, le feld-maréchal Wurmser partit de Mannheim pour l'Italie, où il devait prendre le commandement. Il remit celui de l'armée du Haut-Rhin au général d'artillerie Latour, qui reçut les ordres de l'Archiduc. Cette circonstance, qui donna lieu à l'unité du commandement, fut un bonheur pour l'Autriche, et sauva l'honneur de ses armes dans cette campagne, quoique la base choisie pour

opérer ne remplît pas le but proposé, et qu'il dût en résulter beaucoup d'inconvéniens.

Les succès ne s'obtiennent à la guerre que par des efforts simultanés vers un même point, des résolutions énergiques, et une grande promptitude d'exécution. Plusieurs conseils ont toujours des vues différentes; et si la volonté d'un seul ne l'emporte, bien que tous visent au même but, prenant des moyens différens pour y parvenir, ils risquent de s'entrechoquer dans leurs opérations, et de rester en deçà.

La connaissance de l'esprit humain, et l'expérience de tous les siècles, confirment cette vérité : Eugène et Marlborough forment seuls une exception à cette règle; mais s'il est rare que la nature produise deux hommes semblables à la même époque, il l'est bien plus encore qu'ils puissent agir d'après la libre impulsion de leur génie.

CHAPITRE IV.

Marche de l'armée de Sambre et Meuse sur la Lahn.

Le théâtre des premières opérations de la campagne fut transporté entre la Sieg et la Lahn. C'est une contrée coupée par des montagnes peu élevées et arides, dont la ramification principale se rattache à l'est, au Kalte-Eiche. Cette chaîne, qui est la plus haute du pays, sépare aux environs de Burbach, la Sieg de la Dille, et s'avance delà près de Renderoth, par Urdorf, Dreisbach, Ober-Sain, contre Hahn, d'où partent les routes d'Hœchstebach et de Hachenburg.

La Sieg et la Lahn, ainsi que beaucoup d'autres affluens du Rhin, prennent leurs sources dans cette chaîne de montagnes. Les principaux sont *la Dille* et *l'Els*, qui grossissent la Lahn, la première à Wezlar, et la seconde à Limburg; la grande *Nister*, qui jaillit à Humbergen, près de la route de Herborn à Hachenburg, coule dans la direction de cette

route, reçoit la petite Nister à Crobach, et se jette dans la Sieg, aux environs de Wiesen; enfin *la Wiedbach*, qui a sa source près de Hachenburg, et va se jeter dans le Rhin en faisant un coude. Ces ruisseaux sont peu considérables. Les deux derniers seulement forment des défilés difficiles, à cause de l'encaissement de leur lit, resserré par des hauteurs escarpées.

Le pays est coupé; presque tous les ruisseaux y creusent des vallons; les montagnes sont pierreuses et boisées. Ce n'est que sur la masse principale qu'on rencontre quelques petites plaines; il y a néanmoins dans la contrée de Freilingen, entre Hahn et Hœchstebach, plusieurs marais. Du Rhin à l'Els, les vallées sont profondes, et les montagnes escarpées; elles deviennent plus praticables depuis cette dernière rivière jusqu'à la Dille, principalement à l'endroit où celle-ci s'approche de la Lahn. Le terrain est au contraire plus coupé et moins ouvert entre la rive droite de la Wiedbach, la Mittel-Sieg et la Nister, jusqu'à la haute Dille, parce qu'il renferme beaucoup de vallées, de bois et peu de communications. Il y a pourtant quelques endroits découverts le long de la route principale d'Altenkirchen à Kircheip.

A partir du confluent de la Nister, le pays

vers la basse Sieg, s'incline et se découvre au-dessous de Blankenberg, où il forme une plaine aux environs de Pleiss, qui s'élargit de plus en plus jusqu'au Rhin. La Sieg a dans cet espace, non-seulement beaucoup de gués, mais aussi plusieurs ponts. Celui de Siegen est le plus important de la partie supérieure de son cours.

La plaine au-dessus du confluent de la Sieg, n'est pas étendue; elle est resserrée par des hauteurs qui bordent la rivière jusqu'à la Wiedbach, et en compriment le lit en plusieurs endroits, au point de ne laisser d'espace que pour la route. Leurs pentes sont très-rapides et couvertes de vignes. Des sentiers conduisent sur la montagne boisée qui les couronne. En traversant la Wiedbach, on arrive dans le charmant bassin de Neuwied, décrivant un demi-cercle plongé par la rive gauche du Rhin. A mesure qu'on s'éloigne de ce fleuve, le terrain s'élève insensiblement jusqu'aux montagnes qui forment, pour ainsi dire, le diamètre du demi-cercle, qui touche d'un côté à Erlich, et de l'autre à Bendorf sur le Rhin; il est coupé par la Wiedbach et la Sainbach. Plus loin, derrière Kloster-Romersdorf, Kladbach et Nieder-Biber, le terrain s'élève encore plus : l'horizon est borné par des hauteurs escarpées

et boisées, où les communications sont très-difficiles.

Immédiatement au-dessous de la ville de Neuwied, les Français occupaient une grande île au milieu du Rhin, très-propice à l'établissement d'un pont. Depuis Vallendar jusqu'au confluent de la Lahn, les rives pierreuses du Rhin n'offrent aucun passage avantageux, pas même à Ehrenbreitstein, d'où une chaussée conduit à la Lahn.

Cette rivière a peu d'eau et beaucoup de gués, mais ses rives sont presque toujours si escarpées, sur-tout depuis son embouchure jusqu'à Oranienstein, qu'on n'y peut aborder qu'aux points où les hommes ont percé des communications à travers les rochers. D'Oranienstein jusqu'en face de Steden, les hauteurs s'éloignent de ses rives, principalement à la droite, où le terrain s'ouvre davantage. Ici elles resserrent de nouveau son cours, et deviennent roides et escarpées jusqu'au-delà de Runkel. Depuis là, en remontant, elles ont des pentes plus douces, aussi les rives de la Lahn sont-elles plus accessibles.

Aux environs de Burgsolms, est une petite plaine sur la rive gauche; d'ici à Wezlar et à la Dille, le terrain, quoique élevé sur la droite, n'a pas de berge qu'on ne puisse franchir.

La nature des rives de la Lahn détermine ses points de passage. Ils consistent en un gué près de Nassau, en deux ponts de bois à Dietz et Leunen; en ponts de pierre à Limburg, Runkel, Weilburg, Nieder-Bühel et Wezlar, où l'on en trouve un autre de maçonnerie sur la Dille.

La chaussée qui conduit de Siegburg par Ukerath, Kircheip et Weierbusch à Altenkirchen, est une des principales du pays. Elle se divise en deux branches dans cet endroit : l'une conduit par Hœchstebach, Freilingen, Hahn, Walmerode et Els à Limburg; l'autre mène à Salzberg, par Hachenburg et Kirburg. De Salzberg, une route conduit à Limburg par Renderoth et Hadamar; une seconde à Herborn, où elle se joint à celle qui mène de Siegen à Wezlar par Dillenburg. D'Ehrenbreitstein part aussi une chaussée qui se dirige à Limburg par Montebauer (1). Outre ces grandes routes, le pays ne manque pas de chemins de traverse, seulement praticables pour toutes les armes dans les contrées ouvertes, et qui ne peuvent

---

(1) Puisqu'il ne s'agit ici que de communications principales, en jetant les yeux sur la planche 1re on verra

servir qu'à des colonnes de flanqueurs. La plupart des routes transversales aboutissent à Neuwied, passage remarquable sur le Rhin; plusieurs se joignent à Dierdorf, pour couper le défilé pénible de la Wiedbach : celle qui de Vallendar se rend à la Lahn par Montebauer, est la meilleure de toutes; elle est praticable en tout temps, excepté pour la grosse artillerie.

Le pays qui s'étend de la Lahn au Mein n'est pas moins difficile pour les opérations militaires. La chaîne de montagnes qui se projette entre ces deux rivières, sépare aussi la Lahn de la Vetter, s'avance entre Butzbach et Pollganz, Usingen et Grœvenwiesenbach, et forme vers le midi une masse de dix monts, sur l'un desquels nommé Speckberg, est assis le petit fort de Kœnigstein. Près des sources de la Use et de la Wiese, cette chaîne devient très-es-

---

que, de la Sieg à la Lahn, il n'y a que quatre grandes routes :

1° Celle de Siegburg à Altenkirchen;
2° Celle d'Altenkirchen à Wezlar;
3° Celle d'Altenkirchen à Limburg;
4° Celle d'Ehrenbreitstein à Limburg.

Ces quatre communications n'ont de liaison transversale que par la route de Siegen à Limburg, qui n'est pas achevée.

carpée, pierreuse et impraticable, quoique jusques-là le pays soit bien cultivé et peuplé, et qu'on puisse le mettre au nombre de ces contrées montueuses qui ne sont pas dépourvues de communications. Des vallées profondes et des monts escarpés ne dessinent pas seulement la plus haute chaîne, mais encore toute l'étendue vers le Rhin et la Lahn, à l'exception des environs de Limburg, le long de l'Ems. La ramification principale s'étend entre Griftel et Wüst-Ems, puis entre Idstein et Nieder-Selbach, jusqu'à Eichenhahn, où elle sépare les eaux qui affluent dans la Lahn et le Rhin; elle court ensuite sur la Platte, laissant Zaizenhahn et Langen-Schwalbach à droite, se tourne au nord sur Kemel, et revient près de Wellroth, contre Lautert, d'où descendent vers le Rhin deux contre-forts sur Dexenhausen et Bacheln, entre Braubach et Müllen.

De cette masse surgissent quelques petits ruisseaux; mais ils ne méritent aucune attention, vu qu'ils parcourent un pays ouvert et bien cultivé; tels sont *la Wetter* et *la Nidda*, qui se réunissent à Assenheim, pour aller grossir le Mein de leurs eaux, près de Hœchst. Un plus grand nombre de courans se précipitent de la chaîne principale, dans des vallons escarpés et profonds. Les plus considé-

rables sont : *l'Use*, qui de Merzhausen se rend à Usingen et entre dans la Wetter, au-dessus de Friedberg; *la Weil*, qui a sa source près d'Arnoldsheim, arrose Weilmünster et Weilburg, où elle tombe dans la Lahn; le *Durstbach*, ou *Dreuschbach*, qui depuis sa source à Kemel, coule à travers des rochers escarpés pour se joindre à la Lahn, au-delà de Katzenelnbogen; *l'Aar*, dont la source est à Langen-Schwalbach, et qui va gagner la Lahn, auprès de Limburg; enfin *l'Ems*, qui d'Oberheims, y vient tomber au même endroit, après avoir arrosé Camberg. Les rives de celui-ci sont moins escarpées que celles des autres courans; après avoir franchi les plus hautes sommités, il coule dans un encaissement formé par des montagnes qui s'abaissent doucement vers ses bords.

Au midi, en tirant de Kronenburg à Wisbaden, le pays s'aplanit : c'est une vaste plaine arrosée par le Mein et la Nidda, où les armées trouvent alors les facilités de se mouvoir avec rapidité, dans tous les sens; au lieu qu'entre l'Ems, la Lahn et le Rhin elles n'ont, pour franchir les montagnes, que des communications mauvaises, et mal entretenues.

Celles dont on peut se servir, pour les

opérations militaires dans cette contrée, se réduisent aux suivantes :

1° Les routes de Cassel à Limburg par Wisbaden, et de Wisbaden à Nassau ; néanmoins cette dernière n'est, entre Langen-Schwalbach et Singhofen, qu'un chemin vicinal ; elle parcourt un pays impraticable pour une armée, et ne mérite guères plus d'attention que ceux qui conduisent de Kemel au Rhin, parmi lesquels celui de Braubach est le moins mauvais ;

2° La route de Francfort à Limburg, par Bockenheim, Schwalbach, Kœnigstein, Camberg et Niederbrechen ; les côtes au-dessus de Kœnigstein sont très-difficiles, mais moins auprès de Camberg, où le pays s'ouvre dans la direction de l'Ems ;

3° Celle qui part de Francfort pour se rendre à Grœvenwiesenbach, en passant par Bonamœs, Humburg, Usingen et les montagnes : elle se divise en deux branches, l'une allant à Weilburg, et l'autre à Wezlar par Braunfels ; quoiqu'elle traverse aussi la chaîne principale du pays, elle est moins difficile que les précédentes ;

4° Une route qui présente moins de difficulté encore, est celle qui conduit de Francfort, à travers les plaines, jusqu'à Vilbel, Friedberg et Pollganz, où elle se bifurque pour gagner

Wezlar et Giessen; celle qui mène de Hanau à Friedberg par Ilmenstadt, est aussi commode. Ces deux dernières ont plusieurs liaisons transversales qui manquent aux autres, excepté dans les plaines du Mein et le long de la Lahn, entre Wezlar, Limburg et Dietz.

Jourdan avait prescrit au général Kleber d'attaquer les Autrichiens, placés derrière la Sieg, avec les 24 bataillons et 20 escadrons des divisions Lefebvre et Collaud, réunies à Düsseldorf. En cas de succès, son intention était de passer le Rhin lui-même, et de se joindre à lui (1).

Kleber prit position le 31 mai, entre Porz et Benzberg, et borda les rives de l'Agger et de la Sieg, le long de la ligne de démarcation, afin d'être prêt à exécuter, le 1er juin, l'ordre qu'il avait reçu; la division Lefebvre devait, après avoir forcé le passage de l'Agger, entre Lohmar et Lorrath, enlever Sieburg et s'avancer sur la rive droite de la Sieg, jusqu'à Happenschos. Le général français croyait trouver l'ennemi en position à Ukerath, et espérait l'en

(1) L'auteur a été mal informé : Jourdan ne voulait qu'attirer les forces de l'Archiduc sur le Bas-Rhin; la manœuvre lui réussit.

chasser à la faveur du mouvement de cette division sur son flanc droit. Collaud avait l'ordre de passer la Sieg entre Maindorf et Menden, et d'en remonter la rive gauche pour s'établir à Busdorf.

Cependant le prince de Würtemberg, aussitôt après la dénonciation de la rupture de l'armistice, avait rassemblé la majeure partie de ses forces entre Altenkirchen, Hachenburg et Dierdorf, et de cette position centrale, se proposait de déjouer les projets de son adversaire.

Le cordon de la Sieg fut rompu, et l'avant-garde de 4 bataillons et 14 escadrons, partagée en deux détachemens. Le général Kienmayer avec 3 bataillons et 10 escadrons, se tint à l'embouchure de cette rivière, près de Nieder-Pleiss, et le colonel Gottesheim avec le reste, prit poste sur les hauteurs de Daden. Le premier avait l'ordre de se replier devant des forces supérieures dans la position d'Altenkirchen, tandis que l'autre passerait la Sieg à Kirchen, et l'Agger à Overath, pour observer le flanc gauche de l'ennemi, durant sa marche de Daden à Benzberg. Dans le cas ou celui-ci se serait porté vers Siegen, par les hauteurs, il avait l'ordre de se jeter dans les montagnes du Kalte-Eiche, et d'envoyer à

Lutzel un détachement pour éclairer les directions de Siegen et d'Olpe.

Le général Finke, avec 5 bataillons et 10 escadrons, fut chargé de protéger l'aile gauche, vers Neuwied, et de garder le Rhin jusqu'à Lorich. En cas de besoin, une partie de ces troupes devait se réunir par Dierdorf au corps principal, ou marcher par Neustadt, pour menacer le flanc droit de l'ennemi. Déduction faite de tous ces détachemens, le corps qui prit position à Altenkirchen et Crobach, fut réduit à 10 bataillons et 14 escadrons.

A la nouvelle de la marche des Français sur la Sieg, le Prince résolut d'aller à leur rencontre avec une partie de son faible corps. Kienmayer reçut ordre de couvrir sur l'Agger, avec son avant-garde, les débouchés de Troisdorf, ainsi que les gués de Maindorf et Menden; et de chercher sur-tout à retenir l'ennemi sur la Sieg, jusqu'à ce que les 6 bataillons et 14 escadrons détachés, fussent arrivés à l'embouchure de cette rivière. Gottesheim dut partir de Daden pour gagner les hauteurs de Traventer et d'Overath, et forcer le passage de l'Agger au moment de l'attaque. On envoya, pour le soutenir, un bataillon à Wiesen.

Le 1er juin, avant même que les troupes avec lesquelles le prince de Würtemberg devait at-

taquer l'ennemi, eussent rejoint l'avant-garde, le général Collaud, après une affaire assez chaude, s'empara des gués de Mendorf et de Menden, et rejeta les troupes légères autrichiennes à Hangelar. Cette opération facilitant le passage de l'Agger à Troisdorf et à Lohmar, la division Lefebvre s'avança droit sur Siegburg, tandis que celle de Collaud continua sa marche le long de la rive gauche, et força les Impériaux à abandonner le pont de Siegburg. Kienmayer concentra cependant sa réserve auprès de Nieder-Pleiss; et s'étant réuni à quelques troupes du corps principal qui en précédaient la marche, il se porta au-devant de l'ennemi qui s'avançait de Maindorf; mais ce dernier, qui avait déjà fait passer la Sieg à la majeure partie de sa cavalerie, le rejeta au-delà du défilé de Warth, et prit position sur les hauteurs de Henef. Lefebvre s'établit à Happenschos, derrière la Sieg.

Le même jour, des détachemens de Collaud remontèrent le Rhin à Kœnigswinter, établirent la communication avec Bonn, et facilitèrent à la faible division Bonnard le passage de ce fleuve. Ce premier échec força le prince de Würtemberg à rassembler de nouveau le gros de son corps dans les environs d'Altenkirchen et de Crobach; ses troupes revin-

rent, dans la nuit du 1er au 2, à Weierbusch, d'où elles se rendirent, le jour suivant, dans leurs premières positions. Le détachement de l'aile gauche, poussé de Neuwied au-delà de Neustadt, pour coopérer à l'attaque, reçut ordre de se replier sur ce village, et en cas de retraite définitive, de rétrogader soit avec l'infanterie sur Neuwied, soit avec la cavalerie sur Dierdorf. Afin d'entretenir la communication entre cette première ville et Crobach, Gottesheim eut ordre de revenir à Wiesen, pour couvrir l'aile droite. Kienmayer resta à Weiersbusch, gardant Kircheip avec de la cavalerie.

Le 2 juin, Lefebvre passa la Sieg à Blankenburg; Collaud s'avança sur les hauteurs de Jungrath; leurs divisions se réunirent en avant de Kircheip, d'où l'avant-garde délogea le poste de cavalerie autrichienne, et rejeta Kienmayer sous le canon de la position d'Altenkirchen. Ce mouvement détermina le détachement qui occupait Neustadt à une retraite prématurée, en sorte que les Français eurent prise sur la communication de l'aile gauche des Autrichiens auprès de Neuwied.

L'importance de ce poste détermina le duc de Würtemberg à faire une diversion sur l'aile gauche de l'ennemi, pour l'en déloger.

Finke eut l'ordre de se porter de sa position de Neuwied contre ce point, afin de faciliter son attaque, qui devait être combinée avec celle d'un détachement du corps principal qui s'avançait par Steimel; le Duc détacha de nouveau 2 bataillons et 2 escadrons au soutien de Kienmayer, lui prescrivant de suivre la chaussée jusqu'à Weierbusch; d'y attendre que Gottesheim se fût porté, de Wiesen par Ham et Leischeid, sur le flanc gauche de l'ennemi à Kircheip; d'attaquer alors ce poste, de s'y réunir au colonel, et de chasser les Français des hauteurs de Jungrath. L'éloignement des colonnes désignées pour concourir à cette attaque, la fit remettre de 3 à 5 heures du soir. Trois coups de canon tirés des hauteurs d'Altenkirchen, devaient en donner le signal.

Le 3 juin vers midi, l'avant-garde des Français fit une reconnaissance sur Altenkirchen. Le Prince prenant le change, envoya de suite aux commandans des colonnes l'ordre de ne commencer le mouvement, qu'après avoir acquis la certitude de n'être pas attaqué. Il prescrivit en outre à Gottesheim, déjà en marche, de s'arrêter à Ham, et de pénétrer jusqu'à Weierbusch, dans le cas où l'ennemi donnerait prise sur son flanc gauche. On reconnut

bientôt qu'on s'était trompé, et l'on reprit l'exécution du premier plan.

La colonne principale conduite par Kienmayer, s'étant avancée sur la chaussée, repoussa l'avant-garde française de Weierbusch jusqu'au bois de Kircheip, où elle attendit l'arrivée des autres colonnes, notamment celle de Gottesheim qui, d'après les premières dispositions, devait tourner cette position, lui en rendre l'attaque plus facile, et lui épargner les pertes qu'il aurait éprouvées en cherchant à l'emporter seul de front; mais le dernier ordre du Prince ne parvint pas au colonel, il suivit la direction indiquée d'abord, de façon qu'au lieu de prendre l'ennemi sur son flanc gauche, il vint se réunir en deçà du défilé, à la colonne de Kienmayer qui l'attaquait de front, ce qui priva de tous les avantages qu'on pouvait attendre des dernières dispositions.

Les colonnes de gauche reprirent Neustadt, mais ayant voulu pousser jusqu'à Asbach, elles furent obligées de céder au nombre. Dans cette position, le Prince ne jugea pas à propos de continuer le combat; il ordonna à l'avant-garde de Kienmayer de rester à Weierbusch et de garder Neustadt: les autres troupes reprirent leur première position à Crobach; Gottesheim revint à Wiesen.

Le 4 juin au jour, les Français levant leur camp de Jungrath, repoussèrent les avant-postes autrichiens, et se divisèrent en trois colonnes, dans l'intention facile à deviner, d'attaquer la position d'Altenkirchen et de Crobach. La colonne principale aux ordres de Lefebvre, composée de 6 bataillons, 7 escadrons et 15 pièces de canon, s'avança le long de la chaussée; la seconde de 3 bataillons et 3 escadrons, déboucha par Mehrem; la troisième de 4 bataillons et 2 escadrons, suivit la vieille route qui de Weierbusch et Hilgerod mène à Crobach et Hachenburg. La division Collaud marchait à son soutien sur la grande route. Le prince de Würtemberg ne se crut pas assez fort pour résister à ces masses considérables, et prit le parti de la retraite, dans l'espoir de défendre avec succès l'entrée des gorges de Hachenburg à Hœchstebach; mais l'aile gauche était déjà trop engagée auprès d'Altenkirchen, pour que cette retraite pût avoir lieu à temps.

Deux bataillons et 4 escadrons défendaient, avec 10 bouches à feu, les hauteurs en arrière à gauche d'Altenkirchen; le défilé qui conduit de la ville à ces hauteurs, était gardé par un bataillon, 6 escadrons et 8 pièces de canon; 150 hommes occupaient Altenkirchen; on

avait jeté de l'infanterie légère dans les jardins et le vallon de la Wied; 6 compagnies de chasseurs tenaient Almersbach; enfin une réserve de 5 bataillons et de 12 escadrons occupait Crobach; mais celle-ci reçut bientôt après l'ordre de se retirer : elle ne put donc secourir la position; d'ailleurs, outre qu'elle se trouvait trop éloignée pour la soutenir, elle fut elle-même attaquée.

Lefebvre se déploya devant Altenkirchen, et dirigea son artillerie contre la gauche de la position, en même temps que la colonne qui avait débouché par Mehrem attaquait le village d'Almersbach. La compagnie qui gardait Altenkirchen abandonna son poste : les Français s'apercevant de cette faute, l'occupèrent aussitôt et s'emparèrent du pont de la Wied, par lequel ils débouchèrent sans obstacle sur les hauteurs de l'autre côté de la ville.

Un régiment de chasseurs d'environ 300 chevaux, défila par le pont, sous le feu le plus vif de l'ennemi, se forma au pied de la montagne qu'il gravit en tirailleurs, malgré sa rapidité, et se jeta sur la droite de l'infanterie autrichienne. Celle-ci soutint le choc avec fermeté et le repoussa; mais au même instant un bataillon de grenadiers passa le pont et es-

calada les premiers escarpemens de la position. Almersbach fut enlevé, et la colonne qui s'en était rendue maîtresse, se tourna contre la gauche de l'infanterie ennemie. Le régiment de chasseurs qui avait été ramené par elle, soutenu par cette colonne et les grenadiers, revint à la charge : les Impériaux furent enveloppés et enfoncés; les 2 bataillons pris avec 10 pièces de canon; leur cavalerie fut dispersée et poursuivie jusqu'au-delà de Vallerode. La troisième colonne étant parvenue à déboucher aussi par Hilgerode, sur la droite vers Crobach, attaqua un bataillon de troupes de Darmstadt qui défendait le bois d'Eichelhard, lequel s'y maintint jusqu'à la levée du camp principal.

Les Autrichiens se rallièrent à Hœchstebach, d'où ils se retirèrent dans la nuit jusqu'à Freilingen. Le général Finke reçut ordre d'abandonner Neuwied, et de se porter sur Montebauer; delà il devait aller prendre position le 5 à Molsberg, et se lier à la gauche du prince de Würtemberg. On prescrivit à Gottesheim de marcher sur Neukirchen près de Salzberg, de défendre ce point aussi long-temps que possible, et de se replier ensuite par Renderoth sur Mengerskirchen, pour couvrir les routes de Weilburg et Wezlar. L'arrière-garde avait l'ordre d'arrêter l'ennemi dans les défilés

de Hachenburg et de Hœhstebach, mais bientôt elle y fut forcée, et se retira le soir même derrière les étangs de Steinbach. Le Prince continuant sa retraite, arriva le 5 au matin à Molsberg, son arrière-garde à Hahn.

Pendant qu'on combattait le 4 à Altenkirchen, l'adjudant-général Ney détaché de la division Collaud, avec 2 bataillons et quelque cavalerie, s'était emparé de Dierdorf; d'un autre côté, la division Bonnard avait passé de Bonn à Linz, sur la rive droite du Rhin.

Le 5 avant-midi, Collaud attaqua l'arrière-garde du Prince, et Ney prévint Finke à Montebauer. Le Prince se retira sur Hundsangel, et fut poursuivi jusqu'à Molsberg. Finke alla passer la Lahn à Nassau.

Enfin le 6 au matin, le Prince effectua aussi le passage de cette rivière, après avoir détaché 2 bataillons à Diest et à Veilburg, et placé son artillerie sur les hauteurs de Limburg et d'Oranienstein; son arrière-garde resta sur la rive droite. Cependant Lefebvre, qui s'était porté de Hachenburg à Renderoth, avait détaché le général Soult sur Dillenburg, avec 3 bataillons et 150 chevaux, ce qui détermina la retraite de Gottesheim sur Herborn et Wezlar.

Rassuré de ce côté, Kleber réunit auprès

de Hadamar les divisions Collaud et Lefebvre, avec lesquelles il marcha sur la Lahn. Par suite d'une affaire assez chaude, qui eut lieu sur les hauteurs d'Offeim et de Diekirchen, il força le 6, l'arrière-garde autrichienne à lui en abandonner la rive droite; mais ses tentatives de passage échouèrent auprès de Dietz et d'Oranienstein; il ne fut pas plus heureux à Runkel, d'où un bataillon de Darmstadt le repoussa. Celui d'Autrichiens détaché sur Weilburg, trouva cette ville occupée par des éclaireurs qui y étaient entrés aussitôt après l'occupation de Hadamar.

La position des Français s'améliorait de jour en jour. Neuwied ayant été évacué le 6, par les Autrichiens, la division Grenier y passa le Rhin en bateaux, ainsi qu'à Leutersdorf. Le 7, on jeta un pont près de la ville. Grenier occupa Vallendar et poussa des postes jusqu'à Montebauer. Bonnard se prépara à investir Ehrenbreitstein; Championnet et Bernadotte marchèrent sur Neuwied; la division Bonnaud suivait Kleber sur deux colonnes, par Dierdorf et la grande route; la position du prince de Würtemberg était d'autant plus fâcheuse, que ses troupes disséminées depuis l'embouchure de la Lahn jusqu'à Braunfels, n'avaient pour soutien qu'une faible réserve

près de Limburg; elles tenaient bien encore Wezlar et la petite ville de Nassau, mais l'ennemi occupait déjà les ponts de Leunen et de Weilburg.

Le 9, la division Bonnaud renforcée de 3 bataillons de celle de Grenier, forma l'investissement d'Ehrenbreitstein. Alors les autres divisions de l'armée française arrivèrent par le pont de Neuwied successivement sur la Lahn; à mesure qu'elles entraient en ligne, les premières venues appuyaient à gauche pour leur faire place.

Le 12, toute l'armée était en mesure de prendre l'offensive sur la Lahn; sa droite s'appuyait au Rhin, sa gauche aux gorges de Steinbach, d'Ober-Tieffenbach et de Nieder-Tieffenbach, d'où elle se liait, par une chaîne de postes, avec le détachement laissé à Herborn sous les ordres de Soult.

Il semble, au premier coup d'œil, que le pays entre la Sieg et la Lahn soit favorable à la défensive; en effet, un pays coupé qui a peu de communications, sillonné de vallées profondes et escarpées, traversé dans tous les sens par des courans, présente de fréquens obstacles à l'ennemi; cependant en y réfléchissant, on reconnaît qu'il est extrêmement difficile de s'y maintenir.

Il n'est pas de position plus désavantageuse, pour attendre son adversaire de pied ferme, que d'être sur deux lignes qui forment un angle saillant (1). L'on ne pouvait cependant ici en prendre d'autre, car on avait autant à craindre d'un mouvement partant de la Sieg que de Neuwied; et l'armée autrichienne était hors d'état de se maintenir sur l'une de ces lignes, sans garder l'autre. En les abandonnant toutes deux pour se concentrer, les Français auraient été à même de déboucher par la Sieg et le pont de Neuwied, et de réunir leur armée, avant que les Autrichiens fussent arrivés des bords de la Nahe, sur ceux de la Lahn; ce qui eût placé ces derniers dans une situation essentiellement défectueuse. Relativement à la nature du terrain, la position sur deux lignes, parallèles au Rhin et à la Sieg, n'était pas moins défavorable; car en portant la dernière en avant, on se serait trouvé au pied

(1) Cette idée est juste si les troupes doivent combattre en ligne déployée, sans bouger de place; mais elles peuvent être aussi en position défensive, par échelons sur le centre, ce qui, dans beaucoup de circonstances, produit un excellent ordre de bataille. Voilà comment il est difficile de donner des principes absolus sur l'emploi de telle ou telle ordonnance de combat, et de prescrire tout ce qui mathématiquement vu, ne paraît pas convenable.

des montagnes, dans un espace coupé par des gorges profondes; on eût perdu la faculté de se mouvoir, avec la rapidité si nécessaire dans une défensive qui étend son action sur plusieurs points. Cet avantage inappréciable passait au contraire du côté de l'ennemi, qui n'avait qu'à déboucher par une de ces vallées, pour faire tomber la position. Si pour éviter cet inconvénient, on s'était décidé à occuper les sommités principales des montagnes, la ligne se fût encore agrandie, vu que la route de Siegburg à Limburg s'éloigne toujours plus du Rhin, et par conséquent de Neuwied, placé sur son extrême gauche. Dans ce cas, le point menacé eût été, pour ainsi dire, le pivot d'une aile, et précisément l'angle sans défense, où se joignaient les deux lignes. Il est reconnu qu'il n'y a pas de position plus défavorable que celle dont la partie faible se présente d'abord à l'ennemi. On ne pouvait songer à établir une réserve au point central, car le défaut de communication l'eût exposée à arriver par-tout trop tard, et cela avec d'autant moins de doute, qu'elle ne devait s'ébranler qu'après que l'ennemi aurait démasqué ses projets, et que la plus dangereuse de toutes les attaques, celle partant de Neuwied, pouvait être tentée à l'improviste. Que devait donc faire le général

autrichien chargé d'empêcher les Français d'avancer du Rhin et de la Sieg, sur les bords de la Lahn?

Dans l'offensive, souvent nous obligeons l'ennemi à subordonner ses mouvemens aux nôtres; mais dans la défensive, cela n'est possible qu'autant que la nature du terrain présente des positions qu'il ne saurait tourner. Or ce n'était pas ici le cas. Il fallait avant tout, que les Autrichiens examinassent quelle était l'opération la plus probable, c'est-à-dire la plus avantageuse aux Français. En mesure de prendre l'offensive, l'intérêt de ceux-ci exigeait qu'ils portassent le théâtre de la guerre sur la rive droite; ils ne pouvaient obtenir de grands résultats qu'en s'y établissant; et comme ils devaient présumer que leurs adversaires chercheraient à s'y opposer de toutes leurs forces, ils se trouvaient dès-lors obligés d'employer toutes les leurs, pour assurer la réussite de leur projet. Deux moyens s'offraient pour arriver à ce but : ils pouvaient passer le Rhin soit à Düsseldorf soit à Neuwied.

Il était présumable que Jourdan s'arrêterait au premier parti, parce que les Français se trouvaient déjà établis sur la rive droite; autrement il aurait fallu construire d'abord un pont à Neuwied, opération très-difficile en elle-

même, mais qui devenait sur-tout dangereuse, si les Autrichiens s'étaient rapidement avancés sur la Moselle. Les premiers progrès de Kleber au-delà de la Sieg, devaient forcer l'ennemi à évacuer Neuwied, et amener la réunion de toute l'armée. En cas d'échec, sa retraite était toujours assurée sur Düsseldorf. Tout concourait à rendre ce plan probable, et à ne laisser même aucun doute sur la manière dont Jourdan le mettrait à exécution.

Comme il était aisé de prévoir que les Français chercheraient d'abord à réunir leurs forces, on devait présumer qu'ils manœuvreraient pour gagner la route de Hachenburg à Limburg, et qu'au moyen de ce mouvement et celui d'un corps de flanqueurs, ils forceraient les Autrichiens à quitter la rive du Rhin. La route de Siegen n'étant pour eux d'aucune importance dans le moment, il suffisait de s'emparer de la Sieg inférieure et de la route de Siegburg à Kircheip, pour pousser plus avant. Ajoutez à cela que le passage d'un grand fleuve demande du temps, et que le débouché du bassin de Neuwied est très-difficile. En effet, un corps de cinq à six mille Autrichiens placé sur les montagnes impraticables qui l'entourent, pouvait arrêter plusieurs jours les Français, avant qu'ils eussent achevé le pont

de Neuwied, effectué leur passage et fait quelques progrès : délai précieux, à la faveur duquel les autres troupes auraient eu le loisir de se concentrer sur la Sieg.

Si ces observations prouvent qu'il n'y a point de bonne position entre la Sieg et la Lahn, il est visible qu'on ne pouvait garder le pays qu'après une affaire décisive. Le lieu le plus propre à l'engager, était celui qui présentait le plus d'obstacles aux Français, et de facilités aux Autrichiens pour manœuvrer; c'est-à-dire, dans la contrée ouverte aux pieds des montagnes, où la ligne des derniers, moins étendue et plus réunie, leur permettait de se concentrer pendant que les premiers défileraient, et où l'on était certain de les restreindre à la ligne d'opération sur laquelle on marchait à leur rencontre; en un mot enfin, sur la Basse Sieg.

Si les 15,000 Autrichiens qui restaient au prince de Würtemberg, après le détachement de 5,000 hommes qu'il fit à Neuwied, avaient été placés à la reprise des hostilités à Ukerath, centre de la ligne, où le passage de la Sieg est le plus facile, et où le terrain découvert permet les marches de flanc; nul doute qu'informés du point de passage, ils n'eussent marché au-devant des Français, et qu'ils ne

les eussent battus, en les abordant avec vigueur.

En cas d'échec, la retraite des Autrichiens était toujours sûre par la grande route, car il fallait avant tout forcer Neuwied, et achever le passage, ce qui demandait du temps; d'ailleurs les Français se trouvant divisés, quand bien même ils auraient obtenu l'avantage, ils ne se seraient avancés qu'avec beaucoup de lenteur et de circonspection, tandis que leurs adversaires eussent opéré leur retraite en toute diligence sur la route. A la vérité, les premiers étaient supérieurs en nombre sur la Sieg, mais la disproportion entre les partis n'était pas telle, qu'on n'y pût remédier par une attaque vigoureuse, durant ou aussitôt après le passage.

Il semble que ce soit une faute contre les règles d'attaquer un ennemi supérieur en nombre, près de s'engager dans un terrain coupé, au moment où il traverse une contrée ouverte, et avant qu'il ait divisé ses forces; mais il n'est pas de règle sans exception, et c'est bien ici le cas. Si les Autrichiens n'avaient eu pour but que d'arrêter la marche des Français entre la Sieg et la Lahn, il eût été sans doute plus prudent d'attendre que leurs forces fussent partagées en plusieurs colonnes iso-

lées; mais leurs manœuvres devaient encore tendre à repousser du côté de Neuwied, une attaque qui pouvait devenir plus dangereuse que celle de front. En laissant pénétrer l'ennemi dans les montagnes, le corps principal d'Autrichiens, destiné à la défense de la chaussée, se serait éloigné des routes qui conduisent de la Sieg sur les derrières et les flancs de Neuwied; elles n'auraient été occupées que par des détachemens trop faibles pour les défendre. Dans cette hypothèse, un succès sur la chaussée devenait éphémère, si les Français s'emparaient de Neuwied avec une colonne de flanc; car ils pouvaient, au pis-aller, la sacrifier pour gagner le débouché par où auraient défilé leurs troupes rassemblées sur la rive gauche du Rhin. Les suites de cette fausse manœuvre eussent été d'autant plus désastreuses, que le mouvement vers le fleuve aurait éprouvé de grandes difficultés, par le défaut de bonnes communications transversales de la chaussée au Rhin.

Les Autrichiens ayant laissé échapper l'occasion d'attaquer les Français, tous les combats postérieurs n'aboutirent qu'à une perte d'hommes inutile. En vain leur arrière-garde fut-elle aux prises pendant toute la retraite, en vain s'engagèrent-ils près d'Altenkirchen,

l'établissement du cordon jusqu'à Neuwied, et l'éloignement d'une partie de l'avant-garde sur le flanc droit, les avaient trop affaiblis pour en espérer quelque succès. Ils eussent beaucoup mieux fait de se retirer derrière la Lahn, et de temporiser en défendant ce défilé, ce qui leur était d'autant plus aisé, qu'ils pouvaient vraisemblablement le faire à forces inférieures avec toute chance de succès. Par ce moyen ils se seraient rapprochés de leur réserve et de l'armée principale.

La position d'Altenkirchen était très-mauvaise en elle-même, car toute hauteur n'est pas une position, et tout ravin un appui pour un flanc. Les troupes se trouvaient au pied d'une montagne, entre deux défilés praticables, gardés par de l'infanterie légère. Il y avait bien une réserve près de Crobach; mais destinée à couvrir la route transversale d'Hilgerod à Hachenburg, on ne pouvait y compter, puisque elle-même devait s'attendre à être attaquée.

Les dispositions de Kleber méritent des éloges, et furent aussi bien prises qu'exécutées. Il paraît néanmoins qu'il a encouru un reproche. Il n'ignorait pas que les intentions de son Gouvernement et de son Général en chef ne fussent de prendre l'offensive. Il avait fait la

campagne précédente ; il connaissait le terrain, et par conséquent toutes les difficultés du passage de la Lahn. Il eut donc tort de ne pas profiter du moment où les Autrichiens étaient dispersés en cordon, repoussés, et dans l'impossibilité de défendre la rive gauche, pour s'assurer de plusieurs passages. Ces points nécessaires aux opérations ultérieures, devenaient plus difficiles à enlever, insurmontables même, à mesure que les troupes ennemies s'augmentaient. En un mot, pourquoi garda-t-il une position défensive, lorsqu'il pouvait et devait conserver l'offensive (1), non pour gagner du terrain avant la réunion de l'armée française, car il eût été imprudent d'aller à la rencontre de celle des Autrichiens, qui s'avançait en masse, mais pour mettre le général en chef à même d'attaquer aussitôt que ses troupes seraient rassemblées. La position des Français derrière la Lahn, rendit aux Impériaux la liberté des mouvemens,

(1) Kleber suivait ses instructions. Son apparition sur la Lahn n'avait d'autre but, pour le moment, que de retenir sur le bas Rhin les principales forces de l'Archiduc, afin de faciliter le passage de Moreau près de Kehl. Sa conduite était le résultat du plan arrêté par les deux généraux en chef français.

aussitôt que leurs postes sur cette rivière furent assez renforcés pour n'avoir plus à craindre un passage subit. Une position à cheval sur la Lahn, aurait forcé l'Archiduc à régler sa conduite en conséquence. Il est vrai que Kleber, aussitôt après son arrivée, le 6, attaqua Runkel, Dietz et Oranienstein; qu'il emporta Weilburg et fit occuper le pont de Leunen par ses avant-postes; mais pourquoi ne renouvela-t-il pas ses attaques à mesure qu'il recevait des renforts de troupes et d'artillerie, et qu'il était en état de faire plus de sacrifices que son adversaire? Il se tint à Weilburg, dans une *presque île* resserrée et bordée de rochers, d'où il ne pouvait déboucher. Dans la supposition même qu'il n'eût pas dessein de s'étendre assez loin pour profiter de la possession du pont de Leunen, il devait au moins faire une tentative pour s'emparer de celui de Limbourg. Encore qu'il ne fût pas facile de s'en rendre maitre, sa supériorité numérique lui donnait l'espoir fondé de réussir; il pouvait y employer toutes ses troupes, puisqu'il prenait l'offensive et qu'il n'avait pas de motifs comme les Autrichiens de s'étendre sur la Lahn. En perçant leur cordon, il les forçait à se retirer dans les différentes vallées circonvoisines : avantage dont

la conséquence immédiate eût été d'empêcher l'Archiduc de réunir, par défaut de temps, un aussi grand nombre de troupes pour son attaque.

CHAPITRE V.

Combat de Wezlar le 15 juin. — Retraite de Jourdan.

Le 12 juin, l'armée française de Sambre et Meuse occupait sur la Lahn la position suivante :

La division Bernadotte était entre Nassau et Lahnstein, sa droite appuyée au Rhin, sa gauche à la division Championnet, cantonnée entre Nassau et Dietz. Toutes deux couvraient le blocus d'Ehrenbreitstein, que devait faire la division Bonnard, et dont le succès était d'autant plus certain, que les Autrichiens avaient été chassés le 14 de Nassau, et de toute la rive droite de la Lahn.

A côté de la division Championnet, s'étendait celle de Grenier, appuyant sa gauche au village d'Els, et sa droite au bois en arrière de Gückingen, pour assurer les débouchés de la Lahn et les routes de Walmerode et de Montebauer. La division Collaud était postée sur les hauteurs vis-à-vis de Limburg; celle du gé-

néral Lefebvre faisait un crochet derrière le ravin de Steinbach, d'Ober-Tieffenbach et Nieder-Tieffenbach. Ces deux dernières devaient observer toutes les routes qui partent de Weilburg et de Wezlar, et placer en conséquence leurs avant-postes entre Munchhausen et Leunen : elles en avaient au pont de ce dernier endroit et à Weilburg, qui se liaient au camp d'Herborn. La cavalerie du général Bonnaud formait réserve derrière l'aile gauche.

Cette position ne remplissait pas le but du général en chef, soit que son intention fût de se tenir sur la défensive, soit qu'il voulût prendre l'offensive; car le terrain depuis l'embouchure de l'Els jusqu'au Rhin, qui ne convenait à aucune opération, se trouvait occupé par trois divisions, tandis que celui au-dessus de la Lahn, qui pouvait leur servir de théâtre, l'était seulement par deux. Le blocus d'Ehrenbreitstein ne devait pas occuper dans ce moment le général français, et encore moins lui faire commettre une faute pareille. Cette forteresse est bâtie sur un rocher élevé, environné de vallées profondes et escarpées, et renferme une si petite garnison, qu'elle ne peut nuire à une armée qui s'avance, ni faire d'entreprises sur ses communications. Il importait peu que les Autrichiens entretinssent des rapports avec

elle, vu que le terrain ne leur permettait pas d'opérer sous sa protection; il était indifférent aussi qu'ils l'approvisionnassent pour plus longtemps, parce que son occupation ne devait avoir aucune influence sur les opérations ultérieures.

Les Impériaux sentirent le peu d'importance de la Lahn inférieure; après l'arrivée de leurs renforts, ils tinrent toute la contrée de la Katze au Rhin, vis-à-vis de Rheinfels, jusqu'à Oranienstein, avec une simple chaîne de 12 bataillons et 11 escadrons, soutenue, en arrière de Dietz, par une réserve de 4 bataillons et de 9 escadrons.

La position de l'aile gauche de l'armée française était aussi vicieuse que celle de la droite; la division Lefebvre formait un flanc si étendu, que sur aucun point de cette partie, la plus faible, il ne se trouvait assez de troupes.

L'on ne doit faire de crochet que dans un moment critique; cela ne procure jamais qu'un secours momentané, et en principe, il faut l'éviter dans toute position. Il remplissait d'autant moins son objet ici, que la configuration du terrain le rendait inutile, et qu'il ne raccourcissait pas la ligne. Il y avait aussi loin d'Ober-Tieffenbach à Herborn, où il s'appuyait au corps du général Soult, qu'aux hauteurs en

avant de Wezlar : l'on avait des deux côtés également la Dille pour appui.

Près d'Herborn l'on barrait, à la vérité, la chaussée de Wezlar à Siegen, qui traverse en cet endroit la Dille, mais on pouvait aussi bien en interdire l'usage à l'ennemi, en prenant position sur les hauteurs en arrière de Wezlar; car cette rivière coule si près de leur gauche, elle a un si grand nombre de ponts et de gués, qu'on peut la passer par-tout et plonger la route, tant que l'adversaire n'a pas nettoyé les environs de Wezlar, et assuré les flancs de ses colonnes.

Ces observations qui démontrent les vices de la position en elle-même, acquièrent encore plus de poids, si l'on se rappelle que Jourdan voulait prendre l'offensive, et que le terrain entre Limburg et Wezlar lui offrait de grands avantages sous ce rapport.

Une marche en avant sur l'aile gauche ennemie près de Wezlar, l'aurait trop éloigné de ses communications, et eût exigé trop de troupes pour être couverte. L'attaque vers Limburg n'était pas sujette à cet inconvénient, mais il ne fallait pas moins déployer de vigueur et de célérité pour y forcer la Lahn, soit qu'on voulût s'en rendre maître à force ouverte, soit par surprise. Or la position qu'on

avait prise, ne permettait ni l'un ni l'autre; et quand bien même on aurait eu, dès le commencement, le projet insignifiant de se tenir sur la défensive derrière cette rivière, la répartition des troupes n'eût pas encore rempli ce but. Une division pouvait aussi bien occuper les hauteurs de Wezlar que le pont de la Dille, pour repousser les troupes légères de l'ennemi qui y rôdaient. Quatre divisions, réunies à la cavalerie, devaient s'établir vis-à-vis de Limburg, prêtes à s'avancer ou à se porter sur le point où les Impériaux auraient voulu percer en forces. Une seule eût suffi pour observer Ehrenbreitstein, occuper Montebauer, et couvrir la route d'une chaine de postes. L'ennemi aurait opéré difficilement contre le flanc de cette position, car il eût compromis ses communications par un défaut inhérent aux manœuvres de flanc; d'ailleurs, ce que l'on peut tenter contre des troupes dispersées, devient dangereux à l'égard d'un corps concentré.

Jourdan qui était resté dans les environs de Coblentz et qui delà avait dirigé les opérations de l'armée, vint prendre, le 13, le commandement des troupes qui se trouvaient en position sur la Lahn. Il fit faire aussitôt la reconnaissance des passages et du terrain, afin

d'arrêter définitivement ses projets d'offensive. Il se flattait d'être en mesure le 17, mais il fut prévenu de vîtesse par les Autrichiens (1).

Il y a des fautes et des pertes réparables : mais à la guerre, ce ne sont pas celles du temps; aussi un général en chef doit-il être toujours à portée de son avant-garde. C'est delà qu'il reçoit toutes les nouvelles intéressantes, qu'il acquiert la connaissance du terrain et les notions qui lui sont indispensables pour former ses plans, et opérer avec énergie et célérité. Quand il est éloigné de la tête de ses colonnes, il risque très-souvent, ou de retarder leur marche jusqu'à ce qu'il reçoive un rapport général, ou d'avoir à rectifier des dispositions vicieuses. Dans tous les cas, il perd du temps, et l'adversaire mieux servi, a toujours l'avantage sur lui. Jourdan bien placé sur la rive gauche du Rhin à la reprise des hostilités, quand la plupart des troupes ennemies s'y trouvaient encore, aurait dû passer

(1) Il faut convenir d'une chose, c'est que l'Archiduc avait de Mayence deux ou trois marches de moins pour se rendre sur la Lahn, que son adversaire, qui des bords de la Nahe devait venir passer le Rhin à Neuwied.

ce fleuve, près de Neuwied, avec la division Grenier, pour se rendre en toute diligence sur la Lahn, dès que les circonstances avaient changé. De cette manière, ses préparatifs eussent été terminés à l'instant où sa dernière division se mit en ligne.

La situation des Autrichiens sur la Lahn n'éprouva pas de changemens notables jusqu'au 12 juin; à la vérité, le général Wartensleben qui en prit le commandement, avait reçu 4 bataillons et 6 escadrons de renfort; mais il étendit sa position encore plus, et détacha 2 bataillons et cent-cinquante chevaux à Giesen, pour faire occuper cette forteresse du margraviat de Darmstadt, conjointement avec les troupes du Landgrave. A cette époque, l'Archiduc se rapprochait avec 32 bataillons et 81 escadrons, y compris le contingent saxon, 6 bataillons et 14 escadrons détachés de l'armée du Haut-Rhin par Wurmser (1). Il envoya par Kirchberg 21 esca-

(1) L'Archiduc, informé le 5 ou le 6 de l'issue du combat d'Altenkirchen, aurait pu attaquer vivement tout ce qui se trouvait devant lui dans le Hundsrück. Jourdan se serait bien vu forcé de rappeler Kleber à son secours s'il avait été battu sur la Nahe. Si l'affaire ne tournait pas à l'avantage des Autrichiens, il leur restait toujours les

drons de renfort à Wartensleben, tandis qu'il dirigea une avant-garde par Homburg, Usingen et Weilmünster, pour couvrir et assurer sa marche; il suivit lui-même le premier détachement, avec le reste de ses troupes en deux colonnes, dont l'une marcha sur Schwalbach, Homburg et Grœfenwiesenbach, et l'autre par Friedberg à Butzbach. Wartensleben reçut l'ordre de se replier sur l'Ems, s'il était forcé sur la Lahn, afin de gagner la communication la plus rapprochée de l'armée, et d'appuyer sa gauche au Mein, pour compléter au besoin la garnison de Mayence.

Le plan de l'Archiduc était de passer la Lahn, entre Wezlar et Leunen, où ses rives présentent le moins d'obstacles, d'attaquer à force ouverte l'aile gauche de son adversaire, de la prendre en flanc, et de la chasser des bords de la rivière. Afin de saisir l'instant où Jourdan paraissait faire peu d'attention au point d'attaque, il accélera sa marche. Dès le 13, 7 bataillons et 16 escadrons arri-

---

moyens de repasser le Rhin à Mayence le 10 ou le 11, comme ils le firent en effet. Il semblait d'autant plus naturel de tenter cette entreprise, que la garnison de cette place en eût favorisé l'exécution.

vèrent sur les hauteurs de Butzbach; 8 bataillons et 15 escadrons saxons à Ostheim; le reste de l'armée cantonna, ce jour-là et le lendemain, aux environs de Grœfenwiesenbach; la colonne qui avait couvert son mouvement arriva à Weilmünster.

Le 14 juin, l'Archiduc porta ses troupes, de Butzbach sur les hauteurs de Wezlar; il fit replier les avant-postes français du pont de Leunen de l'autre côté de la rivière, et renforcer ceux des Autrichiens qui étaient restés sur la gauche de la Lahn et de la Dille, au-dessus de Wezlar.

Le lendemain, il ordonna à l'avant-garde de s'établir sur la ligne d'Herborn à Grœfenstein et Leunen. Le 16, l'armée devait la suivre en trois colonnes, savoir : 15 bataillons et 31 escadrons sur Wezlar, 10 bataillons et 16 escadrons sur Leunen, et 5 bataillons et 12 escadrons sur Weilburg. Persuadé que l'ennemi, pressé sur son flanc par le mouvement des deux premières colonnes, abandonnerait ce dernier point, il avait prescrit au reste des troupes de suivre ce mouvement, à mesure qu'on gagnerait du terrain et qu'on leur ouvrirait le passage. Leur nombre s'élevait à 26 bataillons et 59 escadrons; mais si dispersés, que la réserve était la plus forte di-

ORDRE DE BATAILLE

De l'armée autrichienne du bas Rhin, à l'époque du 15 juin 1796.

				Bataill.	Escadr.	Bataill.	Escadr.
Sous les ordres de l'archiduc Charles, près de Wezlar.	Werneck, Feld-maréchal-lieuten.	Avant-garde: Colonel Gottesheim.	Stuart	1	»		
			Trieste	1	»		
			Carneville	» ½	»		
			Anhalt-Zerbst	»	1		
			Hussards de Saxe	»	2		
		Gén.-maj. Hadik.	1er Esclavon	1	»		
			Chasseurs de Saxe-Weimar	» ⅔	»		
			Hussards de Veezay	»	2		
			——— de Saxe	»	4		
		Gén.-maj. Vogelsang. Kollowrath.	Grenadiers	7	»		
		Colonel Merveld.	Cuirassiers de Nassau	»	6		
			Chevau-légers de Karaczay	»	6		
			Chasseurs de Bussi	»	4	19⅙	40
	Contingent saxon, aux ordres du feld-mar.-lieuten. Lindt.	Gén.-maj. Zeschwitz.	Dragons de Curland	»	4		
			Carabiniers	»	4		
		Gén.-maj. Nostitz.	Brandenstein	1	»		
			Electeur	1	»		
			Prince Antoine	1	»		
		Gén.-maj. Saenger.	Von der Heyde	2	»		
		Gén.-maj. Nisemeuschel.	Prince de Gotha	1	»		
			Prince Clément	1	»		
			Grenadiers de Glaffay	1	»		
		Gén.-maj. Dehm.	Dragons de Saxe-Gotha	»	3		
			Chevau-légers du prince Albert	»	4		
Près de Braunfels et Leunen.	Kray, Feld-maréchal-lieuten.	Gén.-maj. Elsnitz.	Splény	1	»		
			Liégeois	» ⅓	»		
			Légion de l'archiduc Charles	» ⅓	»		
			1er de Waradin	1	»		
			4e Esclavon	1	»		
			Arquebusiers	» ⅔	»		
			Chevau-légers de Kinski	»	2	10⅓	16
			Hussards de Blankenstein	»	10		
			Uhlans	»	4		
		Gén.-maj. Contreuil.	Wallons	4	»		
			Hohenlohe	2	»		
			A reporter	.....	.....	29½	56

				Bataill.	Escadr.	Bataill.	Escadr.
			Report	.....	.....	29½	56
Près de Mutt, et derrière Weilburg.	Hotze, Feld-maréchal-lieuten.	Gén.-maj. Kerpen.	Archiduc Ferdinand	3	»		
			Grenadiers	2	»		
		Gén.-maj. Rosenberg.	Chevau-legers de Kinski	»	4	5	12
			Cuirassiers de Mack	»	6		
			Hussards de Ferdinand	»	2		
Sous les ordres du général d'artillerie Wartensleben, près de Nauheim, et derrière Limburg.	Gruber, Feld-maréchal-lieuten.	Gén.-maj. pr. d'Orange.	Sztarray	2	»		
			Ginlay	2	»		
	Colloredo-Mels, Feld-maréchal-lieuten.	Gén.-maj. Coethen.	Carabiniers d'Albert	»	6		
			Cuirassiers de Zeschwitz	»	6		
		Gén.-maj. Kienmayer.	Corps franc d'Odonell	2	»	6	28
			Hussards de Barco	»	8		
	Prince de Lorraine, Feld-maréchal-lieuten.	Gén.-maj. Hohenlohe.	Carabiniers de l'Empereur	»	6		
			Dragons de Royal-Allemand	»	2		
A Giesen	.....	Colonel Mylius.	Stuart	1	»		
			Hussards de Barco	»	1	1	1
De Willmar, le long de la Lahn, jusqu'à Katz sur le Rhin.	Staader, Feld-maréchal-lieuten.	Gén.-maj. Spiegelberg.	Chevau-légers de Latour	»	8		
			Hussards de Berczeny	»	2		
			Chasseurs de Rohan	»	4		
		Gén.-maj. Montfrault.	Callenberg	2	»		
			Strasoldo	1	»		
			Bamberg	1	»		
			Dragons de Cubourg	»	6		
		Gén.-maj. Alcaini.	Chasseurs tyroliens	1½	»		
			Jordis	» ⅓	»		
			De l'Empereur	2	»		
			Mitrowski	1	»		
		Gén.-maj. Wittgenstein.	Bataillons de Darmstadt	5	»	20⅔	31
		Gén.-maj. Fiske.	Kaunitz	» ⅓	»		
			Rohan	2	»		
			Munster	1	»		
			Bourbon	» ⅓	»		
			Corps franc de Wurmser	2	»		
			Dragons de Franconie	»	2		
			——— de Wurzburg	»	2		
			——— de Munster	»	2		
			Hussards de Bourbon	»	4		
			——— de Barco	»	1		
			Totaux	.....	.....	61⅔	128

61⅔ bataillons. . . . . 45,243 hommes d'infanterie.
128 escadrons. . . . . 18,493 ——— de cavalerie.

Total. . . . 63,736 hommes.

vision; elle consistait en 6 bataillons et 28 escadrons, établis aux environs de Nauheim, derrière Limburg.

L'ordre de bataille ci-contre, renferme le détail des positions des Autrichiens, avant le passage de la Lahn.

La marche de l'Archiduc sur cette rivière était bien ordonnée (1), car pour arriver avec célérité, il fallait prendre la route où l'on pouvait former plusieurs colonnes, et cotoyer les montagnes les plus escarpées. Le dispositif du passage aurait rempli également son but, s'il avait eu lieu le même jour. Le prince Charles perdit inutilement vingt-quatre heures, en le différant jusqu'au 16. Aussi pour obvier à cet inconvénient, il prescrivit au général Werneck de suivre l'avant-garde, et d'occuper encore le

---

(1) L'Archiduc ne voulant pas attaquer Jourdan dans le Hundsrück, aurait pu partir le 7, et arriver le 12 à Limburg avec 65 mille hommes. L'armée de Sambre et Meuse, un peu trop étendue, eût été probablement accablée, et sa gauche fort compromise à Wezlar ou Steinbach. Ce parti aurait peut-être mieux valu qu'une marche sur Wezlar; mais puisqu'on adopta cette dernière opération, il semble que l'Archiduc commit une faute grave, en laissant inutilement des forces si considérables entre Limburg et l'embouchure de la Lahn, où elles restaient exposées sans motif.

15, avec le corps qui était derrière Wezlar, les débouchés et les hauteurs en avant de la ville; les Saxons reçurent ordre de venir le remplacer.

Jourdan informé de toutes parts de l'arrivée des Autrichiens dans les environs de Wezlar, ne douta plus de leurs intentions. En conséquence, la division Lefebvre reçut l'ordre d'appuyer à gauche, de prendre position entre Greifenstein, Oberbühl, et de repousser tout ce qui ferait mine de passer la Dille ou la Lahn; mais il était déjà trop tard; une seule division ne pouvait remplir cette tâche.

Rien n'est moins propre à arrêter un ennemi qui se déploie pour nous déborder et nous prendre en flanc, qu'un pareil mouvement ou une marche vers le point menacé. L'avantage de cette manœuvre est pour celui qui en a l'initiative, et les têtes de colonnes qui vont au soutien du point débordé sont toujours prévenues, forcées de se retirer subitement, ou engagées dans un combat désavantageux. Pour éviter d'être tourné, il faut se porter avec toutes ses forces, sur les communications de l'ennemi, lorsqu'on le peut sans risque pour les siennes, ou tâcher, par un mouvement rétrograde, d'arriver plu-

tôt que lui sur un point de la direction de sa marche, afin de lui présenter un nouveau front. Le général français ne pouvait faire aucune de ces manœuvres à temps, avec des forces suffisantes; aussi dès le 14, n'y avait-il déjà plus de doute qu'il ne fût contraint à repasser le Rhin.

Le 15 juin, au point du jour, Lefebvre se mit en marche au moment où les troupes légères des Autrichiens, s'avançant sur deux colonnes par la route d'Herborn, et entre la Dille et la Lahn, repoussaient les avant-postes de Soult depuis Werdorf jusqu'à Greifenstein. Lefebvre qui en fut aussitôt informé, divisa ses troupes en deux colonnes : la première de 3 bataillons et 100 chevaux, reçut l'ordre d'occuper Oberbühl, et de laisser quelques postes à Niederbühl et au pont de Leunen; le reste prit la direction de Werdorf, vers la Dille; cependant les Autrichiens étaient déjà maîtres de Niederbühl et d'Oberbühl, et s'avançaient de la Dille dans la forêt qu'on trouve entre la rivière et ces villages. Werneck suivait les troupes légères sur la route de Wezlar.

Les Français culbutèrent d'abord les premiers détachemens qu'ils rencontrèrent; mais ils éprouvèrent plus de résistance, lorsque leur

aile gauche déboucha des bois sur le plateau découvert qui descend de la chapelle de Dahlheim, vers Wezlar, au confluent de la Dille et de la Lahn. Leur droite, après s'être emparée d'Oberbühl et de Niederbühl, fut également arrêtée un instant près de l'abbaye d'Altenburg. Ce ne fut qu'au troisième assant qu'elle y pénétra ; alors les Autrichiens battirent en retraite de tous côtés ; une partie se replia vers la Dille, et le gros sur Wezlar. Lefebvre les inquiéta par une canonnade, et mit ses troupes en position.

Il était quatre heures. L'Archiduc qui faisait justement une reconnaissance dans les environs, accourut au bruit du canon. En arrivant dans la petite plaine de Wezlar, il trouva tout en retraite. Werneck agissait comme aurait pu le faire un général sans expérience, auquel une juste théorie n'indique pas les points importans où il doit porter ses troupes. Il avait occupé tout le terrain entre la Dille et la Lahn, s'était laissé forcer par-tout ; et considérant la perte de quelques postes comme un mal irréparable, il avait abandonné tous les autres. Le prince Charles lui ordonna de former 4 bataillons et 6 escadrons, et d'emporter avec eux les hauteurs d'Altstetten, où se trouvait établie l'aile

gauche de l'ennemi, sous la protection d'une batterie. Cette hauteur était la plus importante, et commandait toutes les autres. Le reste des troupes garda les passages et les routes le long de la Dille et de la Lahn, jusqu'à Wezlar. Une chaîne de tirailleurs fut jetée en avant, pour amuser la droite de l'ennemi. Les Saxons reçurent ordre de se porter de leur camp en arrière de Wezlar, sur le champ de bataille.

Il ne restait à Lefebvre, dans sa position, que 6 bataillons et autant d'escadrons, parce qu'il s'était affaibli en faisant occuper Weilburg, et avait envoyé plusieurs détachemens sur son flanc droit, principalement vers Leunen. L'infanterie autrichienne gravissait encore les hauteurs, lorsque trois escadrons ayant défilé le long de la Dille, prirent en flanc celle des Français, à l'instant où deux escadrons, couverts par un ravin, l'abordaient de front; elle fut culbutée et perdit quelques pièces d'artillerie. Le général Richepanse rassembla la cavalerie et s'avança avec elle, pour lui donner le temps de se reformer au bord du bois; mais il fut repoussé, et l'infanterie autrichienne l'emporta, malgré le feu nourri de l'ennemi. Sur ces entrefaites, les Saxons qui avaient débouché dans la plaine, se déployèrent pour soutenir l'attaque. Les Français occupaient la

hauteur de Berghausen, au-delà du bois, et cherchaient à couvrir la retraite avec leur cavalerie. Le général Zeschwitz les repoussa avec ses chevau-légers et ses hussards, et s'empara de leurs pièces. La nuit mit fin au combat. Sept bouches à feu, plusieurs caissons et un drapeau restèrent entre les mains des vainqueurs.

Le combat ne fut pas moins heureux à la gauche. Voyant l'affaire décidée sur la droite, l'Archiduc alla faire attaquer Altenburg par un régiment saxon. Ce poste, après deux décharges, fut emporté à la baïonnette. Les Autrichiens bivouaquèrent sur le champ de bataille, et les Français profitèrent de la nuit pour aller reprendre leur ancienne position derrière le ravin de Tieffenbach.

Ce mouvement porta l'Archiduc sur le flanc gauche de Jourdan, qui se décida à la retraite. Le premier poursuivit ses succès, et mit à l'avant-garde la colonne postée près de Leunen, après lui avoir fait passer la Lahn. L'autre retira ses avant-postes de Weilburg et Mehrenberg. Aussitôt que l'Archiduc eut des nouvelles de l'ennemi par ses partis, il alla s'établir à Greifenstein, d'où il pouvait se porter vers la Sieg ou le Rhin, en tournant par Mengerskirchen, les sources de divers cou-

rans qui parcourent des défilés très-difficiles pour se rendre dans la Lahn. Afin de donner des inquiétudes à l'ennemi sur la Sieg, et lui faire hâter sa retraite, les troupes légères qui étaient devant Wezlar, réunies à la garnison de Giesen, furent poussées sur les deux rives de la Dille. Elles attaquèrent, de tous côtés, le général Soult qui se trouvait en position près de Herborn. Ce ne fut qu'avec peine, et en colonne serrée, qu'il s'ouvrit le chemin de Hachenburg, après avoir abandonné une pièce de canon.

Jourdan inquiet sur le compte de ce détachement, et convaincu de la nécessité de gagner le défilé de Hachenburg avant l'ennemi, y envoya le général Bastoul avec 2 bataillons et 2 escadrons de la division Collaud, aussitôt qu'il prit la résolution de se retirer; ce renfort arriva le 16, recueillit la brigade Soult, et barra le chemin aux troupes autrichiennes.

L'Archiduc fit les dispositions nécessaires pour se porter, le 17, sur Mengerskirchen et attaquer Jourdan; mais celui-ci commença sa retraite dans la nuit.

L'armée française se retira dans le même ordre qu'elle s'était avancée; le général en chef et les divisions Grenier, Championnet et Bernadotte, se replièrent successivement par

Montebauer sur Neuwied; Bonnard le long du Rhin sur Cologne; Kleber avec les divisions Lefebvre et Collaud, et une brigade de la réserve de grosse cavalerie, sur la route qui conduit d'Altenkirchen à la Sieg. Le 17 juin à neuf heures, ces troupes s'établirent à Freilingen.

L'Archiduc apprit en route la retraite complète de Jourdan. Il changea sa direction en conséquence, fit un mouvement de flanc à Renderoth, et dirigea la division Werneck à Emerichenhain. Les troupes qui avaient passé la Lahn furent chargées de pousser l'ennemi, qui abandonna la même nuit, les bords de la rivière, par un mouvement aussi bien conçu qu'exécuté. Il fut suivi par plusieurs colonnes, dont une se dirigea par Oberlahnstein jusqu'à la Motter; une autre par Wilmar et Ober-Hadamar jusqu'à Molsberg; une troisième par Weilburg et Mehrenberg à Neukirchen; celle de Wartensleben sur Limburg. Mais il n'y eut, dans toutes les directions, que des escarmouches entre les avant-postes.

Comme Jourdan avait déjà une grande avance sur Neuwied, Kleber fit une marche forcée pour se porter dans la nuit du 17 au 18, de Freilingen en arrière d'Ukerath, où il prit position à cheval sur la route d'Altenkirchen, s'étendant jusqu'à la Sieg.

Collaud formait l'aile droite, séparé de la division Lefebvre par la chaussée; deux bataillons occupaient Blankenberg. Le général Soult qui s'était joint, ainsi que Bastoul, au corps de Kleber, près d'Altenkirchen, fut détaché sur la rive droite de la Sieg, pour assurer les derrières. L'arrière-garde resta sur les hauteurs, entre Weiersbuch et la position principale.

L'Archiduc voulant profiter de son établissement sur le flanc de l'ennemi, s'avança jusqu'à Hachenburg, dans la nuit du 17 au 18, avec une partie de ses troupes, dans l'espoir de gagner encore le défilé au-delà avant l'ennemi. Mais il n'arriva qu'au jour à la vue d'Altenkirchen; les Français avaient alors passé le défilé, de sorte que vers midi ce poste fut évacué par eux. Les Autrichiens étaient fatigués, et leur général ne trouvant pas de vivres dans ce pays pauvre et épuisé, resta près de Hachenburg, et se contenta de faire poursuivre la colonne en retraite avec quelques troupes légères. Une colonne qui arriva de la Lahn marcha sur Dierdorf.

Jourdan arriva à Neuwied, et quoique les Autrichiens en eussent rompu le pont avec des radeaux, il fut cependant si promptement rétabli, et le passage des troupes se fit avec

une telle activité, qu'il ne restait que peu de cavalerie et presque point d'infanterie sur la rive droite, lorsque les troupes légères de l'aile gauche autrichienne qui les poursuivaient, arrivèrent le 18 au soir sur Bendorf et Sayn, dans les environs de Neuwied. Elles se contentèrent de canonner, parce qu'on voulait attendre la colonne qui suivait, pour faire une attaque sérieuse. Elle n'arriva que la nuit suivante.

Le 19 juin au matin, les Français avaient passé le Rhin et détruit le pont de sa rive droite à l'île. La colonne autrichienne de Dierdorf marcha sur Neuwied, où elle campa sur les hauteurs en arrière, occupant fortement les bords du Rhin. Les Français s'établirent dans trois camps, près du fleuve, et Jourdan ordonna aux divisions Marceau et Poncet, qui avaient jusqu'alors observé le camp retranché de Hechtsheim, en avant de Mayence, de se replier sur Kreutznach, derrière la Nahe. Cette journée ne se passa pas si tranquillement du côté de Kleber; tout en faisant mine de reposer ses troupes fatiguées à Ukerath, il se disposait à exécuter les ordres de Jourdan, qui lui avait prescrit de temporiser, afin d'attaquer les Autrichiens dès qu'il en verrait l'occasion. De la position d'Ukerath, il avait la facilité d'arriver en peu de temps sur le Rhin à Neuwied,

de réunir ses forces et de reprendre l'offensive avec avantage. Ces motifs étaient plus que suffisans pour la faire jalouser des Autrichiens. Aussi, le 19 au matin, le général Kray s'avança avec l'avant-garde, portée à 14,000 hommes par un renfort du corps de bataille, contre les avant-postes français, et les repoussa jusqu'à la position principale. Un général d'avant-garde qui croit n'avoir affaire qu'à des troupes légères, commet ordinairement la faute d'éparpiller les siennes, quand il est exercé à ce genre de guerre. C'est ce qui arriva dans cette occasion. Kray dissémina toute sa cavalerie; l'infanterie et la grosse artillerie suivirent seules la grande route. A mesure que les postes français se repliaient, les troupes autrichiennes s'étendaient davantage; elles faisaient des progrès sensibles sur le flanc gauche de la position, et cherchaient déjà à gagner le terrain coupé, lorsque Kleber se détermina à les repousser. D'abord il fit avancer toute l'artillerie, puis le général Richepanse avec quatre régimens de cavalerie, sous la protection desquels se formèrent sept bataillons en colonne d'attaque sur la chaussée; leurs flancs étaient couverts par la colonne du général Bastoul, de trois bataillons et trois cents chevaux, et par celle du général Leval, de trois bataillons

et quatre escadrons, qui prirent leur direction sur les ailes des Autrichiens. Collaud forma la réserve avec le reste des troupes.

La première attaque remplit l'attente de Kleber; Richepanse mit en fuite la cavalerie autrichienne; les colonnes d'infanterie nettoyèrent le terrain coupé, gagné par l'ennemi, qui se retira dans le plus grand désordre. Arrivés devant Kircheip, les Français trouvèrent ce village fortement occupé, et de l'infanterie placée avantageusement, avec de l'artillerie, sur les hauteurs en arrière. Il s'engagea une forte canonnade; vers midi trois colonnes de cavalerie française essayèrent une charge contre la position; elles repoussèrent les escadrons autrichiens qui voulurent leur tenir tête; mais étant tombées sous le feu nourri de l'infanterie, elles furent forcées à la retraite. Dans cet instant, la colonne de Bastoul donna sur l'aile gauche des Impériaux. Cette circonstance obligea Kray à abandonner Kircheip, et à rassembler toute son infanterie sur les hauteurs en arrière de ce village.

Alors Kleber, pour l'attaquer de front, se mit à la tête d'un bataillon de grenadiers, et des trois de la 83e demi-brigade, soutenus de la 96e, tandis que les généraux Leval et Bastoul l'abordaient chacun de leur côté. Les

braves, conduits par Kleber, gravirent les hauteurs sous le feu de l'artillerie; mais ils y trouvèrent des adversaires dignes d'eux : les grenadiers d'Ulm, les bataillons de Spleny, de Stuart et de Hohenlohe, sous le commandement du général Mylius, après leur avoir fait essuyer deux décharges, s'avancèrent contre eux à la baïonnette. Il s'engagea une mêlée dont l'opiniâtreté a peu d'exemples dans l'histoire des guerres récentes. Enfin les Français furent culbutés des hauteurs avec perte d'un drapeau, et poursuivis par la cavalerie.

Leval et Bastoul ne purent percer; le dernier avait, dès le principe, repoussé la cavalerie autrichienne; mais l'infanterie le retint : la cavalerie se rallia bientôt, attaqua de front et de flanc sa petite colonne, et la chassa sans oser néanmoins la poursuivre.

Kleber ordonna la retraite générale dans la position qu'il occupait avant le combat. L'infanterie autrichienne le suivit jusqu'au village de Kircheip, où elle s'établit.

Les deux partis s'attribuèrent la victoire, et, à la vérité, tous deux avaient vaillamment combattu et essuyé d'énormes pertes (1). Des

---

(1) Ce combat fit le plus grand honneur au général Kray,

renforts du corps de l'Archiduc s'avancèrent jusqu'à Weierbusch pour soutenir l'avant-garde; mais ils s'arrêtèrent, le combat étant terminé. Wartensleben en détacha d'autres de Hœchstebach à Altenkirchen.

Le projet d'attaque de Kleber était sage, vu qu'il ne pouvait effectuer sa retraite en ordre en laissant prendre à l'ennemi position si près de lui. Il saisit avec habileté le moment où son adversaire, encore trop faible, poussait ses troupes sans plan et sans soutien, sur différentes directions, pour tomber sur le point décisif; s'inquiétant peu des progrès que les Autrichiens faisaient sur la Sieg, il frappa où le danger serait devenu imminent, si son adversaire venait à réparer sa faute. Ses mesures pour emporter la position de Kircheip méritent également des éloges, car à juger de la faible résistance des Autrichiens, il n'était guères probable qu'ils y missent de grands obstacles, ni qu'ils eussent fait des préparatifs pour le recevoir. La prudence lui conseillait aussi de se retirer dès que son attaque eût

---

en qui on remarqua dans le cours de cette campagne un coup d'œil sûr, une grande activité, et une énergie peu commune.

échoué. Il aurait pu, à la vérité, engager les troupes de Collaud; mais ses intentions se trouvaient remplies. En battant Kray, il aurait rencontré l'armée de l'Archiduc, sur laquelle il ne pouvait se flatter de remporter aucun avantage. Il eût perdu du temps, beaucoup risqué, et rien avancé. Par sa prudence, au contraire, il réussit à en imposer à l'ennemi, à mettre en désordre les troupes qui devaient le poursuivre, et à opérer sa retraite en sécurité. Il repassa la Sieg le 20 au matin à Siegburg, s'établit la nuit suivante derrière Obladen, et entra le 21 au matin dans le camp retranché de Düsseldorf. Les Autrichiens ne l'inquiétèrent pas, bien que des détachemens courussent la campagne, dès le 19, sur la route de Siegen, près de Ruprechtsroth. Kray s'avança le 21 jusqu'à Siegburg, et fit observer l'ennemi par ses troupes légères jusqu'à la Wipper.

Ainsi se termina la première opération de l'armée de Sambre et Meuse. Jourdan fut forcé, par de simples manœuvres, à renoncer à son projet, par cela même que les Autrichiens concentrèrent leurs forces au point décisif.

On donne ordinairement des éloges au général qui remporte une victoire à forces infé-

rieures ou égales, lors même qu'il néglige de faire usage des ressources qui sont à sa disposition ; car la plupart des hommes jugent de sa capacité d'après l'événement, et la mesurent à la difficulté momentanée des obstacles vaincus; mais les militaires consommés n'estiment dans un général que la justesse des combinaisons et la sagesse des mesures qui, dans le cours des manœuvres stratégiques, comme sur le champ de bataille, amènent des forces supérieures au point décisif. La marche de celui-là seul est sûre, et enchaîne la victoire : les autres ne doivent leurs succès qu'au hasard.

Les vues de l'Archiduc étaient justes, et l'on applaudirait aux manœuvres qui le conduisirent du Rhin sur les bords de la Sieg, s'il n'avait pas commis plusieurs fautes dans leur exécution (1). Il semble d'abord qu'il devait pousser plus loin que Greifenstein après le combat de Wezlar, afin de tourner le flanc de son adversaire. Cependant, si l'on considère qu'il envisa-

(1) Il ne faut pas oublier que c'est l'archiduc Charles qui parle ici lui-même. Nous aurons encore d'autres occasions d'admirer la franchise avec laquelle ce Prince convient de ses fautes.

geait la première action comme les préliminaires d'une bataille, on verra que c'est par prudence qu'il se décida à concentrer un plus grand nombre de troupes, et à ne rien donner au hasard. Quoique Jourdan fût dans une mauvaise position, il était possible qu'il engageât une affaire décisive. Une bataille, dans ce cas, avait de trop grands résultats pour être livrée avec légèreté, vu le risque que courait le Prince, en cas d'échec, d'être pressé sur la haute Lahn et séparé de Wartensleben et de Latour.

Il est moins excusable de n'avoir pas renforcé suffisamment Kray, lorsqu'il s'avança le 19 contre Ukerath, pour lui donner la supériorité sur Kleber. La fatigue des troupes, le manque de subsistances, l'incertitude où l'on était que l'ennemi eût entièrement passé près de Neuwied, enfin la crainte de trop s'étendre ne sont que des raisons spécieuses d'un bien faible poids, puisqu'il ne s'agissait que d'une seule marche pour s'assurer de la retraite totale de Kleber sur la Sieg.

Lorsqu'on veut mettre son ennemi dans l'obligation d'exécuter un mouvement à notre convenance, il est plus avantageux de l'y amener de vive force, que par des manœuvres ou des menaces sur ses flancs, puisque cette dernière voie fait toujours perdre beaucoup de

temps. On ne doit y songer que lorsqu'on n'a pas de forces suffisantes pour atteindre son but avec célérité.

C'est encore une faute de ne pas achever ce qu'on a commencé, et de tourner ses forces disponibles contre un objet secondaire avant d'avoir atteint le premier; car loin d'obtenir des facilités pour remplir le second, on court risque de les manquer tous deux, cet état de choses donnant à l'adversaire la latitude de réparer ses pertes.

La retraite de Jourdan était bien ordonnée; mais l'instruction qu'il laissa au général Kleber de gagner du temps, pour reprendre l'offensive, était peu convenable (1); ou il voulait le sacrifier afin d'opérer sa retraite plus facilement, ou il pensait se maintenir sur la rive droite du Rhin. La première hypothèse se fondait sur sa situation, qui n'était pas encore désespérée, puisqu'il avait déjà assez d'avance pour se retirer sans danger. Cependant, s'il

(1) L'auteur a fondé ses deux hypothèses relatives au combat d'Ukerath, sur des Mémoires souvent inexacts. On nous assure que Jourdan avait donné l'ordre à Kleber de continuer sa retraite, et de ne s'arrêter que quand l'ennemi cesserait de le poursuivre. Ce combat fut donc engagé contre l'esprit de ses instructions.

croyait se maintenir sur la rive droite du Rhin, après avoir été repoussé de Montabauer, il se trompait grossièrement.

Dès l'instant où les Autrichiens eurent débouché en forces sur Wezlar, et furent établis sur le flanc gauche de l'armée de Sambre et Meuse, celle-ci, dans la position défavorable où elle se trouvait, ne pouvait prendre d'autre parti que de repasser le Rhin. Si Jourdan avait attendu l'attaque de l'ennemi, son armée eût été battue en détail, détruite ou jetée dans les montagnes entre l'Els et le Rhin. Il ne lui était possible de se concentrer pour livrer bataille que sur l'Els, dont son aile droite était aussi éloignée que l'Archiduc; avec cette différence, que celui-ci avait à parcourir des contrées ouvertes, et l'autre, au contraire, des montagnes impraticables. La bataille aurait eu lieu dans la position la plus désavantageuse pour l'armée, dont le front se serait trouvé faire face à la Dille d'un côté et à la Lahn de l'autre. Jourdan ne pouvait rassembler ses troupes dans une position en arrière, avant que l'Archiduc ne l'atteignît et ne déjouât ce projet, parce que les Français étaient séparés; les Autrichiens, au contraire, étaient disposés pour des mouvemens plus prompts et plus faciles, ayant déjà gagné et même dépassé la ligne de leurs adversaires. Il ne restait donc

au général français que le parti de se retirer, comme il fit : tout autre eût été dangereux.

En s'y déterminant, il servit mieux la France que s'il eût remis aux chances incertaines d'une bataille, le succès de la diversion qu'il devait opérer en faveur de l'armée du haut Rhin. En effet, s'il l'avait perdue il eût donné à ses adversaires la faculté de disposer de toutes leurs forces selon leur gré, et sans inquiétude pour la suite des opérations; en conservant au contraire sur le bas Rhin une armée intacte et en attitude imposante, il força les Autrichiens à perdre un temps précieux pour le suivre sur la Sieg, et à détacher plus tard une armée considérable pour l'observer. Par cela même Jourdan se trouva bientôt en état de ressaisir les avantages auxquels il paraissait renoncer en refusant le combat.

L'Archiduc mesurant le danger de sa situation, n'était pas sans inquiétude pour le haut Rhin. Dès le 21, il concentra les Saxons près d'Ober-Hadamar, et les fit marcher sur le Necker.

D'autres troupes des environs de la Lahn et du camp de Hechtsheim, eurent la même destination. Le Prince se décida à marcher avec elles, et confia au général d'artillerie Wartensleben le commandement des 37 bataillons et 76 escadrons; c'est-à-dire, des 25,351

hommes d'infanterie et 10,933 de cavalerie, qui se trouvaient entre la Sieg et la Lahn. Il laissa pour garder les postes sur le Rhin, le camp retranché d'Hechtsheim et la garnison de Mayence, 34 bataillons et 36 escadrons, faisant 21,000 hommes d'infanterie et 6,000 chevaux.

Le général d'artillerie comte Latour qui annonça à l'Archiduc avoir repris, des mains du maréchal Wurmser, le commandement de l'armée du haut Rhin, reçut pour instruction de ne pas négliger Kehl, point le plus important de la partie supérieure de son cours; de concentrer une réserve à Offenburg, et de n'employer près de Mannheim que le nombre de troupes nécessaire à la garde des retranchemens et à la garnison de la place. Cet ordre judicieux arriva trop tard; la position défectueuse dans laquelle Wurmser laissa son armée sur le Rhin, était telle qu'on ne put y remédier.

CHAPITRE VI.

Passage du Rhin près de Kehl, et combats subséquens.

MOREAU ne pouvait choisir de moment plus opportun, pour exécuter le plan du Gouvernement français, que celui où le gros des forces autrichiennes se trouvaient occupées sur le bas Rhin, et où la partie supérieure de ce fleuve n'était que faiblement garnie. Il résolut d'en effectuer le passage à Kehl le 25 juin, et couvrit ses préparatifs du plus grand secret.

Dans la nuit du 19 au 20, les troupes qui devaient d'abord passer le fleuve furent dirigées sur Strasbourg. Elles avaient reçu l'ordre de se rendre en Italie, et toutes les mesures avaient été prises pour donner de la vraisemblance à ce mouvement. L'on feignit encore de porter à Worms celles cantonnées au-dessus de cette première place; mais tout fut si bien

calculé, qu'elles arrivèrent le 23, à leur véritable destination.

Pour mieux tromper l'ennemi, et cacher entièrement ses desseins, Moreau s'avança, le 20 juin, avec toutes les troupes présentes, contre le camp retranché de Mannheim. Il y engagea un combat très-vif, où il déploya autant de troupes et d'artillerie que le terrain pouvait le lui permettre. Après que toute la cavalerie du centre et de la réserve eut pénétré dans la plaine de Mutterstadt, il l'établit sur deux lignes, et commença une forte canonnade, qui força bientôt les avant-postes autrichiens, et la cavalerie qui les soutenait, à se retirer.

Ils n'occupaient plus que les deux redoutes de Rheingenheim et Bachhæusel, en avant du camp retranché, tant pour soutenir les avant-postes, que pour ôter à l'ennemi les points propres à l'établissement de ses batteries. Les Français s'avancèrent contre elles avec toute l'infanterie de la première ligne, et les canonnèrent si vivement, que les Autrichiens les évacuèrent, et se retirèrent dans le camp avec le matériel d'artillerie. La canonnade ne finit qu'à la nuit.

Immédiatement après le combat, Moreau

ayant rempli son objet, mit toutes les troupes en marche pour Strasbourg.

Le choix de Kehl était aussi heureux, par rapport aux facilités qu'il offrait pour les opérations ultérieures, que pour l'exécution du passage même.

La chaîne de montagnes qui forme la vallée du Rhin, depuis les villes forestières jusqu'à l'embouchure du Necker, escarpée en beaucoup d'endroits, est impraticable vers l'Enz; dépourvue de routes transversales dans les autres vallées, elle n'a qu'un petit nombre de communications, encore ne peuvent-elles servir aux opérations militaires. La principale passe par la vallée de la Kintzig, et débouche dans celle du Rhin, près d'Offenburg, vis-à-vis de Kehl, à la distance d'une marche des bords du fleuve. C'était, sous les rapports actuels, la plus propre aux opérations qui devaient mener dans le cœur de la Souabe, attendu que les montagnes de chaque côté de la Kintzig sont moins élevées, mieux cultivées, et par conséquent percées d'un plus grand nombre de chemins que le reste de la contrée. En passant heureusement le Rhin à Kehl, il était possible d'atteindre en peu de temps, non-seulement le meilleur débouché pour les opérations ultérieures, mais encore de couper

tout-à-fait la ligne de défense de l'ennemi, en s'emparant de l'entrée des montagnes, le long de la Kintzig. D'ailleurs, la proximité de Strasbourg, et le grand nombre d'îles boisées qu'a le Rhin dans ses environs, donnaient les plus grandes facilités pour exécuter en secret les préparatifs et l'embarquement des troupes; ajoutez à cela que des plaines boisées et un terrain très-coupé, favorisaient le débarquement sur la rive droite; enfin, les digues et les marais voisins remplissaient l'objet d'une tête de pont; et il n'était pas difficile d'en construire une à Kehl en peu de jours.

Mais indépendamment de tous ces moyens, la disposition de l'armée autrichienne favorisait encore ce projet. Par l'effet de sa répartition vicieuse à l'ouverture de la campagne, la majeure partie des troupes se trouvait dans les environs de Mannheim. Le contingent de Souabe de 7,500 hommes, disséminé en petits postes le long du Rhin, d'Ichenheim à Rench, n'avait que 6 bataillons et 2 escadrons, réunis au camp de Wilstædt. Plus bas à droite, 7 bataillons et 12 escadrons autrichiens formaient un cordon d'environ 8,800 combattans, de la Rench à la Murg; enfin le corps de Condé, de 3,800 hommes, était

dispersé entre Brisach et Kappel. On voit par-là qu'aucun d'eux ne pouvait arriver à temps au secours du point attaqué, et que leur dispersion rendait leur réunion impossible, sur-tout si l'on divisait leur attention par des démonstrations, et des fausses attaques.

Tout avait été préparé à Strasbourg, de longue main, pour le passage. Le 23 juin, les troupes destinées à l'exécution de ce projet, arrivèrent sous cette place. Desaix qui en prit le commandement, les répartit à l'entrée de la nuit ainsi qu'il suit :

Dans le polygone et au pied du glacis de la citadelle, sous le commandement du général Ferino ;

16 bataillons.....	15,095 h.	15,763 hom.
10 escadrons.....	619	
2 compagnies d'artillerie..	49	

Près de Gambsheim, sous le commandement du général Beaupuy ;

12 bataillons.....	10,811 h.	11,729 hom.
8 escadrons.....	859	
1 compagnie d'artillerie...	59	
En tout.....		27,492 hom.

Ainsi les Français avaient réuni sur un seul point, une masse supérieure de 7,000 hommes, à celle que les Autrichiens pouvaient rassembler dans une étendue de 7 à 8 marches, depuis Breisach à Steinmauer. Le plus brillant résultat devait être le fruit d'une entreprise combinée avec tant de justesse, et exécutée avec des forces aussi imposantes.

Le 23, les portes de Strasbourg furent fermées, et l'on acheva les derniers préparatifs. L'attaque principale près de Kehl, dût être favorisée par deux autres; l'une de 500 hommes dans 11 bateaux, au-dessus de Strasbourg, vis-à-vis de Meissenhein; l'autre de 2,800, en 30 bateaux ordinaires, un grand bateau pour l'artillerie, et deux pontons pour un pont volant, devait aborder près du village de Gambsheim, vis-à-vis de Diersheim, sous la conduite de Beaupuy. Ces deux attaques devaient elles-mêmes être appuyées par deux intermédiaires, de chacune 160 hommes sur quatre bateaux: la première à droite, près de la batterie de Béclair, vis-à-vis de Goldscheier; la seconde à gauche, entre Strasbourg et Gambsheim, près de la route d'Isaac.

L'attaque de Beaupuy avait pour objet de jeter dix mille hommes sur la rive droite, afin de s'emparer de la route de Rastadt, et de s'oppo-

ser aux troupes autrichiennes, qui pouvaient accourir du bas Rhin. La crue fortuite des eaux l'empêcha d'avoir lieu; mais les autres atteignirent leur but en amusant l'ennemi, et facilitant le passage à Kehl. Indépendamment de ces fausses attaques, on avait ordonné d'engager une vive canonnade sur la ligne de Huningue à Herdt, afin d'alarmer tous les postes du Rhin.

On réunit pour le passage principal, 39 bateaux de l'Ill et de Strasbourg, sur lesquels on embarqua 3,540 hommes, on rassembla encore 60 pontons et 5 bateaux pour un pont volant. Ces transports devaient être conduits de l'intérieur de la ville, par le canal appelé Bras-Mabile, jusqu'au point destiné à l'embarquement des troupes. De là ils pouvaient aisément doubler la tête de l'île des Epis, passer le grand Rhin, et prendre terre aux îles de la rive opposée.

Les troupes destinées à cette expédition furent divisées en quatre sections, qui avaient chacune un point différent de débarquement. La première de 13 bateaux, précédée de 4 nacelles, sous la conduite de l'adjudant-général Abatucci, devait débarquer aux îles boisées, formées par le vieux Rhin auprès de Kehl, immédiatement au-dessous de l'embranchement nommé Erlenrhein, qui sépare l'Erlenkopf de la terre ferme. La seconde, composée

seulement de 2 bateaux, était chargée de jeter 50 hommes sur les îles qu'on appela plus tard des Escargots et de l'Estacade, pour repousser les postes ennemis qui auraient pu inquiéter le passage. La troisième, de 6 bateaux montés par 200 hommes, sous le commandement de l'adjudant-général Decaen, avait la tâche la plus difficile; étant destinée à remonter environ 50 toises dans le canal d'Erlenrhein, pour débarquer sous les embrasures d'une batterie, dont on devait commencer par se rendre maître, attendu qu'elle aurait empêché le débarquement de la quatrième attaque à Erlenkopf, et l'établissement du pont volant, par lequel seul on pouvait entretenir la communication, jusqu'à l'achèvement du pont de bateaux. Cette dernière section, aux ordres de l'adjudant-général Montrichard, consistant en 2 nacelles et 12 bateaux avait ordre de débarquer sur Erlenkopf, auprès du piquet de Durlach, et de se partager en deux détachemens après avoir pris terre. L'un devait occuper le petit pont sur l'Erlenrhein, dont on connaissait à-peu-près l'emplacement, avant que l'ennemi pût le détruire; l'autre marcher sur le rivage supérieur de l'île, et chercher les abatis qu'on espérait y trouver, pour lier la terre ferme à l'île.

Le 23 juin à dix heures du soir, tous les bateaux arrivèrent, dans l'ordre prescrit, par le canal de navigation jusqu'à l'écluse de Péage. Là, on chargea 4 pièces de quatre démontées de leurs affûts, sur autant de bateaux; 2 pour la première section, et 2 pour la quatrième. On les conduisit ensuite dans le Bras-Mabile, jusqu'au point désigné pour l'embarquement, où se trouvaient les troupes en bataille.

A une heure et demie après minuit, toutes les nacelles furent chargées et partirent. La canonnade des autres attaques se faisait déjà entendre. Toutefois les postes des troupes de Souabe furent surpris. Les Français débarquèrent par-tout sans résistance, et leurs ennemis s'enfuirent sans détruire les ponts de communication de la rive droite aux îles. La batterie de 3 pièces, vis-à-vis l'Erlenkopf, ne fit même que quelques décharges; elle fut enlevée sans grande perte, ainsi que celle de 2 pièces qui était à côté.

Alors il se trouva environ 2,500 hommes sur la rive droite du Rhin. Ils s'établirent dans une plaine, entre deux digues, près des batteries emportées, et toutes les embarcations revinrent à la rive gauche, pour charger de nouvelles troupes. Cependant on travaillait à

la construction du pont volant, qui avait été préparé dans le Bras-Mabile. Il fut achevé à six heures, et les troupes commencèrent à y passer sans relâche.

Dès que le général d'artillerie Stain fut informé du vrai point d'attaque, il se porta avec 2 bataillons et 6 escadrons, du camp de Wilstædt, à la rencontre des Français; mais ceux-ci, déjà supérieurs en forces, repoussèrent son attaque. Les renforts se succédant avec rapidité, Desaix se décida à s'étendre et même à attaquer Kehl. Ce fort n'était pas tenable; l'on y apercevait à peine les vestiges des anciens ouvrages. Pour en défendre les principales approches, on avait construit une redoute, dite du cimetière, en forme de bastion, ouverte par la gorge, laquelle appuyée au Rhin, battait le cours du fleuve et la plaine le long de sa digue. Une seconde redoute d'un profil plus élevé, non fermée à sa gorge, entourée de trous de loups, et armée de 5 pièces, nommée batterie de Souabe par les Allemands, et redoute des trous de loups, par les Français, était située derrière un marais dans la plaine, entre la Schutter et le Rhin, vis-à-vis du débouché d'Erlenkopf.

Onze bataillons attaquèrent ces redoutes, sous la protection d'un feu très-vif des batteries

de la rive gauche. La première fut enlevée presque sans coup férir, parce qu'on arriva sur elle à couvert par la digue; l'autre éprouva le même sort, après avoir été vaillamment défendue et reprise par le lieutenant-colonel Raglowich. Quelques escadrons du corps de Condé arrivèrent sur ce point; mais après une charge, ils furent forcés de se retirer. Dès ce moment, les Français n'éprouvèrent plus de résistance; leurs tirailleurs chassèrent l'ennemi du village et du vieux pont de Kehl; s'emparèrent de la petite redoute de l'Etoile sur la Kintzig, ainsi que du pont que les troupes de Souabe avaient négligé de détruire. A dix heures du matin, ils avaient déjà des postes sur la rive droite et sur la route d'Offenburg.

Alors la section de Beaupuy qui était retournée de Gambsheim à Strasbourg, ayant passé le Rhin, on fut à même non-seulement de résister à toute attaque, mais encore de pousser plus avant. Les troupes de Souabe souffrirent beaucoup, et se retirèrent à Bühl avec perte de 13 pièces de canon et d'un obusier.

Le même jour, on commença le pont près de Kehl, et le lendemain entre dix et onze heures du matin, il fut achevé sur le grand et

le petit bras du Rhin. On établit en même temps un pont de bateaux d'Erlenkopf à la rive droite, tandis que le pont volant servait de communication entre les deux rives; 59 bataillons et 74 escadrons étaient sur la droite du fleuve, ou sur le point d'y passer. Le soir, Desaix fit emporter le village de Neumühl. L'infanterie de la division Ferino appuya pendant la nuit sa gauche au Rhin, derrière Spitalhof, et sa gauche en arrière de Sundheim; la division Beaupuy entre Sundheim et Kehl. Il était donc désormais impossible, avec les moyens qui restaient sous la main, d'arracher au Général français les avantages qu'on aurait pu lui disputer le 24, ou la nuit suivante.

Dès que l'on s'aperçut que tous les mouvemens des Français n'avaient pour but que de faciliter le passage du Rhin à Kehl, 2 bataillons et 4 escadrons autrichiens marchèrent de Stollhofen sur la Rench; 2 bataillons qui rejoignaient le général Frœhlich, se dirigèrent en toute hâte, d'Offenburg à Neumühl; tandis que le duc d'Enghien rassembla près d'Altenheim 2,000 hommes du corps de Condé. C'était bien fait : une attaque vigoureuse avant que les Français eussent pris pied et achevé leur pont, pouvait avoir une heureuse

issue; et en cas d'échec, il n'en résultait pas encore de conséquences fâcheuses.

Mais les généraux qui avaient tant d'intérêt à agir de concert, étaient indépendans; circonstance dont il résulta le plus grand mal. Ils ne prirent aucune résolution; pas même celle d'abandonner les bords du Rhin, et de se concentrer près d'Offenburg, à l'entrée de la vallée de la Kintzig, ou dans la belle position de Bühl.

Le 25 juin, il arriva 4 bataillons et 6 escadrons de renfort : alors seulement, on se décida à attaquer l'ennemi dans la nuit; mais déjà la plus grande partie de ses troupes établie sur la rive droite, avait pris possession de Neumühl; et son avant-garde avait été poussée sur Lings, route de Rastadt. Au lieu de s'avancer en forces sur Offenburg, et d'attirer à soi tous les détachemens qui se trouvaient dans les environs, on convint que le contingent de Souabe avec 4 bataillons et 3 escadrons autrichiens, s'avancerait entre la Kintzig et la Schutter; une seconde colonne devait menacer Kehl, tandis que le duc d'Enghien couvrirait le flanc gauche de la première. Les troupes étaient déjà formées et en mouvement, lorsque les Français culbutèrent les avant-postes à Neumühl. Ce nouvel échec

décida Stain à renoncer à une attaque et à se replier sur Bühl.

Moreau en général habile, concentra ses forces au point décisif; les troupes qui avaient combattu en avant de Mannheim, se rendirent dans la nuit du 25, derrière la Queich, pendant que son adversaire se contentait de rassembler les détachemens les plus rapprochés. Le général Latour se mit en marche avec la petite réserve qui était aux environs de Schwetzingen, et donna l'ordre à 5 bataillons et 4 escadrons du camp retranché de Mannheim, de le suivre sans délai. Toute la rive droite du Rhin n'en resta pas moins garnie, et l'on commit encore la faute de laisser Frœhlich, avec dix mille hommes, dans le Brisgaw sans destination. Par suite de cette négligence, Latour s'ôta tout moyen, je ne dis pas seulement de repousser l'ennemi sur le Rhin, mais encore de l'empêcher de gagner la vallée de la Kintzig; ce qui divisa l'armée autrichienne, et la mit dans l'impossibilité de se réunir. Le 26, il s'engagea une escarmouche, où les Français repoussèrent les avant-postes ennemis sur la Kintzig, et occupèrent Kork.

Le prince de Fürstenberg avec 4 bataillons et 6 escadrons autrichiens formant environ 4,000 hommes, était le 25 à Membrechtshofen

sur la Rench; le général Sztarray avec 3 bataillons et 2 escadrons forts de 3,000 hommes, occupait Urlofen, Zimmern et Appenweier; les troupes de Souabe réunies à des détachemens autrichiens, faisant ensemble 17 bataillons et 10 escadrons, environ 8,000 hommes, appuyaient leur gauche de Bühl à la Kintzig, et leur droite à Romersweier aux montagnes; elles poussaient leurs avant-postes à Wilstædt, Sand et à la forêt d'Urlofen; le duc d'Enghien, avec 2,000 hommes du corps de Condé, avait posté son infanterie dans la forêt de Schutter, et la cavalerie à Langenhurst; c'était donc en tout 17,000 hommes éparpillés dans un grand demi-cercle coupé de rivières, de marais et de bois, qu'on opposait à Moreau, qui avait réuni au centre 59 bataillons et 74 escadrons, ou 53,000 combattans (1). Combien d'avantages pour la France, quels désastres pour l'Autriche, ne devaient pas résulter d'une telle situation!

---

(1) Il est vrai que Moreau pouvait rassembler 52 mille hommes, s'il avait attiré à lui l'aile droite; mais comme il l'avait laissée en partie sur le haut Rhin et en partie dans les environs d'Huningue, ses forces ne s'élevaient alors qu'à 34 mille combattans.

Moreau attaqua le 27 sur six colonnes; trois de chaque côté de la Kintzig. La première devait marcher sur Goldscheier et Altenheim, pour y amuser l'ennemi; la deuxième gagner la route au pied des montagnes, vers Eckersweier; la troisième suivre la rive gauche de la Kintzig: ces trois colonnes étaient formées des troupes de la division Ferino; la quatrième avait ordre d'attaquer de front la position de Bühl; la cinquième de gagner la Bergstrasse sur le flanc droit de la position; enfin la sixième devait emporter Urloffen et Zimmern, soutenir les autres et couvrir leur flanc gauche, conjointement avec la cavalerie. Ces trois dernières étaient composées du reste de l'armée.

Cette attaque, si elle eût été faite avec toutes les forces réunies, et conduite avec vigueur, aurait amené une bataille décisive; les ennemis pouvant être culbutés de leur position étendue, et forcés à quitter la vallée du Rhin.

Les Autrichiens arrêtèrent pendant quelque temps les colonnes françaises. La quatrième, qui débouchait de Wilstedt, fut d'abord repoussée; les cinquième et sixième emportèrent neanmoins Urloffen, Appenweier et Windschlæg, quoique la cavalerie autrichienne eût culbuté les escadrons qui s'étaient avancés sur la grande route et avaient pris posi-

tion pour soutenir les attaques de leur aile gauche.

Pendant que les Français s'emparaient des postes qui protégeaient la droite de la position principale de Bühl, ils se contentaient d'en inquiéter le front par une vive canonnade, et de repousser le duc d'Enghien à Offenburg, où il s'établit près du pont sur la rive gauche de la Kintzig.

La prise d'Appenweier ouvrit à Moreau une des deux routes qui mènent à la vallée de la Rench, et par conséquent aux montagnes. A la vérité, les Autrichiens occupaient encore Nussbach et Oberkirch, à l'embranchement des deux routes; mais par des postes si faibles, qu'ils n'auraient pas résisté à une attaque sérieuse. Dans cette position, Stain n'eut d'autre parti à prendre que de se retirer dans la vallée de la Kintzig, avec les troupes de Souabe, presque anéanties par les pertes énormes qu'elles venaient d'éprouver. Son mouvement rétrograde s'effectua dans la nuit du 27, couvert par le colonel Giulay, avec 3 bataillons et 2 escadrons autrichiens, et 2 bataillons et un escadron du corps de Condé, lesquels occupèrent successivement Zell, Gengenbach et les vallées de Hammersbach et de Haigerach.

D'un autre côté, les Autrichiens qui avaient

encore 7 bataillons et 20 escadrons, formant environ 9,000 hommes, prirent position derrière la Rench : 4 bataillons et 8 escadrons furent répandus du pont de Waghurst à Membrechtshofen; 3 bataillons et 2 escadrons, postés sur le penchant des hauteurs, entre Rench et Oberkirch; et 10 escadrons dans la plaine de Rench. Cependant Frœhlich ne s'était ébranlé qu'avec la plus petite partie de ses troupes, tant il craignait d'affaiblir le corps d'observation du haut Rhin d'Huningue à Brisach, et se dirigea du Brisgaw par Herboltsheim à Schuttern.

Le corps du prince de Condé se retira à Lahr; Latour qui était en marche avec 6 bataillons et 22 escadrons, au lieu d'attendre les renforts de Mannheim et le corps qu'il avait détaché à l'armée du bas Rhin, aurait dû faire en sorte de se réunir aux troupes qui se trouvaient sur la Rench, et soutenir leur retraite; ou mieux encore, de les attirer de suite à lui, puisqu'elles étaient hors d'état de résister. Il ne s'arrêta néanmoins à aucun de ces partis. Rendu à Mukensturm le 26, et par conséquent près d'arriver à Rench, où les troupes l'auraient rejoint le 28, il resta persuadé qu'il était trop faible pour s'aventurer sur la Murg, avant l'arrivée de ses renforts; tandis que par une contradic-

tion manifeste, il se berça de l'espoir de défendre la rivière jusqu'à ce moment, et abandonna à elles-mêmes les troupes placées devant lui. Par cette faute, Moreau acquit la facilité de les battre en détail, et Latour lui-même après.

Les Français s'avancèrent le 28; la colonne principale aux ordres de Desaix, sur la route dite *Bergstrasse*, pendant que la deuxième s'acheminait d'Urloffen, et que la troisième, favorisée par le pays boisé, atteignait son but en amusant l'aile droite de l'ennemi. L'autre essaya vainement quatre fois de déboucher dans la plaine: la cavalerie autrichienne s'y opposa. Sur le flanc droit au contraire, Desaix culbuta les deux bataillons qui devaient défendre Oberkirch et les hauteurs entre ce village et Rench, les mit en pleine déroute, et saisit l'occasion de jeter plusieurs détachemens de cavalerie sur le flanc gauche de celle qui empêchait la deuxième colonne de déboucher. Les Autrichiens étaient dans un désordre affreux, et ne se rallièrent qu'à Œhnsbach, d'où ils continuèrent leur retraite jusqu'à Bühl. Leur droite se retira à Stollhofen. Sept pièces de canon tombèrent au pouvoir des Français.

Moreau ne fit pas de progrès; il passa le 29 et le 30 en préparatifs et à réorganiser son armée. L'ordre de bataille, qui avait été rompu

ORDRE DE BATAILLE DE L'ARMÉE DE RHIN ET MOSELLE, A L'ÉPOQUE DU 30 JUIN 1796.

AILE GAUCHE,

AUX ORDRES DU GÉNÉRAL DE DIVISION DESAIX.

Généraux de division	Généraux de brigade	Corps sous leurs ordres	Nombre de bataill.	Nombre de escadr.
Beaupuy.	Jobat.	10e demi-brigade légère	3	»
		10e de ligne	3	»
		62e *idem*	3	»
	Sainte-Suzanne.	103e *idem*	3	»
		6e régiment de dragons	»	4
		4e de chasseurs	»	4
		8e *idem*	»	4
Delmas.	Eickenmeier.	16e demi-brigade légère	3	»
		50e de ligne	3	»
		97e *idem*	3	»
	Frimont.	10e régiment de dragons	»	4
		17e *idem*	»	4
		7e régiment de hussards	»	4
		Totaux	21	24

CENTRE,

AUX ORDRES DU GÉNÉRAL DE DIVISION SAINT-CYR.

Généraux de division	Généraux de brigade	Corps sous leurs ordres	Nombre de bataill.	Nombre de escadr.
Duhesme.	Vandamme.	17e demi-brigade de ligne	3	»
		100e *idem*	3	»
		11e régiment de hussards	»	5
		20e de chasseurs	»	4
Taponnier.	Laroche.	21e demi-brigade légère	3	»
		31e de ligne	3	»
		84e *idem*	3	»
	Legourbe.	106e *idem*	3	»
		9e régiment de hussards	»	4
		2e de chasseurs	»	4
		Totaux	18	17

AILE DROITE,

AUX ORDRES DU GÉNÉRAL DE DIVISION FERINO.

Généraux de division	Généraux de brigade	Corps sous leurs ordres	Nombre de bataill.	Nombre de escadr.
Delabordde.	Jordy.	3e demi-brigade de ligne	3	»
		38e *idem*	3	»
	Paillard.	12e régiment de cavalerie	»	3
		21e *idem*	»	3
	Thabeau.	3e demi-brigade légère	3	»
		56e de ligne	3	»
		74e *idem*	3	»
	Tholmé.	79e *idem*	3	»
		89e *idem*	3	»
		18e régiment de cavalerie	»	3
		4e de dragons	»	4
		8e de hussards	»	4
		Totaux	21	17

NON COMPRIS : Le corps d'observation de Philipsburg.

Généraux de brigade	Corps sous leurs ordres	Nombre de bataill.	Nombre de escadr.
Scherb.	68e demi-brigade légère	3	»
	19e régiment de dragons	»	2
	Totaux	3	2

RÉSERVE.

Généraux de brigade	Corps sous leurs ordres	Nombre de bataill.	Nombre de escadr.
Bourcier.	93e demi-brigade de ligne	3	»
	109e *idem*	3	»
	1er régiment de carabiniers	»	4
	2e *idem*	»	4
	2e régiment de cavalerie	»	3
	3e *idem*	»	3
	9e *idem*	»	3
	14e *idem*	»	3
	15e *idem*	»	3
	Totaux	6	23

NON COMPRIS : LES GARNISONS

	Corps sous leurs ordres	Nombre de bataill.	Nombre de escadr.
Dans les places de *Kehl*, *Strasbourg*, *Landau* et *Bitche*	26e demi-brigade légère	3	»
	24e de ligne	3	»
	44e *idem*	3	»
	11e régiment de cavalerie	»	2
	19e de dragons	»	2
	Totaux	9	4

RÉCAPITULATION.

	Nombre de bataill.	Nombre de escadr.	Effectif en infanterie.	Effectif en cavalerie.
Aile gauche	21	24	17,126	2,058
Centre	18	17	16,274	919
Aile droite	21	17	18,622	1,039
Corps de Scherb	3	2	2,812	239
Réserve	6	23	5,888	1,577
Garnisons de Kehl, Strasbourg, Landau et Bitche	9	4	8,201	238
Total général	78	87	68,923	6.070

au passage du Rhin, fut rétabli ainsi qu'on le voit au tableau ci-contre.

D'après cette organisation, Desaix devait continuer ses opérations dans la vallée du Rhin, avec 21 bataillons et 24 escadrons de l'aile gauche, et 6 bataillons et 23 escadrons de la réserve, le tout formant 26,649 combattans, dont 3,625 de cavalerie. Le général Saint-Cyr avait ordre de s'engager dans les montagnes avec le centre, composé de 18 bataillons et 17 escadrons, faisant ensemble 16,274 hommes et 919 chevaux. Ferino qui était entre Offenburg et Anhof avec 21 bataillons et 17 escadrons, présentant un effectif de 18,622 hommes et 1039 chevaux, fut chargé de repousser Frœhlich. Saint-Cyr détacha le général Laroche, avec une demi-brigade et une centaine de chasseurs à cheval, pour s'emparer du Kniebis; cette petite colonne fut suivie par la division Duhesme.

Les troupes de Souabe s'étaient retirées, le 1er juillet de Biberach à Hausach. On détacha 2 escadrons au Kniebis, où un bataillon de chasseurs autrichiens devait les joindre par la vallée de la Murg. Le duc de Würtemberg fit marcher à Freudenstadt le peu de troupes de ligne, de milices et d'artillerie, restées dans sa principauté.

Les Français se portèrent le même jour de Gengenbach vers Biberach, où le colonel Giulay couvrait la retraite du contingent de Souabe. Ce poste fut emporté, mais presque aussitôt abandonné par eux.

Le 2 à la chute du jour, ils surprirent par les sentiers d'Oppenau, les Wurtembergeois établis devant le Kniebis; ceux-ci s'enfuirent sans opposer la moindre résistance. Le général Hügel, qui commandait à Freudenstadt, abandonna son poste et 21 pièces de canon, dès qu'il en fut informé. Il ne resta entre cette ville et le premier poste que les chasseurs autrichiens; mais ils furent attaqués le 4, et repoussés jusqu'à Dornstetten.

En apprenant la retraite des troupes de Souabe, le corps de Condé s'était replié; et Frœhlich en avait fait autant en se portant, avec 2 bataillons et 6 escadrons autrichiens, des bords de la Schutter à Kenzingen, derrière l'Elz; néanmoins il poussa un parti sur Lahr, pour conserver la communication avec le colonel Giulay. Ferino ne les poursuivit que jusqu'à la Schutter.

La perte de Freudenstadt décida le duc de Würtemberg à rappeler ses troupes, et à faire des ouvertures de paix à la France. Dès-lors, le landgrave de Fürstenberg, qui en

avait pris le commandement depuis la maladie du général Stain, accéléra sa retraite : il se porta le 5 à Hornberg, et le 8 à Schramberg, pendant que Giulay défendait encore la vallée de la Kintzig, entre Hausach et Schiltach, et repoussait de Haslach l'ennemi qui le poursuivait.

Du 28 juin au 2 juillet, il ne se passa rien de remarquable dans les deux armées. Les Autrichiens venus de Schwetzingen et de Mannheim, se réunirent aux troupes qui avaient abandonné la Rench. Leur avant-garde était sur la rive gauche de la Murg, depuis Stollhofen et Steimbach jusqu'aux montagnes, le gros réparti derrière cette rivière; un bataillon formait l'extrême gauche à Gernsbach; 3 compagnies occupaient les hauteurs de la vallée de Baaden. Une escarmouche qui eut lieu le 2 à la droite, décida Latour à la renforcer.

Le 4, deux divisions de l'aile gauche, conduites par Desaix, s'avancèrent pour attaquer les montagnes et la grande route. Les Autrichiens furent culbutés et repoussés jusqu'à la Murg, en avant de laquelle ils tinrent non sans beaucoup de peine les avenues de Gernsbach, les hauteurs entre Ebersteinburg et Oberndorf, et ensuite Kuppenheim. Immédiatement après le combat, les Français prirent

position sur la route en avant d'Oos, appuyant leur gauche à Sandweier : une division entre Iffetzheim et Ottersdorf, et celle de Taponnier avec la réserve, en deuxième ligne.

Le projet et l'exécution du passage du Rhin, font également honneur à Moreau. En cinq jours, son armée atteignit la Rench, et se trouva maîtresse de l'entrée de la vallée de cette rivière, et de celle de la Kintzig. Mais immédiatement après, son but devait être de forcer son adversaire à la retraite, ce qu'il pouvait obtenir facilement par un combat comme par des manœuvres. En effet, depuis les affaires du 24 et du 28, il pouvait calculer avec certitude.

1° Que les Autrichiens n'avaient pas assez de forces réunies, pour se mesurer avec lui;

2° Les renforts qu'ils attendaient ne pouvaient venir que peu à peu;

3° Ils avaient tout-à-fait négligé d'occuper les montagnes, et s'étaient seulement établis à leur pied dans la vallée du Rhin;

4° Les troupes du contingent de Souabe, qui devaient défendre celle de la Kintzig, n'étaient plus capables de faire une longue résistance;

5° Les corps de Condé et de Frœhlich, dis-

persés depuis Bâle jusqu'à Gengenbach, n'étaient plus à craindre pour lui.

Pourquoi donc Moreau ne profita-t-il pas plutôt de cette supériorité? pourquoi les laissa-t-il tranquilles du 28 juin au 4 juillet, tandis que ce délai leur assurait la liberté d'attirer tous leurs renforts, et de rectifier leur position? Quand un général a obtenu sur l'ennemi un tel ascendant qu'il lui suffise de frapper encore un coup, pour parvenir à son but, il ne doit pas en laisser échapper l'occasion, et prendre la voie plus longue des manœuvres : car il remet ainsi en question les avantages que la supériorité de ses armes lui avait assurés.

Moreau ne voulut pas s'avancer dans la vallée du Rhin, avant de s'être rendu maître des montagnes, par une prévoyance fondée sur une maxime de l'art de la guerre, mais dont l'application était erronée et contraire à ces vérités incontestables, savoir: que dans le succès, on fait mal de rester à moitié chemin; qu'il faut profiter de ses avantages, et n'employer de troupes que là où elles sont indispensables pour accomplir les vues qu'on se propose.

Si Moreau, aussitôt après le combat de la Rench, s'était avancé sur la Murg par le pied des montagnes, avec les 5 divisions de l'aile gauche, du centre et de la réserve; et que de là

il se fût porté sur l'Alb en toute diligence, se contentant de pousser seulement Laroche dans la vallée de la Rench, vers le Kniebis qui était dégarni et ne fut occupé plus tard que faiblement : il eût culbuté les Autrichiens qui s'opposaient à lui, et battu en détail les renforts qui vinrent ensuite à leur secours. Dans le cas même où Laroche aurait échoué devant ce poste, l'armée autrichienne eût néanmoins été battue, et le petit nombre de troupes resté dans ce défilé, n'aurait point causé d'inquiétude. Disons plus; s'il avait ordonné à Ferino, qui resta si long-temps dans l'inaction, d'attaquer les ennemis dispersés sur l'Elz et aux environs de Biberach, et de s'avancer aussitôt dans la vallée de la Kintzig, il eût forcé les Impériaux à quitter le Kniebis et toute la Forêt-Noire, sans affaiblir le gros de l'armée française, ou retarder ses opérations. Moreau hésita, et ne tira aucun fruit de sa position. La marche de Laroche et de Duhesme, par la vallée de la Rench, aurait eu même des suites remarquables, si leur mouvement s'était opéré immédiatement après le combat du 28 et avec plus de célérité : en deux jours on pouvait arriver au Kniebis, c'est-à-dire avant que Stain n'y portât ses troupes.

Concluons donc que la lenteur de Moreau, dans cette occurrence, donna la facilité à ses adversaires de lui arracher ce qu'il avait gagné jusques-là, par ses bonnes dispositions.

CHAPITRE VII.

Marche de l'archiduc Charles sur le haut Rhin. — Combat de Malsch le 9 juillet. — Retraite des Autrichiens à Pforzheim.

L'Archiduc reçut le 26 juin, au quartier-général de Walmerode, la nouvelle du passage du Rhin à Kehl par Moreau. Aussitôt il accéléra la marche des troupes déjà en mouvement sur le Necker, se rendit de sa personne le 2 juillet à Schwetzingen, et arriva le lendemain à Wiesenthal, avec 8 bataillons et 6 escadrons tirés de Mayence, la division Hotze détachée de l'armée du haut Rhin, et environ mille hommes de renfort (1). Les Saxons s'é-

(1) C'était une précaution sage de la part de l'Archiduc de porter des renforts sur le Necker après que l'armée de Sambre et Meuse eut repassé le Rhin à Neuwied; cependant lorsqu'il fut informé du passage de Moreau à Kehl, il semble qu'il lui était facile d'attirer la moitié de la gar-

taient portés à Graben. L'Archiduc se décida à se réunir au corps établi sur la Murg, et à attaquer l'ennemi dans la vallée du Rhin et les montagnes qui la bordent. Il se rendit en

---

nison de Mayence, et la majeure partie de l'armée de Wartensleben, pour se jeter rapidement sur celle de Rhin et Moselle, qui n'ayant pas de tête de pont, n'aurait pu reparaître de long-temps sur la rive droite, si elle avait été forcée, par suite d'un échec, à repasser le fleuve. Le prince Charles, arrivé à Schwetzingen le 2 juillet, pouvait être rendu le 6 à Rastadt, et y attaquer Moreau avec toutes chances de succès. Il suffisait de laisser à Wartensleben un petit corps, dont l'infanterie aurait pu, à la dernière extrémité, se jeter dans Mayence pour en compléter la garnison, et dont la cavalerie eût rejoint plus tard l'armée du haut Rhin. Moreau une fois repoussé sur la rive gauche du Rhin, l'Allemagne était sauvée, et les efforts de Jourdan pour rétablir les affaires auraient été en pure perte. En effet, s'il s'était avancé sur le Necker, il n'en eût été que plus fortement compromis. L'Archiduc manœuvra avec habileté, cependant il ne prit que des demi-mesures pour l'exécution de son projet stratégique; delà vient qu'il fut forcé à la retraite. La direction concentrique qu'il donna à ses différens corps, répara à la vérité tout ce que ses premières opérations avaient eu de défectueux. On peut croire néanmoins que si les deux armées françaises avaient fait le moindre mouvement pour se réunir, elles eussent dérangé ses combinaisons et anéanti toutes ses espérances.

conséquence le 4, de Wiesenthal au camp de Mühlburg, et le 5 sur les bords de la Murg. Le combat de Kuppenheim et la bataille de Malsch, furent une conséquence de cette résolution.

Pour asseoir un jugement avec connaissance de cause sur la conduite de l'Archiduc, depuis le passage du Rhin de Moreau, jusqu'à la bataille de Malsch, il est nécessaire de partir du point de vue sous lequel se présentèrent les événemens, et de la position où il se trouvait lorsqu'il forma son projet. Dès qu'il fut informé du passage du Rhin à Kehl par les Français, il vit bien que cette entreprise était d'une importance majeure. Les Autrichiens, affaiblis par le départ de Wurmser dans le Tyrol, étaient bien assez forts pour résister à une des armées françaises, mais hors d'état de tenir tête à toutes deux. Il devait donc supposer que leur plan tendrait à diviser ses forces, et que le passage de Moreau sur le Rhin serait bientôt suivi de celui de Jourdan sur le cours inférieur de ce fleuve. Le but de cette opération pouvait être de réunir leurs deux armées entre le Necker et le Mein, pour en former un corps d'observation qui eût favorisé le blocus et le siége des places du Rhin, ou bien de prendre l'offen-

sive contre les frontières de l'Autriche, menacées à cette époque, du côté de l'Italie. La dernière supposition paraissait la mieux fondée; en effet, ce parti était le plus avantageux à la France. Les places allemandes du Rhin n'apportaient, par leur situation, aucun obstacle à l'exécution de ce plan; leur siége eût exigé trop de temps, et l'on pouvait d'ailleurs atteindre le but avec moins de peine, en s'avançant contre l'Autriche. Mais où cette jonction et cette attaque étaient-elles plus favorables à l'ennemi? Nul doute que ce ne fût sur le haut Necker et sur le Danube, car c'est de là que part la route la plus commode et la plus courte, qui mène au cœur des Etats héréditaires de l'Autriche, et que la jonction avec l'armée d'Italie devenait possible.

L'Archiduc inféra de là que le pays arrosé par le haut Necker et le Danube était le plus important à conserver, et que la marche de l'ennemi sur les routes qui y conduisent devenait dangereuse, pour ne pas dire décisive contre lui. Frappé de cette vérité, et dans l'impossibilité de partager ses forces pour s'opposer efficacement à l'armée de Sambre et Meuse; loin de laisser comme il fit, 36 mille hommes sur la Lahn, outre 27 mille dans Mayence et le camp retranché de Hechtsheim, il aurait dû

se borner à placer un petit corps d'observation sur la rive gauche de cette rivière, et se diriger sur-le-champ avec l'armée vers cette contrée par la route dite *Bergstrasse*, ne laissant dans Mayence que les troupes nécessaires pour le mettre à l'abri d'un coup de main. Alors il était certain de brusquer la décision des affaires sur le haut Rhin. De son côté, Wartensleben aurait dû se contenter d'observer l'ennemi, et de gagner, en cas de nécessité, le pays entre le Rhin et le Necker, après avoir complété la garnison de Mayence.

L'affaiblissement de l'armée du bas Rhin n'entraînait aucune conséquence nuisible aux opérations ultérieures de l'Archiduc. Wartensleben était toujours sûr, malgré son infériorité, d'échapper à Jourdan, en gagnant sur lui une avance, soit en prenant promptement son parti, soit par la diligence de sa marche, ou enfin par le temps qui s'écoulerait avant que les Français fussent informés de son départ, et eussent repassé le Rhin, avance qu'il eût été fort difficile à son adversaire de rattraper.

Les premières vues du Prince devaient donc être de gagner le haut Necker et le Danube avant l'ennemi, et de s'assurer du pays; mais était-il aisé d'y parvenir après que Moreau eut

effectué son passage à Kehl, et jeté, le 25 juin, 59 bataillons et 74 escadrons sur la rive droite du Rhin? qu'il eût occupé le 28 la vallée de la Rench, et placé ses avant-postes le long de la Schutter? A la fin de juin, Moreau déjà maître des deux routes de montagnes, était, par cela même, plus près du haut Necker et du Danube supérieur, que les Autrichiens qui se trouvaient dans la vallée du Rhin, et tenaient les routes de celles de la Rench et de la Kintzig à Freudenstadt et Haslach, avec les débris du contingent de Souabe, quelques compagnies de chasseurs et des détachemens des corps de Condé et de Frœhlich.

L'Archiduc avait dirigé vers le Mein le contingent saxon et la division de l'armée du haut Rhin, immédiatement après la retraite de Jourdan sur Düsseldorf et Neuwied, et se trouvait le 24 juin à Hachenburg. Quand il eut avis de l'opération de Moreau, il ne pouvait déjà plus atteindre Wiesenthal le 15 juillet, que par des marches forcées, avec 15 bataillons et 20 escadrons autrichiens. Les Saxons arrivaient le même jour avec 8 bataillons, 4 compagnies de chasseurs et 19 escadrons près de Graben; Latour avec 16 bataillons et 50 escadrons, entre Gernsbach et le Rhin,

sur la Murg; les restes du corps de Souabe, formant les cadres de 14 bataillons et 8 escadrons, battaient en retraite de Freudenstadt et de Hausach; le prince de Condé et Frœhlich, avec 12 bataillons et demi et 25 escadrons, se trouvaient répartis sur le Rhin, le long de la rive droite de l'Elz, et dans la vallée de la Kintzig.

La disposition de l'armée autrichienne du haut Rhin, à cette époque, y compris les troupes en marche, est indiquée dans le tableau ci-contre.

Trois divisions françaises et la réserve, formant ensemble 39 bataillons et 55 escadrons, étaient entre la Rench et la Murg; 6 bataillons et 9 escadrons, sur le Kniebis et dans la vallée de la Rench; 2 divisions de 21 bataillons et 17 escadrons, établies aux environs de Biberach, sur la rive gauche de la Kintzig, laissant une chaîne de postes jusqu'à Brisach, en remontant la rive gauche du Rhin.

Tout forçait l'Archiduc à prendre un parti, car il ne pouvait désormais faire un pas au-delà d'Etlingen, sans perdre la faculté de se porter sur le Necker, à moins de retourner sur ce point; d'y battre l'ennemi, ou tout au

ORDRE DE BATAILLE DE L'ARMÉE AUTRICHIENNE DU HAUT RHIN, A L'ÉPOQUE DU 30 JUIN 1796.

AILE GAUCHE,

AUX ORDRES DU FELD-MARÉCHAL-LIEUTENANT FRŒHLICH.

F.-M. LIEUTENANT	BRIGADIERS	TROUPES	Bataillons	Escadrons
[illegible]	[illegible]	Wurtembergeois	3	—
		Bavarois	3	—
		Saxons	1	—
		Bataillon	1	—
	Kaiserlaux	Hussards autrichiens	1	6
		Cuirassiers du prince Charles de Lorraine	—	6
	Lieutenant-colonel Lau, en cordon sur la frontière de la Suisse	Bataillon	4	—
		Hussards autrichiens	—	4
		Corps de prince de Condé.	3	9
		Total	[illegible]	[illegible]

CENTRE,

AUX ORDRES DU PRINCE DE FÜRSTEMBERG.

F.-M. LIEUTENANT	BRIGADIERS	TROUPES	Bataillons	Escadrons
Prince de Fürstemberg, avec les troupes du cercle de Souabe	Lieutenant-colonel Lierset, chef de l'état-major du prince de Fürstemberg.	Grenadiers de Rotenbach	1	—
		Wurtemberg	3	—
		Bataillon-Wurtemberg	3	—
	Colonel Gassan, détaché dans la vallée de la Kinzig	Grenadiers de Bouvy	1	—
		Bades	3	—
		Wolfeg	3	—
	Souabe.	Dragons de Wurtemberg	—	3
		Cuirassiers de Zeiters	—	3
	Mantoue	Corps franc de Grabey	1	—
		Wirchem	—½	—
		Grenadiers d'Anspach	—	1
	Zurlaux	Chasseurs de Lebzeg	1	—
		Hussards de Sachsen	—	1½
		Total	[illegible]	[illegible]

AILE DROITE,

AUX ORDRES DU GÉNÉRAL D'ARTILLERIE COMTE LA TOUR.

F.-M. LIEUTENANT	BRIGADIERS	TROUPES	Bataillons	Escadrons
Prince de Lichtenstein, commandant les troupes [illegible]	Condé	Le Bataillon		
		Dragons de l'Empereur		4
		Cuirassiers des chevau-légers d'Albert		
		Dragons de l'archiduc Ferdinand		
		Chasseurs [illegible]		
	Dijon	Le Bataillon		
		Infanterie de Bavière		
		Hussards de Bavière		10
		[illegible] de l'archiduc Ferdinand		9
		Wirchem		
	Besançon	Albert		
		Pellegrini		
	Bâle	Grenadiers de Médicis, Carolinen, Rose, Pennington, Warren et Hanisch		
		Cuirassiers de l'archiduc Ferdinand		
		[illegible] de Rosenzweig		
Dessaux, commandant [illegible]	Prince de Lorraine	Cuirassiers d'Anspach		
		Dragons de l'Empereur		
	Prince de Lorraine	Chevau-légers de Lichtenstein		
		Cuirassiers des chevau-légers de l'Empereur		
		Dragons de Cobourg		
	Colonel Toscanes	Fusiliers [illegible]		
Bâle, en marche des bords du Rhin, en d'autres [illegible]	Prince d'Anhalt	Fusiliers de Kinsbrand		
		Wirchem		
		Un de Mayer		
	Colonel Tillmann	Dragons de l'Archiduc Jean		
Mayence, en cordon sur le Rhin	Dijon	Bagues		
		Chasseurs d'Hohenzollern		
		Total		

NON COMPRIS

6 Bataillons et 8 escadrons à Mannheim. — 1 Bataillon à Philipsburg

CORPS EN MARCHE AVEC L'ARCHIDUC.

F.-M.-LIEUTENANT	BRIGADIERS	TROUPES	Bataillons	Escadrons
Hotze.	Hotze.	Grenadiers de Toscane	1	—
		Olivier Wallis	1	—
		Splenyi	1	—
		Grenadiers de Rudompin et Stommey	1	—
	Colonel Bussemann	Chevau-légers de Rosenk	—	6
		Cuirassiers de Mack	—	6
		Hussards de l'archiduc Ferdinand	—	1
	Bussemann, sur de la gauche de Bergzaune	Chasseurs bohémiens	1	—
		Mondrichen	1	—
		Archiduc Charles	1	—
		Grenadiers de Wurzbach	—	6
		Total	[illegible]	[illegible]

CONSIGNÉS PRÈS, AUX ORDRES DU GÉNÉRAL LIEDS

F.-M.-LIEUTENANT	BRIGADIERS	TROUPES	Bataillons	Escadrons
Lieds	Zeinerson	Carabiniers	—	4
		Chevau-légers de Carlsud	—	4
	Dedo	Chevau-légers du prince Albert	—	4
		Sept-Gardes	—	1
		Hussards	—	1
	Nagelin	Grenadiers de Brandenstein	1	—
		Emeriens	1	—
		Prinzen Kaiserin	1	—
	Pirkum	Von der Haide	1	—
		Prinzen Louis	1	—
	Rosenberg	Prinzen Clemens	1	—
		Grenadiers de Graffey	1	—
		Chasseurs de Wurzbaus	1	—
		Total	[illegible]	[illegible]

RÉCAPITULATION.

	Bataillons	Escadrons
Aile gauche	19½	28
Centre	23½	20½
Aile droite	26	51½
Corps en marche	18	20
Consignés près	8½	12
Contingent saxon	1	—
Contingent de Mayence et Philipsburg	7	—
Total général	103	131½

moins de le repousser au-delà de la Rench. Il n'y a qu'une seule communication transversale dans les montagnes entre la Rench et Etlingen; elle conduit de Gernsbach à Freudenstadt, et n'est pas praticable pour une armée sur tout son développement. On ne pouvait même compter sur elle, puisque les Français se trouvaient déjà dans les montagnes et devant Freudenstadt.

En marchant de suite par Durlach ou Etlingen, vers le haut Necker, l'Archiduc n'avait pas l'espoir d'y prévenir son adversaire; car démasquant son projet, l'exécution en devenait plus difficile. Mais en avançant et prenant l'initiative de l'attaque, il pouvait être victorieux; et au pis aller sa position n'en devenait pas plus critique, car l'ennemi n'ajoutait rien par là à la facilité qu'il avait déjà de le prévenir; si au contraire son attaque obtenait seulement un demi-succès, il attirait probablement l'attention de Moreau dans la vallée du Rhin, et arrêtait ses progrès dans les montagnes. Cependant le Prince conçut des espérances plus flatteuses encore: se voyant réuni au corps de Latour, il compta sur la supériorité de sa cavalerie, qu'il pouvait déployer facilement dans les plaines de la Murg; il se trouvait d'ailleurs en position de couvrir plus long-temps les for-

teresses dont l'approvisionnement n'était pas encore achevé.

Cependant la grande avance que Moreau avait déjà sur lui, rendait le danger imminent; il fallait y remédier promptement: l'Archiduc résolut d'attaquer.

Ici les critiques demanderont s'il n'était pas possible de neutraliser, par des manœuvres et des marches, l'avantage qu'avait l'ennemi d'être établi près des communications des Autrichiens; et si, dans l'impuissance de le prévenir sur le haut Necker, il n'y aurait pas eu de probabilité d'atteindre le but de cette manière avec une armée intacte, plutôt qu'après la perte d'une bataille; enfin, ils demanderont s'il était permis d'en espérer une heureuse issue, lorsque Moreau avait déjà concentré des forces aussi considérables, et fait des progrès si marqués dans les montagnes.

Il semble toutefois que l'Archiduc eût agi plus prudemment de réunir à ses troupes, toutes celles qu'il pouvait attirer de Philipsburg et de Mannheim, et de s'avancer assez loin sur la direction de Rastadt, pour donner le change au général français; tandis que Latour lui eût déguisé le vrai point d'attaque, en faisant des démonstrations dans la vallée du Rhin. Cet objet rempli, il aurait fallu

gagner, à marches forcées, le Necker et les environs de Ludwigsburg, par la route dite *Bergstrasse*. Latour au contraire serait resté le plus possible dans la vallée du Rhin, et avant de se réunir à l'armée, aurait jeté des garnisons dans Philipsburg et Mannheim.

Lors même que Moreau eût devancé l'Archiduc de quelques marches sur le haut Necker, il n'aurait pas osé se porter plus loin, et laisser l'armée autrichienne sur son flanc. Il eût peut-être été possible au prince Charles de faire prendre le change à l'ennemi par une démonstration qui menaçât ses communications, et l'engageât à un faux mouvement qui aurait permis de regagner l'avance perdue. Une fois arrivé sur sa propre ligne de communication, il avait l'option d'attendre Moreau ou de marcher à sa rencontre, et de courir les chances d'une bataille.

Quoique les Français occupassent Baden depuis le 4 juillet, néanmoins Latour ne renforça pas sa gauche; et le poste de Gernsbach, situé à l'embranchement des routes de la vallée de la Murg, de Baden et de Herrenalb, fut gardé par un seul bataillon; un autre tint l'étendue entre Bischweier et Gernsbach.

Cette position était défectueuse, puisqu'on prévoyait l'attaque de l'ennemi dans la monta-

gne. Moreau ne pouvant faire un pas dans la plaine, sans se rendre maître des hauteurs qui assuraient son flanc, les Autrichiens auraient dû établir le gros de leur infanterie aux environs de Gernsbach et de Rothenfels, et se contenter de garder la plaine avec quelques fantassins, leur cavalerie et de l'artillerie.

Le général français sentit l'importance d'occuper les montagnes, et résolut de faire attaquer Gernsbach par la division Taponnier : celles de Beaupuy et de Delmas devaient déboucher ensuite ; la première contre Kuppenheim, et la seconde d'Ottendorf. Conformément à ces dispositions, Taponnier s'avança sur la route de Baden à Gernsbach, qu'il attaqua le 5, à cinq heures du matin. Le village fut bientôt emporté : on y prit une pièce, et le bataillon qui le gardait se retira sur Lofenau. Alors les Français poursuivirent les détachemens autrichiens postés dans la vallée de la Murg, près de Rothenfels, et poussèrent des partis dans les montagnes contre Michelsbach, afin de tourner leur flanc gauche.

Au commencement de la journée, le combat s'était borné, dans la plaine, à une fusillade d'avant-postes; mais lorsque Gernsbach fut emporté, il devint plus sérieux. L'Archiduc arrivait justement avec les têtes de colonnes à

Durmersheim, au moment où les Français s'avancèrent de leur côté par la vallée de la Murg. Une brigade attaqua Kuppenheim de front, tandis que 4 bataillons le tournaient par les hauteurs voisines, et forçaient l'entrée de la vallée. Ce village fut également pris, à la suite d'un combat qui dura trois heures.

Bientôt après l'attaque de ce point, le général Sainte-Suzanne déboucha de la forêt de Sandweier, avec la tête de la division Beaupuy, sous le feu des batteries autrichiennes, qui lui firent éprouver une grande perte. Vers la fin du combat, Delmas passa l'Oosbach avec sa division, et vint à Niederbühl, d'où il repoussa les postes autrichiens de l'autre côté de la Murg, et les poursuivit jusqu'au pont de Rastadt.

Ainsi finit cette journée. Si au lieu d'employer une division contre le front de la position de Niderbühl, Moreau eût rassemblé toutes ses forces au pied des montagnes, sa victoire eût été moins coûteuse et plus complète. D'abord les Autrichiens eussent abandonné plutôt Kuppenheim et la Murg; ce qui aurait permis aux Français de passer cette rivière le même jour, et de tirer un parti d'autant plus avantageux de leur supériorité numérique et de leurs succès dans

les montagnes, que les renforts de l'ennemi n'étaient pas encore arrivés. Entre le Rhin et l'Oosbach, la nature du terrain, qui est boisé, marécageux, et par conséquent très-difficile, rendait inutile le mouvement de la division Delmas contre Rastadt, dont le succès dépendait, au reste, de l'attaque de Kuppenheim. Une simple démonstration avec de l'infanterie légère, aurait certainement suffi pour attirer sur ce point l'attention de l'ennemi.

On pourrait reprocher aux Autrichiens d'avoir défendu ce poste avec trop d'opiniâtreté, et de ne s'être pas retirés derrière la Murg aussitôt qu'ils aperçurent que l'ennemi faisait une attaque sérieuse; cette manœuvre leur aurait assuré au moins une position plus favorable; mais s'ils ne l'ont pas faite, c'est vraisemblablement parce que l'Archiduc avait envie de prendre l'offensive aussitôt après l'arrivée de ses renforts, et qu'il était essentiel de conserver les débouchés de la Murg, et de gagner du temps en disputant le terrain pied à pied. Ajoutez à cela, que le combat se trouvait déjà fortement engagé près de Kuppenheim, lorsqu'on apprit que les Français avaient pénétré dans les montagnes, et enlevé le poste de Gernsbach.

Les deux partis passèrent la nuit en présence, et les Autrichiens se retirèrent au jour sans être inquiétés ; leurs avant-postes formèrent une chaîne depuis la montagne jusqu'en avant de Durmersheim ; l'armée prit position derrière l'Alb, entre Etlingen et Mühlberg ; le corps saxon reçut l'ordre de se mettre de suite en marche pour Pforzheim, où se rendirent aussi quatre bataillons et six escadrons de l'armée principale ; deux bataillons, et autant d'escadrons, furent détachés à Frauenalb, et trois bataillons et deux escadrons à Langensteinbach ; deux cents hussards furent jetés dans les montagnes, le long de la Nagold, pour avoir des nouvelles de l'ennemi.

La première division du centre de l'armée française, prit position entre Freudenstadt et le Kniebis, son avant-garde en avant de cette ville ; la deuxième sur les hauteurs entre Gernsbach et Baden ; l'avant-garde entre Ottenau et Eberstein, poussant ses postes sur la rive droite de la Murg. La première division de l'aile gauche s'établit entre Niederbühl et Sandweier, l'avant-garde entre Oberndorf et Kuppenheim. La deuxième en arrière sur la gauche d'Otterdorf, l'avant-garde dans cette ville, à droite de Rastadt. La réserve, composée de deux demi-brigades, et de la plus

grande partie de la cavalerie, avait son infanterie placée entre Eberstein et Sandweier, la cavalerie à Sindsheim, Oos et Eberstein.

Les Français passèrent trois jours dans cette position. Les Autrichiens en profitèrent pour réunir et faire marcher dans la journée du 7, sur Rothensol, les quatre bataillons et six escadrons détachés à Pforzheim; les trois bataillons et deux escadrons de Langensteinbach, ainsi que les troupes qui avaient été rejetées l'avant-veille dans les montagnes. L'objet de ces mouvemens était de s'assurer de la vallée de l'Alb, ainsi que des postes de Tobel et de Spielberg. Le même jour, les Saxons arrivèrent à Pforzheim.

Alors les deux généraux en chef se préparèrent à une bataille décisive, bien résolus, chacun de leur côté, à prendre l'initiative de l'attaque. Moreau fixa la bataille au 9 juillet, et l'Archiduc au 10. On peut reprocher au premier d'avoir trop différé à la livrer; il avait toutes ses forces sous la main, et par conséquent nul motif raisonnable de la retarder : plus il la différait, plus il donnait de temps à l'Archiduc pour rectifier sa position, augmenter ses troupes dans les montagnes, et même éviter l'action en se retirant à Pforzheim, et delà sur le Necker. Cette lenteur

dans les mouvemens du général en chef français ne peut être expliquée que par le mauvais état des routes, dans ces contrées montagneuses, et par les obstacles qu'éprouvent les opérations, en général, dans un pays coupé et inconnu (1).

Cependant ces inconvéniens étaient communs à l'Archiduc ; on peut même dire qu'ils le gênaient d'autant plus, que ses troupes avaient à faire de longs détours, sur des chemins difficiles, pour arriver aux points d'attaque. On ne saurait donc censurer en lui que la résolution de livrer une bataille décisive en pareille conjoncture.

Moreau avait l'intention de tourner l'aile gauche de l'ennemi établie dans les montagnes derrière l'Alb, près de Frauenalb et de Herrenalb, de la forcer à la retraite, et de ga-

---

(1) Cette conjecture paraît d'autant mieux fondée, qu'à cette époque les troupes ne pouvaient se mouvoir dans la Souabe et la Forêt-Noire, sans faire au préalable des reconnaissances, dont les difficultés se multipliaient à chaque pas, faute de renseignemens. Aujourd'hui ces contrées sont très-connues : il en existe plusieurs belles cartes, et le général Guilleminot a donné une excellente reconnaissance de la Forêt-Noire.

gner par-là la route de Pforzheim, pendant que sa gauche s'avancerait dans la vallée du Rhin, et y amuserait son adversaire. Saint-Cyr devait attaquer dans cette vue du côté des montagnes, avec dix-huit bataillons et huit escadrons, renforcés par six bataillons de la réserve, en laissant très-peu de monde à Freudenstadt et sur le Kniebis. Desaix, avec les divisions Beaupuy, Delmas et la réserve, formant ensemble vingt-un bataillons et quarante-sept escadrons, reçut l'ordre d'avancer un peu plus tard sur la route dite *Bergstrasse*, d'attaquer le village de Malsch, et d'établir six bataillons derrière Œtigheim, pour garder les passages du Pfederbach.

D'après les dispositions de l'Archiduc, une colonne de dix bataillons et cinq escadrons, sous le général Kaim, fut destinée à s'avancer de Herrenalb contre Gernsbach, à forcer ce poste, et à se tourner ensuite contre Baden. Une autre, de treize bataillons et vingt-neuf escadrons, sous le commandement du général Sztarray, devait tomber sur Kuppenheim, en suivant la route dite *Bergstrasse*, tandis qu'une troisième, de neuf bataillons et vingt-huit escadrons, s'emparerait d'Œtigheim et de Bettigheim, sur la chaussée du Rhin, et

ORDRE DE BATAILLE

Des Troupes destinées à passer la Murg, le 9 juillet 1796.

COLONNES.	F.-M. LIEUTENANS.	BRIGADIERS.	CORPS SOUS LEURS ORDRES.	NOMBRE DE Bataill.	NOMBRE DE Escadr.
1re Colonne dans les montagnes.	Général Kaim.	Schellenberg.	Hussards de l'archiduc Ferdinand.	»	1
			3e Esclavon.	» $\frac{2}{3}$	»
			2e *Idem*.	» $\frac{1}{2}$	»
			Grand-duc de Toscane.	2	»
			Olivier Wallis.	2	»
		Colonel Lattermann.	Archiduc Charles.	3	»
			Grenadiers de Retz et d'Abfaltern.	2	»
			Hussards de Szekler.	»	2
			Dragons de Waldek.	»	2
			Total.	$10\frac{1}{6}$	5
2e Colonne sur la route de montagnes; gén. d'artillerie Sztarray.	Kospoth, la cavalerie, et Riesse, l'infanterie.	Avant-garde : Devay.	Hussards de l'archiduc Ferdinand.	»	7
			Chevau-légers de Kinski.	»	6
			2e Servien.	» $\frac{2}{3}$	»
			Szekler, infanterie.	1	»
			Spleny.	1	»
			Pellegrini.	2	»
			Dragons de Waldek et de l'archiduc Jean.	»	8
		Baillet.	Manfredini.	3	»
			Grenadiers de Reisingen, Candiani, Dietrich et Warren.	4	»
			Venkheim.	$1\frac{2}{3}$	»
		Prince de Lorraine.	Cuirassiers de l'archiduc François.	»	4
			——— de Kavanagh.	»	4
			Total.	$13\frac{1}{3}$	20
3e Colonne sur la chaussée du Rhin; gén. d'artillerie Latour.	Hotze.	Avant-garde : Canisius.	Hussards de Szekler.	»	4
			Dragons de Cobourg.	»	2
			Chevau-légers de Lobkowitz.	»	6
			1er Servien.	» $\frac{2}{3}$	»
			2e Esclavon.	» $\frac{1}{2}$	»
			François Kinski.	3	»
	Pr. Fürstemberg, l'infant. et Riesch, la cavalerie.	Prince de Lichtenstein.	Dragons de l'Empereur.	»	6
		Kerpen.	D'Alton.	»	»
			Grenadiers de Bideskuty, Szenassy et Benjowsky.	4	»
		Prince de Würtemberg.	Cuirassiers de Mack.	»	6
			——— d'Anspach.	»	4
			Total.	$9\frac{1}{6}$	28
4e Colonne entre la 2e et la 3e.	.....	Colonel Mosel.	Chasseurs du Loup.	1	»
			Carabiniers des chevau-légers d'Albert.	»	2
			Idem de l'Empereur.	»	2
			1er Servien.	» $\frac{1}{3}$	»
			Charles Schrœder.	2	»
			Total.	$3\frac{1}{3}$	4

RÉCAPITULATION.

	NOMBRE DE Bataill.	NOMBRE DE Escadr.
Première colonne, Kaim.	$10\frac{1}{6}$	5
Deuxième colonne, Sztarray.	$13\frac{1}{3}$	29
Troisième colonne, Latour.	$9\frac{1}{6}$	28
Quatrième colonne, Mosel.	$3\frac{1}{3}$	4
Total général.	36	66

s'avancerait contre Rastadt. Les deux dernières ne devaient attaquer qu'après l'arrivée de la première à Gernsbach. Une petite colonne de trois bataillons et quatre escadrons, destinée à les lier constamment, avait ordre de marcher à leur hauteur entre le Rhin et la route qui suit le pied des montagnes, dans la direction de Leiberstung, pendant leur mouvement sur Bühl et Stollhofen.

L'ordre de bataille des troupes destinées à passer la Murg était formé, ainsi qu'on le voit au tableau ci-contre.

Pour favoriser cette manœuvre, le général Lindt reçut l'ordre de marcher de Pforzheim, sans grosse artillerie, avec six bataillons, quatre compagnies de chasseurs, et la cavalerie légère du corps saxon, par la vallée de l'Enz, sur Sprolenhof, vers Urnagold, et de prendre position entre ce dernier endroit et Besenfeld, afin de menacer le flanc gauche du corps ennemi à Freudenstadt, soutenir la première colonne par Kaltenbrunn, et couvrir sa retraite au besoin. Un bataillon et quelque cavalerie devaient être laissés dans ce village par le général Kaim, pour échelonner les Saxons. Deux bataillons de ces derniers reçurent l'ordre de suivre le long de la Nagold, sur Calw, un parti de cavalerie lé-

gère, dont la mission était de répandre le bruit de la marche d'une colonne sur cette route.

En comparant les dispositions des généraux en chef, on s'aperçoit que celles de Moreau sont les mieux combinées. L'Archiduc aurait dû refuser son aile droite, et concentrer le gros de ses forces entre l'Enz et l'Alb, de manière à s'assurer l'avantage et à se ménager, au pis aller, une retraite moins dangereuse sur Pforzheim.

Les deuxième et troisième colonnes avaient trop d'infanterie; car rien ne pouvait se décider dans la vallée du Rhin; elles auraient dû se borner à y amuser l'ennemi; mais le moindre échec qu'il eût essuyé dans les montagnes, sur l'Alb ou l'Enz, leur ouvrait au contraire sur Pforzheim une route plus directe que n'avait l'Archiduc pour s'y rendre. D'un autre côté, une victoire sur ce point, aurait forcé Moreau à se replier dans la vallée du Rhin.

Conformément au plan arrêté, le corps saxon devait soutenir l'attaque de la première colonne, en se portant sur l'Enz; mais l'Archiduc n'avait pas assez étudié le caractère du général Lindt qui le commandait, et fit trop peu d'attention au danger d'abandonner

ces Alliés à eux-mêmes. Lindt, vieux, cassé, et de plus très-entier, ne cherchait qu'un prétexte pour tirer l'Electeur d'embarras, et quitter sans doute le théâtre de la guerre avec le contingent. Etait-il prudent d'attendre un effort vigoureux de son zèle? Ajoutez à cela que, par la lenteur de sa marche sur Graben, il avait assez donné de preuves de sa mauvaise volonté. Les ménagemens que l'Archiduc voulait garder envers les Alliés, le décidèrent à les laisser quelques jours dans cet endroit, ce qui exposa le corps de Kaim aux plus grands dangers dans les montagnes de l'Alb.

La position respective des armées, et le plan suivi jusqu'alors par l'ennemi, ne devaient laisser aucun doute à l'Archiduc que l'attaque principale de Moreau n'eût lieu dans les montagnes. Pourquoi ne fit-il pas marcher de suite les Saxons de Graben à Pforzheim, et delà à moitié chemin de Rothensol, où ils auraient été à portée de pousser plus avant, ou de soutenir le général Kaim dans la défense de la vallée de l'Alb?

Moreau fit mieux, en refusant son aile gauche, et dirigeant ses efforts sur sa droite. Il y aurait encore employé plus de moyens, si la prudence ne lui eût conseillé d'occuper assez

long-temps la plaine et les débouchés des vallées, pour retirer ses troupes des montagnes en cas d'échec, et les rallier en sécurité, en présence des Autrichiens, qui s'avançaient dans la vallée du Rhin.

Il s'était encore assuré un autre avantage, en prévenant d'un jour l'attaque de l'ennemi.

Saint-Cyr qui devait s'avancer dans les montagnes, avait détaché le général Taponnier avec six bataillons et cent cinquante chevaux sur Wilbad, dans la vallée de l'Enz, tandis qu'il attaquait lui-même les Autrichiens avec douze bataillons et sa cavalerie. Leur position était très-forte de sa nature; un avant-poste occupait Lofenau; le corps principal appuyait sa gauche près de Tobel, à une vallée escarpée et profonde, formée par un ruisseau qui descend du mont de Tobel; le centre sur la crête escarpée du Rothensol, et la droite composée de trois bataillons, couverte par le ravin de Frauenalb, contre Moosbrunn. Cette position n'était accessible que par la route de Herrenalb, et quelques chemins pour ainsi dire impraticables, à travers des montagnes boisées. Saint-Cyr éprouva, le 9 à midi, une vive résistance; mais enfin Lobenau et Herrenalb furent cédés par les avant-postes ennemis:

alors il fit attaquer le Frauenalb par trois bataillons, afin de tourner le flanc de la position centrale de Rothensol, contre laquelle il avait l'intention de se porter lui-même de front avec neuf bataillons. Mais attendu que cette entreprise était délicate, il prit le sage parti de fatiguer les Autrichiens, par des attaques réitérées, aux points où sa supériorité numérique et la nature du terrain les favorisaient. Il répandit donc trois bataillons en tirailleurs, et attendit avec une réserve de six autres, l'instant de porter le coup décisif.

Si les Autrichiens avaient tenu le gros de leurs troupes sur le plateau, et envoyé seulement des piquets de tirailleurs au-devant des Français; qu'ils se fussent bornés à défendre leur position, et à tenir une réserve prête à repousser l'attaque principale, ou à la tourner, vraisemblablement ils n'auraient pas été délogés, malgré qu'il n'y eût que six bataillons à Rothensol. Mais après avoir repoussé quatre attaques vigoureuses, ils se débandèrent trop dans la poursuite au pied de la montagne, où le terrain est boisé.

Saint-Cyr profita de cette faute, en abordant pour la cinquième fois la montagne en colonne serrée, pendant qu'on pressait plus vivement Frauenalb. Ce village fut forcé, et les

trois bataillons de l'extrême droite des Autrichiens séparés du centre; ce qui permit aux Français de s'avancer dans le ravin de Frauenalb, contre la droite formée près de Rothensol.

Les Autrichiens ne résistèrent pas à ce choc; ils furent mis en désordre, culbutés, et précipitèrent leur retraite jusqu'à la tuilerie de Nibelsbach, sur la route de Pforzheim. Leur perte fut considérable; ils abandonnèrent deux pièces aux vainqueurs. Les trois bataillons de la droite se retirèrent sur Spielberg, d'où ils couvrirent les débouchés de la vallée de l'Alb à Etlingen.

Un détachement de hussards, qui précédait la colonne du contingent saxon, en marche pour sa destination, ayant rencontré un parti de l'avant-garde de Taponnier, apprit à Lindt l'issue malheureuse de l'affaire de Rothensol; mais au lieu de voler au secours des Autrichiens, ce général s'en retourna à Pforzheim.

A midi précis, Desaix se mit en mouvement, dans la vallée du Rhin, avec six bataillons et un régiment de cavalerie. Ces troupes étaient soutenues par le reste de sa colonne, et devaient attaquer Malsch, occupé par les troupes légères des Impériaux. Au même moment, une fusillade très-vive se fit entendre sur la chaîne

des avant-postes, jusqu'à Bietigheim près de la chaussée du Rhin. L'Archiduc fit aussitôt avancer la seconde et la troisième colonnes dans l'ordre de bataille prescrit pour le lendemain. L'infanterie française repoussa les Autrichiens de Malsch, et se forma sur la montagne la plus rapprochée, pendant que la cavalerie et l'artillerie s'établirent plus loin en arrière dans la plaine.

Malsch fut repris sans coup férir par la tête de la colonne autrichienne, qui rejeta les Français sur une hauteur en arrière : alors toute la cavalerie impériale se déploya dans la plaine, pour soutenir son attaque et charger la cavalerie française, si elle en trouvait l'occasion. Mais celle-ci, formée derrière le rideau de Muckensturm, fut si bien protégée par l'artillerie, que l'Archiduc dut renoncer à l'espoir de l'atteindre, et se contenter de couvrir les ailes de son infanterie.

Le combat se prolongea néanmoins avec la plus grande opiniâtreté. Les renforts se succédaient des deux côtés dans la même progression. Deux fois les Français emportèrent le village. L'Archiduc ne put s'en rendre maître, qu'en le faisant attaquer par toute l'infanterie de la seconde colonne. Alors seulement celle de l'ennemi fut repoussée dans

les vignes et les bois d'Ober-Weier et de Nieder-Weier. La cavalerie soutint sa retraite, en se retirant lentement devant celle des Autrichiens.

La troisième colonne ne fut pas moins heureuse; elle chassa les Français de Bietigheim et Œtigheim, et les replia jusqu'à Rastadt. Mais que pouvait-il résulter de ces succès dans la vallée du Rhin, lorsque les Français, qui avaient déjà gagné le point décisif, étaient maîtres de toutes les montagnes, et déjà près de Pforzheim? L'Archiduc sentit tout le désavantage de sa position, et arriva le 10 juillet à huit heures, par une marche forcée, du champ de bataille sur ce point. La retraite se fit sans être inquiétée par l'ennemi, dans le même ordre que l'attaque; c'est-à-dire, en deux colonnes, par Etlingen et Mühlburg. L'armée prit position sur les hauteurs en arrière de Pforzheim, où le corps du général Kaim et les Saxons étaient déjà arrivés. La chaîne des avant-postes s'étendait de Neuenburg sur l'Enz, jusqu'à Durlach et Carlsruhe. On jeta des garnisons dans Philipsburg et Mannheim, et quelques escadrons furent portés à Bruchsal, pour communiquer avec ces places aussi long-temps que possible. Enfin l'Archiduc détacha encore 16 escadrons pour observer la contrée entre la Nagold et la

Wurm, et battre la campagne jusqu'à Horb et Rothenburg.

Du côté des Français, Saint-Cyr s'avança également le 10, dans la vallée de l'Enz jusqu'à Neuenburg : une de ses divisions prit position à Malsch, mais les autres gardèrent celles qu'elles occupaient à la fin de la bataille.

CHAPITRE VIII.

Deuxième passage de Jourdan sur la rive droite du Rhin. — Bataille de Friedberg, le 10 juillet.

Lorsque Jourdan fut informé de l'heureux passage de Moreau près de Kehl, et du départ de l'Archiduc pour le haut Rhin, il se décida à reprendre l'offensive; tout avait été préparé depuis son retour sur la rive gauche, pour en assurer le succès. L'armée de Sambre et Meuse se trouvait alors répartie ainsi qu'il suit: Kleber avec les divisions Lefebvre et Collaud, occupait le camp retranché de Düsseldorf; celles de Bonnard et Grenier cantonnaient près de Cologne; Bernadotte et Championnet dans les environs de Coblentz; les divisions Poncet et Marceau observaient Mayence de leur position sur la Nahe. Les hostilités durent recommencer le 28 juin.

L'Archiduc à son départ, avait laissé le général d'artillerie comte Wartensleben, avec

ORDRE DE BATAILLE DE L'ARMÉE AUTRICHIENNE DU BAS RHIN

Aux ordres du Général d'artillerie Comte Wartensleben, *à l'époque du 28 juillet 1796.*

F.-M. LIEUTENANS.	BRIGADIERS.	CORPS A LEURS ORDRES.	NOMBRE DE Bataillons.	NOMBRE DE Escadrons.	EFFECTIF EN Hommes.	EFFECTIF EN Chevaux.
Kray.	Hadik, de Deckmanshausen jusqu'à Hassel.	Corps franc d'Odonell	2	»	1,347	1,833
		Chasseurs tyroliens	1	»		
		Hussards de Saxe	»	2		
		——— de Blankenstein	»	10		
	Simbschen, sur le Kalte-Eiche.	Trieste	1	»	2,480	»
		Bamberg	1	»		
		4e Esclavon	1	»		
	Colonel Goerger, d'Hassel à Erpel.	Warasdin	1	»	1,206	1,272
		Hussards de Berczeny	»	2		
		Uhlans	»	6		
Colloredo Mels, près de Neukirchen.	Montfrault.	Empereur (De l')	2	»	9,632	3,117
		Hohenlohe	2	»		
	Alcaini.	Mitrowsky	1	»		
		Kaunitz	1	»		
		Rohan	2	4		
		1er Esclavon	1	»		
	Mylius.	Stuart	2	»		
		Strasoldo	1	»		
		Münster	1	»		
	Spiegelberg.	Cuirassiers de Zeschwitz	»	6		
		Nassau	»	6		
		Dragons de Franconie	»	2		
		———de Würzburg	»	2		
		———d'Anhalt-Zerbst	»	1		
Staader.	Kienmayer, entre Lahnstein et Ehrlich.	Bourbon	» 2/3	4	4,747	1,500
		Carneville	» 2/3	1		
		Dragons de Cobourg	»	6		
		——— de Münster	»	2		
	Finke, *ibidem.*	Callenberg	2	»		
		Corps franc de Wurmser	1	»		
	Wittgenstein, près de Neuwied.	Bataillons de Darmstadt	3	»		
	Colonel Knesevich, dans le Rheingaw.	Bataillons de Darmstadt	2	»	2,095	»
		Corps franc de Wurmser	1	»		
Réserve aux environs d'Idstein: Vernek ayant sous lui le Prince de Lorraine.	Prince Anhalt Coethen.	Carabiniers d'Albert	»	6	3,644	3,211
		——— de l'Empereur	»	6		
		Dragons de Royal-Allemand	»	2		
	Venceslas Kollowrath.	Grenadiers d'Ulm	1	»		
		——— de Frankenbusch	1	»		
		——— de Zegrad	1	»		
		——— de Riera	1	»		
	Vogelsang.	Grenadiers de Kreisern	1	»		
		——— de Ghenedegg	1	»		
		——— de Schrœkinger	1	»		
	Colonel Merveld.	Chevau-légers de Karaczay	»	6		
		——— de Bussi	»	2		
		Total général	37	76	25,151	10,933

RÉCAPITULATION.

	Bataillons.	Escadrons.	EFFECTIF EN Infanterie.	EFFECTIF EN Cavalerie.
Hadik	3	12	1,347	1,833
Simbschen	3	»	2,480	»
Gœrger	1	8	1,206	1,272
Colloredo	13	21	9,632	3,117
Staader	7	13	4,747	1,500
Knesevich	3	»	2,095	»
Vernek	7	22	3,644	3,211
Total général	37	76	25,151	10,933

36 bataillons et 54 escadrons entre la Lahn et la Sieg. Le général Wernek avec 7 bataillons et 22 escadrons, formait réserve à Idstein. Ces troupes étaient divisées comme on le voit au tableau ci-contre.

Cette armée n'était pas assez nombreuse, pour soutenir avantageusement la défensive contre Jourdan. Les Autrichiens auraient dû éviter une action décisive, et se retirer derrière la Lahn, delà sur Francfort et plus loin, en se rapprochant toujours de l'armée principale, jusqu'à ce que le sort des armes sur le haut Rhin, eût imprimé une autre direction à leurs opérations. Mais si Wartensleben était retenu sur la Lahn par les ordres de l'Archiduc, son devoir lui prescrivait de battre l'ennemi en détail, avant que celui-ci eût concentré ses forces. Or, la répartition de ses troupes ne répondait pas à ces deux objets; il s'établit avec 13 bataillons et 21 escadrons, près de Neukirchen, au sommet du Westerwald, et à l'embranchement des routes de Siegen, Siegburg, Marburg, Wezlar, Weilburg et Limburg, couvrant son front par la Nister, et son flanc gauche par le Hikebach.

Une chaîne de postes de 4 bataillons et 20 escadrons s'étendait d'Erpel au Rhin, jusqu'à la Sieg, et delà sur Hassel, Wiesen et Siegen

jusqu'à Dekmanshausen ; 3 bataillons en formaient, comme l'avant-garde, sur le Kalte-Eiche. Un autre cordon d'un bataillon et 13 escadrons descendait le long du Rhin, de Nieder-Lahnstein jusqu'à Ehrlich, et communiquait avec le premier par des patrouilles. Six bataillons gardaient les batteries dans la vallée de Neuwied; leur droite s'appuyait à Hettersdorf, et leur gauche à Bendorf. Le Reingaw était occupé par 3 bataillons. Les Autrichiens avaient regardé la position de Neukirchen comme un point central entre les routes de Cologne, de Siegburg et de Siegen, et se flattaient sinon d'empêcher les mouvemens des Français, du moins de retarder leurs progrès, en les menaçant sur toutes les directions. Mais cette position avait l'inconvénient d'être la plus éloignée de la contrée décisive, pour les opérations de l'ennemi.

Le premier objet de Jourdan devait être de concentrer ses forces dispersées sur la Sieg et la Moselle : or pour cela, il fallait chasser l'ennemi de Neuwied ; ce qui se serait effectué sans beaucoup de peine, en marchant sur le flanc gauche des Autrichiens postés sur le Rhin. Si l'on compare maintenant la distance de Neukirchen à Ehrlich, ou seulement jusqu'à Dierdorf, à l'éloignement de ces deux points de la

Sieg inférieure, et que l'on calcule le temps qui devait s'écouler, avant que les avant-postes connussent les forces et les intentions de l'ennemi, que leurs rapports fussent parvenus au commandant, que celui-ci eût fait ses dispositions et se fût porté à sa rencontre. On sent alors que les Français auraient emporté le poste de Neuwied et effectué leur concentration, avant que Wartensleben eût été en mesure de les en empêcher.

On peut conclure de tout ce qui précède, que Neukirchen ne convenait nullement comme point de rassemblement, pour manœuvrer contre l'ennemi; et par conséquent, que la disposition des troupes était vicieuse. Les avant-postes avaient le défaut d'être trop éloignés de la position principale, et point assez soutenus; Neuwied manquait de troupes; la réserve placée à Idstein se trouvait trop en arrière pour secourir à temps le corps de bataille. Wartensleben voulant se mesurer avec l'ennemi, aurait dû s'établir en avant de Dierdorf et d'Altenkirchen, afin d'être à portée de l'attaquer au passage de la Sieg, de soutenir Neuwied, et de couvrir la route de Limburg. Alors si les Français avaient tenté de pousser une colonne par Siegen vers la Dille (manœuvre pour laquelle ils n'étaient point assez supérieurs en nombre),

elle n'eût rien pu entreprendre avant d'avoir assuré sa retraite. Dans le cas où le général autrichien eût voulu éviter de s'engager, c'était dans la position de Montebauer et de Molsberg qu'il devait se placer, parce qu'elle couvrait la route directe de Limburg à Francfort, et qu'il suffisait de tenir des postes d'avertissement sur la Sieg et le Rhin. Par ce moyen, l'armée assurait sa retraite sur Francfort, et même plus loin sur la route de Feidelberg, sans risquer de perdre sa communication avec l'Archiduc.

La plus légère réflexion sur le but des opérations de l'armée de Sambre et Meuse, convaincra de la justesse de ces observations. Nul doute que ses efforts ne tendissent à gagner la gauche de l'ennemi, pour le couper de l'Archiduc et du Danube; elle devait donc longer le Rhin et se concentrer en avant de Neuwied pour marcher de là sur Limburg; mais Jourdan n'avait pas la vigueur d'esprit nécessaire pour méditer de Coblentz un plan vaste et profond, et préluder sur la Sieg par des opérations, dont le résultat se fût fait sentir sur le Danube, et jusqu'au cœur de l'Autriche. Pour s'assurer du succès, il engagea sa gauche qui avait le moins d'obstacles à craindre, et dont les progrès devaient faciliter le passage des autres divi-

sions. D'abord Kleber reçut l'ordre de passer la Sieg avec les divisions Lefebvre, Collaud et Bonnard, à laquelle avaient été réunis trois bataillons de l'armée du Nord et la réserve de cavalerie aux ordres de Bonnaud. On le renforça bientôt après de la division Grenier, qui passa le Rhin sur un pont volant près de Bonn; en sorte qu'il se trouva à la tête de 42 bataillons et 60 escadrons. Jourdan retira la division Poncet du corps d'observation de Mayence, pour lui faire passer le Rhin sous ses yeux à Neuwied. Cette division jointe à celles de Championnet et de Bernadotte, formait un corps de 36 bataillons et 24 escadrons, pour lequel on avait préparé en secret des moyens de passage.

Le 28 juin, Lefebvre et Collaud se mirent en marche de Düsseldorf, et campèrent, le premier près d'Opladen, et l'autre en avant de Renstadt; le 29, celui-ci s'avança sur Porz, tandis que le premier passa la Wipper et prit position à Meerhausen; son avant-garde sur la rive droite de l'Agger.

Ces mouvemens donnèrent l'éveil à Wartensleben: pénétrant l'intention de son adversaire, il ordonna à la réserve de marcher d'Idstein à Limburg, replia les avant-postes de la Sieg inférieure en arrière d'Altenkirchen et Dierdorf, et ceux de la Sieg supérieure,

commandés par le général Kray, sur le Kalte-Eiche, où l'on fit des retranchemens et des abatis. Il ne resta que des postes de cavalerie sur les bords de cette rivière.

Le 1er juillet, Lefebvre poursuivit sa marche jusqu'à Erding vers Siegen, poussant son avant-garde à Mehrenbach. Collaud, de sa position, se contenta de faire des reconnaissances devant lui. Bonnaud passa le Rhin sur un pont volant près de Cologne, et alla prendre poste sur les hauteurs en arrière de Siegburg, où il resta le lendemain. Pendant que Collaud s'avançant sur Ukerath, s'établissait entre les chaussées de Limburg et de Blankenberg, et portait son avant-garde à Kircheip, Lefebvre gagna la chaussée de Siegen à Olpe, et se dirigea sur Krombach, d'où il poussa son avant-garde à Geissweidt.

De grands événemens se passèrent alors sur le Rhin. Les Français ayant, le 29, chassé l'ennemi de l'île d'Ormutz, vis-à-vis de Neuwied, et terminé leurs préparatifs de passage; le 2 juillet, les grenadiers des divisions Championnet et Bernadotte débarquèrent à trois heures du matin sur la rive droite. L'attaque de la première colonne était dirigée contre Neuwied; l'autre aborda près de Bendorf, sous la protection du feu violent d'une batterie de 25 piè-

ces établie sur la rive gauche. Les postes autrichiens placés le long du Rhin, se retirèrent; les retranchemens à droite de Bendorf furent emportés, ainsi que le village, où l'on trouva deux pièces de canon. Un bataillon qui arriva au secours des troupes forcées, y rentra en vain; la victoire se déclara pour les Français, après un combat sanglant de six heures. Ils furent aussi heureux sur tous les autres points: pendant qu'une colonne débouchait de Neuwied, une autre s'avança de Leidersdorf sur le Wiedbach, contre Hettersdorf, et emporta les retranchemens auxquels s'appuyait la droite des ennemis, après en avoir chassé trois fois les troupes de Darmstadt, qui ne sauvèrent leur artillerie qu'avec peine. Celles-ci ayant trouvé les hauteurs et les gorges de Grenzhausen déjà occupées, ne perdirent pas courage et s'ouvrirent un passage à la baïonnette. Elles se soutinrent jusqu'à midi sur les hauteurs de ce village, d'où elles se replièrent ensuite, avec l'aile gauche des Autrichiens, jusqu'à Hohlbach, derrière Montebauer. Ici un bataillon et 2 escadrons furent détachés à Rothenhahn, pour garder la route d'Ehrenbreitstein, et se retirer plus tard par Nassau.

Ces combats n'empêchèrent pas les Français de continuer à faire passer des troupes

en bateaux jusqu'à ce qu'ils eurent établi un pont, sur lequel défilèrent trois divisions. Bernadotte prit position sur les hauteurs de Hilscheidt; Championnet marcha sur Dierdorf, et Poncet resta comme réserve, derrière le Saynbach. Le 3, ce dernier occupa le Rothenhahn, appuyant sa droite à Wallendar et observant Ehrenbreitstein. Bernadotte se plaça auprès de Montebauer, et Championnet sur les hauteurs en arrière de Freylingen, son avant-garde près de Molsberg. Grenier effectua alors sa jonction et vint se mettre à Dreifelden, derrière Championnet.

A la gauche de l'armée française, Bonnard s'était porté, le 3, sur les hauteurs d'Altenkirchen; Collaud à Hachenburg, et Lefebvre entre Siegen et Breitenbach. Ce dernier attaqua le 4 l'avant-garde des Autrichiens sur le Kalte-Eiche; Kray se retira à Dillenburg, et Lefebvre s'établit derrière le village de Bicken. Collaud marcha sur les hauteurs de Guttersheim, longeant la route de Dillenburg, d'où son avant-garde se lia par Salzberg avec Bonnard, qui s'établit près de ce village. Les autres divisions ne firent pas de mouvement.

Wernek était arrivé le 3 juillet avec la réserve à Molsberg, où il se réunit aux troupes chassées de Neuwied; il se retira le 4 der-

rière la Lahn, craignant de ne pouvoir tenir tête à l'ennemi; 4 bataillons de renfort lui étant arrivés de Mayence, il borda cette rivière de Lahnstein à Weilburg, avec 18 bataillons et 35 escadrons, dont le gros fut placé derrière Limburg, et les troupes légères sur la rive droite.

Cependant les Autrichiens étaient hors d'état de garder la position de Neukirchen; leur gauche manquait d'appui, et tout retard dans la retraite pouvait leur devenir funeste. Elle s'effectua le 5, sur deux colonnes : l'une se rendit par Herborn, dans la position du Galgenberg, en arrière de Wezlar; la seconde, par Greiffenstein et le pont de Leunen, à Solms et Braunfels. Kray se retira de Dillenburg, par Bicken, à Giessen derrière la Lahn.

De son côté, Kleber avait mis en marche la division Bonnard sur Triedorf, et celle de Collaud sur Herborn, afin d'attaquer le flanc droit de la position de Neukirch. Les troupes qui y étaient établies se seraient trouvées, par cette manœuvre, dans une position critique et presque coupées. Jourdan voulait en même temps faire une démonstration contre leur gauche; il ordonna en conséquence aux divisions Grenier et Championnet, qui avaient opéré le 5 leur réunion près de Molsberg, de marcher le lendemain, la première à Herchen-

rod, l'autre à Waldenbuch. Bernadotte et Poncet devaient couvrir cette marche, en prenant position à Molsberg.

Les Autrichieus avaient pris le plus mauvais de tous les partis en gardant, le 5, la position de Neukirchen. Dès que Neuwied fut forcé, le plus sûr pour eux était de se retirer en toute diligence à Limburg, et de s'y concentrer. Quand on attend l'ennemi, et que celui-ci peut arriver par trois lignes différentes, c'est commettre une faute que de se placer sur la plus reculée, car on donne ainsi à son adversaire la facilité de se réunir sur les deux autres; il est impossible de couvrir ses flancs, de se battre avec succès, et d'opérer sa retraite sans danger, à moins de la faire à temps dans une position avantageuse, sur-tout quand la ligne d'opérations qu'on occupe n'est pas la plus importante. En général, une position défensive ne doit être réputée tenable, et il ne convient d'y attendre l'ennemi, qu'autant qu'il ne peut la tourner; car si elle n'a pas cette propriété, et qu'on s'obstine à la garder jusqu'à ce que l'adversaire vous en chasse par ses manœuvres, l'avantage est toujours de son côté : c'est justement ce qui serait arrivé, si Kleber, au lieu de détacher la division Lefebvre sur la route de Siegen, et de diriger les deux autres sur Herborn, eût

porté toutes ses forces par Hachenburg, sur la chaussée de Limburg, et s'était réuni promptement à Jourdan ; car alors les Autrichiens auraient été débordés et prévenus sur leur ligne de retraite.

Le début des opérations semble indiquer que les généraux en chef des deux partis ont attaché trop d'importance à la possession de la route de Siegen à Wezlar, et aux débouchés de cette ville. C'est le défaut ordinaire des hommes de guerre qui calculent sans profondeur, et cherchent les causes des événemens dans les accidens qui les ont précédés; parce que les Autrichiens, après s'être emparés des hauteurs de Wezlar, quinze jours auparavant, avaient tourné le flanc gauche des Français, et les avaient forcés à la retraite, ils regardèrent cette ville comme la clef du pays, tandis que ce fut la position vicieuse de Jourdan qui, à cette époque, détermina l'Archiduc à une opération impraticable dans toute autre circonstance.

Arrivés sur la Lahn, les Autrichiens, à l'imitation de l'ennemi, formèrent un cordon le long de cette rivière, qui lui procura un nouvel avantage, eu égard à sa supériorité numérique. Leurs postes furent délogés de la rive droite presque sans combat, et restreints

tout-à-fait à la rive gauche, le 7 juillet. Le général Dauriez occupa les bords de la rivière avec une partie de la division Poncet, depuis Dietz jusqu'à son confluent; le reste, de 6 bataillons et 50 chevaux, investit Ehrenbreitstein. Bernadotte après avoir chassé les postes de Wernek du faubourg de Limburg, dont le pont était barricadé, s'établit sur les hauteurs d'Ofheim, ayant sur la gauche la division Championnet; Grenier occupa Mehrenberg.

La division Bonnard prit position près d'Altendorf. Elle attaqua les Autrichiens au pont de Leunen, mais il resta indivis, et le combat se termina par une fusillade et une canonnade des deux rives.

Collaud qui était arrivé sur la route de Greifenstein, se porta sur les hauteurs, entre Altstetten et Wezlar; sa droite en arrière d'Oberbiel, et sa gauche appuyée à la Dille. Ses avant-postes bordèrent la Lahn, depuis Leunen jusqu'au confluent de cette première rivière. Il y eut à Dietz, Wilmar, Weilburg et Runkel de légères escarmouches entre les avant-postes. La brigade Damas de la division Championnet, força le pont de ce dernier endroit, et obligea les troupes qui le défendaient à se retirer. Quand on forme un cordon,

chacun ne songe qu'à la défense de son poste; personne n'a de confiance dans l'ensemble du système; aussi ne cherche-t-on qu'une occasion pour se tirer d'embarras. C'est ce qui arriva ici. Dès que Wernek apprit l'enlèvement de Runkel, bien qu'il lui fût aisé de le reprendre de Limburg, il inféra que les siens avaient éprouvé des pertes considérables sur la haute Lahn, et craignit le danger d'être tourné, prétexte assez plausible pour ne pas se commettre. En conséquence, il rétrograda le 7, avec 15 bataillons et 34 escadrons jusqu'à Nauheim, où il prit position sur les hauteurs de la barrière, plaçant ses avant-postes entre Wilmar et Katzenellnbogen.

Cette retraite prématurée décida successivement celle de tous les postes sur la Lahn. La même nuit, 3 bataillons et un escadron se portèrent d'abord de Weilburg à Græfenwiesenbach, et le lendemain à Usingen. Neuf bataillons et autant d'escadrons se dirigèrent de Wezlar sur Butzbach, et campèrent le 8 à Niedermœrle devant le défilé de Friedberg. Les troupes des environs de Leunen se réunirent à la colonne du général Kray, qui s'avançait de Giessen; en sorte que celui-ci s'établit, comme arrière-garde, avec 11 bataillons et 32 escadrons, sur les hauteurs en avant de Poll-

ganz. La colonne de Leunen fut la seule inquiétée par l'avant-garde de Bonnard. Les coureurs de Collaud passèrent la Lahn près de Wezlar, et poussèrent jusqu'à Niederklee; mais les deux divisions restèrent dans la position de la veille.

Lefebvre marcha sur Giessen, et fit poursuivre les Autrichiens par ses troupes légères seulement; Championnet passa la Lahn près de Weilburg, et se porta en avant de la ville. L'aile droite, qui aurait dû s'avancer la première, ne bougea pas. Si Jourdan, après avoir commis la faute de renforcer et de déployer l'aile gauche, eût réuni promptement à Limburg les divisions Championnet, Grenier, Bernadotte et Poncet, il aurait sans doute passé la Lahn au plus tard dans la matinée du 8, et attaqué l'ennemi le même jour; mais il laissa échapper, par sa lenteur, cette occasion de prévenir Wartensleben sur le Mein.

Wernek informé que l'aile droite se repliait sur Usingen et Friedberg, laissa son arrière-garde jusqu'au jour à Nauheim, et poursuivit sa marche sur Esch, dans la nuit du 8 au 9. Il fut suivi par la division Championnet, dont la cavalerie de réserve prit la tête au débouché de la plaine de Camberg. Dix régimens tombèrent sur l'arrière-garde autrichienne, la cul-

butèrent, et percèrent jusqu'à la colonne. Heureusement l'infanterie les arrêta, à la faveur du terrain coupé. Championnet resta près de Camberg. De son côté, Wernek se retira, harcelé sans relâche jusqu'à Neuenhain, derrière Kœnigstein. La brigade Dauriez s'était portée en même temps de Nassau à Luttighofen; Bernadotte à Kirchberg, sur la route de Wisbaden; Grenier à Grœfenwiesenbach, occupant Usingen, son avant-garde sur la gauche; la division Lefebvre prit position derrière Eberstadt, son avant-garde à Bergstadt, poussant des reconnaissances sur la Wetter.

Les Autrichiens s'étaient déjà repliés la nuit sur ces points; Wartensleben avait pris position entre Wildstadt et Rosbach; Kray avec l'arrière-garde, sur la hauteur de Nieder-Mœrle, en avant de Friedberg.

La division Collaud ayant tenté vainement de chasser les Autrichiens de Nieder-Weissel, Kleber résolut de les attaquer avec toutes ses forces. Lefebvre reçut l'ordre, à cet effet, de marcher par Bingenheim, sur le flanc droit de l'ennemi, pendant que les divisions Bonnard et Collaud l'attaqueraient de concert sur son front. Le combat qui s'ensuivit eut un caractère tout particulier.

La première intention de Wartensleben avait été de se retirer derrière la Nidda, parce que, dès le 9 juillet, l'ennemi avait forcé la garnison de Homburg à se retirer sur Usingen, et menaçait sa ligne de retraite. Mais la réception d'une dépêche où l'Archiduc lui prescrivait de ne se retirer des environs de Friedberg qu'après avoir tenté le sort des armes, le fit changer de projet, et il résolut d'attaquer le même jour. En effet, se mettant en marche vers midi, de Wildstadt sur Rosbach, il porta sa droite sur la Wetter, et sa gauche soutenue de la cavalerie, sur Nieder-Weissel, contre la position de l'ennemi. Au moment où les colonnes s'ébranlaient, ses troupes légères ignorant encore ce changement de dispositions, et supposant que la retraite s'effectuait comme elle avait d'abord été ordonnée, abandonnaient Ober-Mœrle et Nieder-Mœrle, Ockstadt, Johannesberg et même Friedberg; elles n'étaient suivies que par les coureurs de Collaud, parce que Kleber avait recommandé à ce général de ne pas s'engager sérieusement avant que le feu sur la droite des Autrichiens n'indiquât l'instant où la division Lefebvre serait aux prises.

Dès que Wartensleben rencontra son avant-garde qui battait en retraite, il la fit retourner

sur ses pas et réoccuper Ockstadt, et forma ses troupes en bataille sur la Warthe, derrière Friedberg dont il chassa les Français, pour marcher ensuite sur les hauteurs à gauche de cette ville.

Les troupes légères rentrèrent dans Ober-Mœrle et Nieder-Mœrle, et venaient de s'emparer d'Ossenheim et Bauernheim, quand Lefebvre, qui s'était mis en marche au point du jour, parut: le combat devint plus chaud; son avant-garde ayant emporté les deux derniers villages dont on vient de parler, il la suivit avec sa division. Arrivé à Bauernheim, il rappela ses troupes légères; 9 bataillons et 8 escadrons se trouvant alors sous sa main, il tenta d'enlever, au moyen d'une canonnade, les hauteurs en arrière de ce village, sur lesquelles les Autrichiens étaient formés; mais il fut repoussé avec perte.

Cet échec ne le rebuta pas; il fit appuyer son artillerie à droite, à portée de mitraille, et renouvela une attaque qui eut un plein succès. Les Autrichiens perdirent une pièce de canon, et se replièrent derrière leur cavalerie, supérieure en nombre à celle des Français. Chassés successivement de Bruchenbrücken et d'Assenheim, ils se replièrent jusqu'à ce que leur centre et leur aile gauche

eussent dépassé Friedberg, et s'établirent sur les hauteurs en arrière de ces deux villages et de celui de Fauerbach, couverts par le petit ruisseau d'Usbach.

L'engagement de Lefebvre devint le signal de l'attaque générale : 3 bataillons et 4 escadrons poussèrent contre Ober-Mœrle et Nieder-Mœrle, et 3 bataillons suivis du reste des divisions Collaud et Bonnard, s'avancèrent sur la route de Friedberg. Le combat fut très-vif. Les Autrichiens l'auraient peut-être soutenu, si l'échec de leur droite ne les eût forcés inopinément à la retraite. Ils se replièrent sur deux colonnes : la première sur le Johannesberg, et la seconde par Friedberg. Celle-ci défila à temps de la ville vers Fauerbach, pour appuyer les troupes qui défendaient le village, ce qui permit à Wartensleben de se former sur la hauteur en arrière de Friedberg. On les poursuivit chaudement. La droite des Français s'avança jusqu'à Ober-Rosbach et Bannerts ; le centre prit deux pièces et entra dans Friedberg de vive force. Les Autrichiens eurent beaucoup de peine jusqu'au soir, à l'empêcher d'en déboucher ; il leur devint donc impossible de garder Fauerbach.

Dans la nuit qui suivit ce combat sanglant, Wartensleben se retira dans la position de

Bergen, en avant de Francfort; ses avant-postes sur la Nidda. Wernek se porta à Bockenheim. Le 11 juillet, les Autrichiens passèrent le Mein sur les ponts de Kostheim, Rüsselsheim, Francfort et Offenbach. Wernek fut détaché à Aschaffenburg.

Les trois divisions qui avaient combattu à Friedberg, s'établirent avec l'aile droite à Ober-Rosbach, et la gauche sur la Wetter, près d'Assenheim. Bonnard resta en réserve derrière le centre. Les avant-gardes furent poussées à Ober-Wildstadt, Nieder-Rosbach, Assenheim, Wickstadt et Nieder-Florstadt.

Grenier arriva le 10 à Homburg; Championnet et Bonnaud, près de Kœnigstein; Dauriez gagna Schwalbach, et Bernadotte Neuhof, après avoir chassé l'ennemi de Wisbaden. Ces différentes colonnes rencontrèrent des détachemens de l'arrière-garde autrichienne, avec lesquels ils escarmouchèrent.

L'armée resta le 11 dans sa position; seulement la division Championnet tourna Kœnigstein pour en couvrir le siége. C'est un château sur un mont assez escarpé, au pied duquel passe la route qui, de Limburg conduit par les montagnes dans la plaine de la Nidda, par-delà Francfort. Sa grande élévation

et son exiguité, qui ne permet pas d'y renfermer plus de 600 hommes, ne le rendent redoutable, ni par son feu, ni par ses sorties, à l'ennemi qui passe à son pied. Les Français commencèrent à le canonner vivement, puis à le bloquer; enfin ils lui coupèrent l'eau. Sa garnison se rendit le 22, après plusieurs sorties infructueuses pour s'en procurer; elle eut la liberté de rejoindre l'armée.

L'affaire de Friedberg est aussi remarquable sous le rapport de la Stratégie, que sous celui de la Tactique. Les généraux des deux partis commirent des fautes, tant dans la combinaison que dans l'exécution de leurs projets. L'intérêt de Jourdan était de repousser l'aile gauche des Autrichiens, et de les éloigner de la route de Francfort, comme de la ligne de communication la plus courte et la meilleure avec l'Archiduc. Il aurait mieux fait de laisser plus long-temps leur aile droite où elle se trouvait; tous ses efforts même devaient tendre à l'y retenir par des démonstrations ou une retraite simulée, jusqu'à ce qu'il eût achevé sa manœuvre. Il y serait parvenu directement en chargeant Kleber de menacer Usingen ou Homburg; mais il devait bien se garder de forcer Wartensleben à la retraite, lorsque le chemin de Francfort lui était encore ouvert,

et qu'il conservait la faculté de se réunir à son aile gauche (1).

La prudence ne lui permettait de livrer bataille, que dans le cas où sa grande supériorité en cavalerie, pouvait lui donner l'espoir de battre et de disperser l'ennemi dans les plaines de Friedberg; or, Wartensleben avait 5 mille chevaux, et lui seulement 28 escadrons très-faibles. D'ailleurs la position autrichienne était plus accessible vers la gauche, où le terrain est moins favorable à la cavalerie qu'à la droite.

Quoi qu'il en soit, déterminé à livrer bataille, l'attaque principale devait être dirigée contre Ober-Mœrle et Nieder-Mœrle, et soutenue par une colonne poussée vers Friedberg. A la faveur des plis du terrain, on aurait pu avancer le long de la montagne, et de

---

(1) Peut-être aurait-il été plus convenable que Jourdan vînt appuyer Kleber avec la gauche et le centre. Wartensleben séparé de Wernek, eût été ainsi culbuté sur Hanau et la démarcation prussienne, et le dernier rejeté sur Mayence. Mais ce mouvement ne s'exécutant pas, il paraît en effet que Kleber eût mieux fait d'agir par sa gauche dans la direction centrale d'Usingen, pour séparer et ruiner les deux corps autrichiens. Le passage de la Wetter par une seule division française était au contraire un peu hasardé, et ne promettait pas un résultat aussi satisfaisant.

cette manière, prendre en flanc l'ennemi, dont les forces étaient concentrées. A la vérité, on ne se serait pas approché aussi vîte de la chaussée de Francfort, que par Fauerbach; mais en revanche, la cavalerie n'aurait pas empêché si long-temps l'infanterie de déboucher de ce dernier endroit. Le pays de Friedberg à Francfort étant couvert, il ne suffisait pas d'avoir seulement la grande route, puisqu'il restait à l'ennemi beaucoup d'autres chemins. L'éloignement de Lefebvre, au 9, n'était pas un motif pour empêcher cette disposition; car il se trouvait plus en mesure d'arriver pour prendre part à l'affaire, que de gagner, le 10, la droite des Autrichiens.

Wartensleben chassé par des manœuvres, de la position de Neukirchen n'avait rien de mieux à faire que de se retirer promptement sur le Mein, pour s'établir, avec toutes les troupes réunies en arrière de Francfort, dans une position appuyée à Mayence, et capable d'en imposer à l'ennemi. Si chaque moment de retard dans la retraite entraînait des conséquences fâcheuses, à plus forte raison l'offensive était-elle hasardée, vu que les Français occupaient déjà Homburg et débouchaient de Kœnigstein.

Les dispositions faites sur le terrain, nous

semblent également vicieuses. Rien n'est plus difficile à soutenir qu'un combat en plaine, où l'adversaire peut déployer toutes ses masses, et où il n'y a pas d'espoir de lui dérober de mouvement. Le plus faible y est toujours battu, à moins que par des manœuvres préalables, il n'ait prise sur une aile ou un flanc de son adversaire, de manière à obtenir sur lui une supériorité quelconque. Mais si des circonstances particulières, ou une situation désespérée, nécessitent une attaque sur le front ou au point central, comme à Friedberg, par exemple, il faut alors employer l'ordre profond et s'avancer contre l'ennemi sur un front étroit, soutenu par des lignes disposées en échelons, qui se flanquent successivement.

Wartensleben dans sa position, ne devait pas risquer d'attaque; il ne pouvait en effet la diriger que contre le centre de l'ennemi, puisqu'en faisant mouvoir sa gauche il laissait Jourdan à Homburg sur ses derrières, et qu'en avançant par sa droite, il quittait la route et abandonnait la ligne de retraite sur Francfort. Malgré ces dangers, il en eut la hardiesse, et comment! dans une position où ses ailes sans appui et menacées d'être incessamment débordées, n'avaient point de réserve. En vain dira-t-on que l'ordre envoyé par l'Ar-

chiduc à Wartensleben, motiva sa résolution: il avait le droit de ne pas l'exécuter; le Prince ne connaissait pas sa position, quand il le lui donna.

Un général en chef qui trace à des subordonnés détachés au loin, leurs lignes d'opérations et les points stratégiques de leurs positions défensives, a rempli ses devoirs; on ne saurait exiger de lui des ordres précis et détaillés, surtout quand leur exécution dépend non-seulement de rapports tactiques, mais encore de vues instantanées.

En effet, ce n'est pas dans l'éloignement qu'on peut prescrire des manœuvres analogues à celles de l'ennemi, ni fixer le moment de l'attaque. Or, c'est ce qui arriva dans cette circonstance: la direction prise n'était pas stratégique et le combat fut livré contre toutes les règles de la tactique.

Le sacrifice d'un millier d'hommes n'est rien quand il s'agit de la conservation d'un point stratégique; la faute en est à ceux qui ont suscité la guerre; le général n'en est pas responsable; il peut croire que ce malheur préserve l'état d'un plus grand revers; mais quand le sang des soldats coule inutilement, le reproche pèse toujours sur celui qui l'a fait verser par ses fausses combinaisons.

CHAPITRE IX.

Marche de l'Archiduc sur la rive droite du Necker.

Les armées respectives étaient au 12 juillet dans la position suivante : celle de Sambre et Meuse sur la rive droite du Mein, comptait 72 bataillons et 88 escadrons, c'est-à-dire, 49 à 50 mille fantassins et 9 mille chevaux, non compris la division Marceau, qui observait Mayence sur la rive gauche du Rhin, et le détachement de celle de Poncet, qui bloquait Ehrenbreitstein.

Wartensleben, après avoir attiré à lui les troupes disponibles de la garnison de Mayence et du camp de Hechtsheim, s'établit sur la rive gauche du Mein, avec 39 bataillons et 110 escadrons, formant environ 45 mille combattans, dont 15 mille de cavalerie. Des détachemens occupaient Francfort et Aschaffenburg.

L'armée de Rhin et Moselle, de 69 bataillons et 80 escadrons, n'avait pas moins de

65 mille fantassins et six mille chevaux; elle était établie sur la rive droite du Rhin, entre la Schutter et l'Alb, son centre dans les montagnes entre Freudenstadt et Neuburg.

L'archiduc Charles campait avec le gros de son armée, derrière Pforzheim; des partis de cavalerie entretenaient ses communications avec les places du Rhin et le Necker supérieur. Les corps de Condé et de Frœhlich étaient toujours sur l'Elz et près de Haslach. Leur force totale consistait en 57 bataillons et 126 escadrons; c'est-à-dire, en 40 mille hommes d'infanterie et 18 mille de cavalerie.

Indépendamment de ces deux armées, les Autrichiens avaient encore 30 bataillons et 7 escadrons à Mayence, 6 bataillons à Ehrenbreitstein, un à Kœnigstein, 20 bataillons et 300 chevaux à Mannheim, 5 bataillons et 30 chevaux à Philipsburg; en sorte que l'armée active, déjà affaiblie de 25 mille hommes par le départ de Wurmser pour l'Italie, l'était encore de plus de 30 mille par ces différentes garnisons.

Le contingent de Souabe presque dissous, ne prit plus de part aux opérations. Les pertes énormes des combats précédens avaient tellement diminué les forces des Impériaux, que leurs armées qui comptaient 174 mille combat-

tans à l'ouverture de la campagne, furent réduites à cette époque, à 130 mille, garnisons comprises. Cet affaiblissement parut d'autant plus sensible, qu'il n'était pas en proportion avec celui des Français.

Les places du Rhin ne fermaient aucun passage dont l'occupation leur fût rigoureusement nécessaire; ils n'employèrent pas même pour les bloquer autant de troupes qu'elles en contenaient, et communiquèrent toujours directement de l'intérieur avec les armées actives. Les routes de Limburg et de Kehl au Danube, étaient trop éloignées de ces places, pour que les partis qui en seraient sortis pussent les intercepter; il aurait fallu d'ailleurs y laisser plus de cavalerie. A la vérité, les garnisons de Mayence et de Mannheim pouvaient combiner une opération particulière; mais, trop faibles par elles-mêmes, le grand espace qui les séparait, ne leur permettait d'entreprendre rien d'important, bien que la dernière ne fût cernée que par de la cavalerie.

Les généraux français apprécièrent si justement la situation de leurs adversaires, que Moreau n'employa que 3 bataillons et 2 escadrons pour observer Philipsburg et couvrir la vallée du Rhin contre ses partis; il ne daigna pas même investir Mannheim. Jourdan dans

la suite, ne laissa que 26 mille hommes pour faire les blocus de Mayence et d'Ehrenbreitstein, très-distans l'un de l'autre.

L'Archiduc dans l'impossibilité de rétablir l'équilibre entre ses forces et celles de l'ennemi, en tenant ces places, dut chercher à atteindre ce but d'une autre manière, ou renoncer entièrement à changer la tournure des affaires. Pénétré de cette vérité, il esquissa à Pforzheim le plan de ses opérations ultérieures. Ce plan consistait à *disputer le terrain pied à pied, sans recevoir de bataille; à profiter de la première occasion pour réunir ses troupes jusqu'alors divisées, et se jeter avec supériorité, ou au moins à forces égales, sur une des deux armées ennemies* (1).

---

(1) Ce plan était incontestablement le plus convenable dans l'état actuel des choses; mais nous avons déjà observé plus haut, que le prince Charles aurait pu éviter cette longue retraite en opérant à propos avec des moyens suffisans contre l'armée de Rhin et Moselle; nous ajouterons encore, que ses belles combinaisons n'auraient pas eu lieu, si les armées françaises avaient pris, dès le principe, une direction concentrique entre le Mein et la gauche du Danube, vers Nœrdlingen, ou même plus tard, de Nürnberg et de Donauwerth sur Ratisbonne, au lieu de courir l'une sur le Naab et l'autre sur le Lech.

Ce projet semblait le mieux conçu et le plus prudent ; mais la réussite n'en était assurée, qu'autant qu'on parviendrait à arrêter une des armées ennemies, à rompre l'accord de leurs mouvemens, et à les empêcher de s'avancer simultanément. L'Archiduc se décida, en conséquence, à opposer la plus grande résistance à Moreau, tant parce que sa marche vers le Danube l'inquiétait le plus, que parce qu'il voulait s'assurer de ce fleuve, comme pivot de ses opérations, et ligne de retraite naturelle vers l'Autriche. Il espérait encore rapprocher les deux armées impériales peu à peu dans leur retraite, afin de les réunir en quelques marches forcées, sans que l'ennemi, attentif à empêcher leur jonction, pût s'y opposer. Or, une pareille manœuvre ne pouvait s'exécuter qu'à proximité du Danube ; car l'Archiduc n'osait s'éloigner de ce fleuve avant la bataille décisive, afin que si la fortune venait à se déclarer contre lui, il pût toujours rester maître de ses rives, ou se retirer au pis-aller sur la droite pour se rapprocher de l'Inn. Il devait sur-tout attacher un grand prix à celle-ci, parce qu'elle lui conservait la communication avec l'Italie, qu'une retraite sur la rive opposée lui aurait nécessairement fait perdre.

On ne pouvait prévoir l'époque du dévelop-

pement de ce plan. L'ennemi joignait à l'avantage de la supériorité, celui de l'offensive. Les manœuvres des Autrichiens, qui se retiraient en nombre inférieur, étaient nécessairement subordonnées aux siennes : il n'appartenait qu'à la sagesse et à la persévérance d'amener le moment favorable de l'exécution, et à l'énergie de le saisir.

Ajoutons que si les généraux français avaient la conviction que l'Archiduc jugeât bien de leur situation et de leurs moyens; de son côté celui-ci devait présumer qu'ils mettraient tout en œuvre pour l'empêcher d'atteindre son but sans renoncer au leur, étant favorisés par la supériorité du nombre et les derniers avantages obtenus.

L'Archiduc se trouvait encore à Pforzheim, lorsque Wartensleben se retira sur la rive gauche du Mein, et établit une partie de ses troupes aux environs d'Aschaffenburg. Cependant, comme il y avait entre eux un intervalle de trente-six lieues, le Prince ne pouvait conserver sa position, qu'autant que Moreau ne menacerait pas le Necker supérieur et le Danube.

D'un autre côté, s'il faisait une imprudence de l'abandonner pour se rapprocher de Wartensleben, il n'y en aurait pas moins eu d'attirer ce corps à lui, car en marchant vers le Danube

avant que ce dernier fût arrivé à Pforzheim, il l'exposait à tomber entre les deux armées ennemies. L'intérêt des Français était de prolonger cet état de choses, pour obliger leurs ennemis à se retirer dans une direction toujours divergente.

Ce plan eût été exécuté en partie, si Moreau marchant vers le haut Danube immédiatement après la bataille de Malsch, avait par cette manœuvre, forcé l'Archiduc à s'y retirer en toute diligence; et que Jourdan eût amusé pendant ce temps Wartensleben près de Francfort. En effet, on ne saurait nier que si les opérations de ce Général avaient eu pour objet de gagner le flanc gauche de son adversaire, de se rapprocher du Danube, et par conséquent de l'armée de son collègue, le Prince ne se fût trouvé dans l'impossibilité d'effectuer ses projets. Alors sans doute, la campagne aurait eu les résultats les plus brillans pour les armes françaises.

Heureusement pour l'Autriche, un seul Général commandait ses deux armées, et ses adversaires étaient indépendans.

Les Impériaux employèrent le séjour de Pforzheim à approvisionner les places, et à mettre en sûreté leur parc d'artillerie et leurs magasins, accumulés en grande partie à Heilbronn et dans les environs.

Le 11 juillet, les Français se contentèrent de repousser les avant-postes de Carlsruhe et Durlach jusqu'à Sollingen, et d'escarmoucher les deux jours suivans près d'Elmendingen et Birkenfeld. Cependant Moreau avait entièrement nettoyé la vallée de la Kintzig, et ouvert cet important débouché.

Les débris du contingent de Souabe se retirèrent le 5 à Hornberg, après la prise de Freudenstadt. Le prince de Condé se porta à Villingen pour occuper le principal débouché de la vallée de la Kintzig, et couvrir la retraite des Autrichiens qui se trouvaient encore sur le haut Rhin. Plus loin à Hausach et Haslach, il n'y avait qu'un détachement de troupes légères; le corps de Frœhlich tenait la vallée du Rhin. Cependant le général Jordy, qui était resté sur la rive gauche du fleuve, l'ayant franchi près de Nonenweiler, vint, le 11, attaquer vainement Haslach. Moreau voyant que sa tentative avait échoué, ordonna à la division Duhesme de se porter de Freudenstadt sur Alpiersbach, Schiltach et Wolfach, pendant que la première division de l'aile droite s'avancerait dans la vallée du Rhin, et que la seconde arriverait de front sur Haslach, dans celle de la Kintzig.

L'attaque eut lieu le 14 juillet. Les Autri-

chiens furent repoussés dans la vallée du Rhin, jusqu'en arrière de la Bleich; Haslach fut emporté après une résistance très-opiniâtre, et les Français s'avancèrent jusqu'à Gutach. La division qui partit de Freudenstadt se partagea en trois colonnes : la première marcha sur Wolfach, la seconde sur Alpiersbach, la troisième sur Schramberg; elles balayèrent sans peine ces trois vallées. Les troupes de Souabe se retirèrent à Oberndorf, sur le Necker; les Autrichiens s'étant réunis aux troupes de Haslach, entre Wolfach et Hausach, continuèrent à se retirer sur Hornberg, par la vallée de Gutach.

Alors les troupes établies dans la vallée du Rhin commencèrent à se retirer : Frœhlich par Simonswald, Freyburg et Villingen; le général Wolf, avec le reste du corps, se mit en marche des environs de Huningue, le long du Rhin, par les villes forestières. On laissa des troupes dans Hornberg, jusqu'à ce que toutes les colonnes fussent rendues à Villingen; après quoi le colonel Giulay, qui commandait ce poste, se retira à Krumschiltach, et le 15 à Saint-Georges et Peterzell, dans le double objet de défendre la route de Hornberg et Villingen, et d'entretenir la communication avec le contingent de Souabe, qui

s'était retiré à Oberndorf et Rothweil. De leur côté, les Français attirèrent, par Brisach et Huningue, les troupes restées sur la rive gauche du Rhin, et suivirent les Autrichiens dans les villes forestières.

On peut reprocher à Moreau d'avoir laissé Ferino aussi long-temps dans l'inaction sur le haut Rhin, et d'avoir employé 9 bataillons et 6 escadrons au cordon de la rive gauche de ce fleuve, au lieu d'en renforcer son aile droite. Ferino avec les 20 mille hommes de ses deux divisions, aurait culbuté sans effort Condé et Frœhlich, qui s'étendirent maladroitement entre le Rhin et la vallée de la Kintzig, et nettoyé cette vallée dans le temps que Saint-Cyr emportait le Kniebis et Freudenstadt. L'effet de cette faute fut d'enlever à Moreau la possibilité de s'établir sur le haut Necker avec 4 divisions, pendant que l'Archiduc se dirigeait sur Bruchsal. La dernière occasion favorable d'exécuter cette manœuvre, sans risque pour ses communications de retraite, s'offrit le 5, après le combat de Kuppenheim. Supposé que Moreau eût placé 2 divisions dans les montagnes boisées entre l'Enz et l'Alb, et quelques escadrons dans la vallée du Rhin, pour observer la position de Pforzheim, se portant ensuite avec le reste de ses troupes, à

marches forcées, sur Freudenstadt, il aurait pu delà se diriger contre Horb, et Ferino contre Oberndorf; en sorte qu'il se serait trouvé sur le Necker avec 5 divisions, avant que l'Archiduc eût levé son camp.

L'inaction de Moreau était condamnable sous tous les rapports; car après le combat de la Rench, non-seulement il perdit de vue son but stratégique, en négligeant de gagner le haut Necker avant l'Archiduc, mais encore il ne tira aucun parti de ses avantages tactiques, lorsqu'il pouvait rendre sa victoire décisive, en marchant rapidement sur l'Alb pour y prévenir les Autrichiens, et leur livrer un second combat. Nulle manœuvre cependant ne leur eût fait plus de mal, avec moins de risque pour les Français. Quand bien même le prince Charles, après l'éloignement de son adversaire, se serait porté à Pforzheim pour en expulser les troupes qui le gardaient, Moreau de Freudenstadt, était toujours à portée de soutenir ce poste; et au pis aller, n'eût jamais été coupé de son pont, puisque le chemin de cette ville à Renchen, est plus court que celui qui y mène de Pforzheim. Mais pouvoit-on craindre que l'Archiduc eût la témérité d'agir contre les communications de son adversaire, lui qui était réduit à la défensive, sans point d'appui

entre le Rhin et les montagnes, et sans motif spécieux pour justifier une telle entreprise? Disons mieux, soit que Moreau débouchât de Freudenstadt, et s'avançât encore plus, soit qu'il se tournât à gauche, et marchât sur la Nagold, l'Archiduc ne l'aurait pas attaqué sans se compromettre.

En manœuvrant sur le Necker, Moreau forçait son adversaire à évacuer Pforzheim, et à se retirer précipitamment sur le Danube, vers lequel il l'aurait pu suivre; s'il avait franchi ce fleuve un peu plus haut, pour se porter sur ses communications, nul doute qu'il ne l'eût obligé à une retraite très-désastreuse. Finalement, en l'éloignant assez du Necker pour n'avoir plus d'inquiétude sur ses propres communications, rien ne l'empêchait de se tourner vivement sur le Kocher, de s'y réunir à Jourdan, et de marcher avec lui sur Donauwerth.

Moreau se décida à attaquer, le 15, l'Archiduc à Pforzheim; sur quoi nous observerons que les résultats d'une victoire sur ce point, n'étaient pas aussi prochains et aussi avantageux pour la France, qu'une manœuvre sur le haut Danube. Il y a tout lieu de croire qu'il voulait affaiblir son adversaire par une bataille, ou descendre de Pforzheim pour opérer sa jonction avec Jourdan; mais dans le premier

cas, il atteignait son but beaucoup plutôt, et d'une manière plus complète, en forçant l'ennemi de se retirer précipitammeut sur le Danube; dans la seconde hypothèse, la manœuvre qu'il adopta ne l'eût conduit au but que fort lentement, et en sacrifiant même une partie des avantages déjà obtenus. Tout engageait donc les Français à gagner ce fleuve : or, Moreau en avançant de Pforzheim, s'en éloignait toujours plus; et si l'Archiduc, comme cela était présumable, évitait une bataille et se retirait derrière le Necker, la jonction des armées françaises ne pouvait s'effectuer sans livrer leurs communications avec Strasbourg, à la merci des Autrichiens.

Il résulte de tout ce qui précède, que Moreau perdit, après la bataille de Malsch, l'avantage de sa position. Prudent et circonspect dans une circonstance où il ne fallait que de la hardiesse et de l'énergie, il laissa le temps à l'Archiduc d'approvisionner les forteresses, d'évacuer ses dépôts et ses magasins, et d'assurer les subsistances pour la retraite.

Voulant préparer son attaque du 15, il porta sa gauche à Langensteinbach, le centre entre l'Ens et la Nagold, la division Taponnier à Calw, et la cavalerie légère au-delà de la Nagold, sur la Wurm. Dès que l'Archiduc en fut

instruit, il fit marcher, le 14, le contingent saxon, par Enzberg et Vaihingen, à Enz-Vaihingen. Les troupes autrichiennes le suivirent sur deux colonnes, le même soir à dix heures : la première sur la chaussée, jusqu'à Mühlacker, et de là par Roswangen à Vaihingen; la seconde sur Œdisheim, Lenzingen et Illingen, où elle campa. Le front des Impériaux était couvert par l'Enz; leur gauche appuyée au château de Vaihingen, et leur droite établie sur les hauteurs qui dominent l'Enz; les avant-postes à cheval sur cette rivière; le corps volant fut retiré de Bretten à Stepach, pour observer la route de Heilbronn et Laufen.

Le 15 juillet, la division Taponnier s'avança de Calw à Weil, et força la cavalerie légère autrichienne à se retirer derrière la Wurm. Les Français se montrèrent le même jour à Pforzheim et Eisingen.

Le 16, le gros de leur aile gauche marcha vers Pforzheim, occupa Eutingen, Œschelbrunn, Tiefenbrunn et Nagold : un détachement fut envoyé à Durm, sur la rive gauche de l'Enz. Le général Scherb, avec 3 bataillons et 2 escadrons, prit poste à Bruchsal, pour observer Philipsburg. Les Autrichiens, de leur côté, portèrent à marche forcée, 4 bataillons et 2 escadrons à Canstadt, pour occuper le pont du

Necker, et recueillir la cavalerie du prince de Lichtenstein, dans le cas où elle serait forcée d'abandonner les bords de la Wurm.

Ce petit corps avait ordre de s'établir entre Berg, à la réunion des routes de Stuttgard et Esslingen à Canstadt, et une hauteur où passe la chaussée de Vaihingen à Stuttgard.

Sur ces entrefaites, le centre de l'armée française, faisant mine de s'avancer contre cette ville, marcha directement sur la Wurm. L'Archiduc après avoir, le 17, renforcé de 4 escadrons le corps établi à Canstadt, l'envoya à Esslingen pour s'assurer de ce passage principal du Necker, et faire des démonstrations contre Hohenheim; il le remplaça par 4 bataillons et 2 escadrons. Le Prince se porta le même jour au soir, sur deux colonnes, à Schwieberdingen où il passa la nuit derrière le défilé; et campa le lendemain la droite en arrière de Kornwestheim, et la gauche derrière Mühlhausen, d'où il détacha les Saxons à Mœglingen; ses avant-postes s'étendirent derrière la Glems. Le détachement qui était resté à Stepach fut retiré derrière l'Enz, tant pour couvrir Heilbronn et Laufen, que pour favoriser l'évacuation du parc d'artillerie. On jeta deux ponts sur le Necker, près de Mühlhausen et d'Aldingen.

Pendant que l'Archiduc concentrait toutes

ses forces en gagnant le Necker, Moreau étendait les siennes : la première division de son aile gauche entre Pforzheim et Stein, poussant son avant-garde à Kieselbrunn; la seconde avait sa gauche à Neureuth sur le Rhin, et sa droite à Blankenloch et Weingarten; la réserve s'établit derrière Pforzheim, près de Birkenfeld, Bretzingen, Ispringen et Dietlingen. La première division du centre était établie sur le Necker, entre Ihlingen et Horb; la seconde avait sa droite sur les hauteurs de Schafhausen, et sa gauche à Weil; son avant-garde à Leonberg. La première division de l'aile droite appuyait sa droite à Rheinfeld sur le Rhin, et sa gauche à Schopfen; la seconde avait sa droite à Mundingen, sa gauche à Simonswald; son avant-garde dans la vallée d'Enfer, et près de Saint-Peter; sa réserve à Eichstetten.

Cette disposition était vicieuse, parce qu'elle empêchait le général français d'attaquer en force et avec supériorité, et qu'elle laissait à son adversaire la liberté d'effectuer sa retraite comme il le jugerait à propos. Il faut convenir néanmoins qu'elle ne donnait pas de prise aux Autrichiens, car les divisions placées près de Weil et de Pforzheim, étant à portée de se réunir, suffisaient avec la réserve pour leur tenir tête.

Saint-Cyr s'avança le 18 juillet, contre Stuttgard, et Moreau avec la gauche et la réserve, sur Sachsenheim, par Vaihingen. A trois heures et demie les Français arrivèrent devant Stuttgard, culbutèrent les postes de cavalerie qui s'y trouvaient, et débouchèrent de la ville sur deux colonnes, contre Canstadt et Berg. Les Autrichiens conservèrent ce dernier village, et repoussèrent dans les faubourgs de Stuttgard les troupes qui l'avaient attaqué; enfin les Français restèrent maîtres de la ville et du bois qui s'étend jusqu'à Rohracker, et les Autrichiens de leur position.

L'Archiduc fit occuper dans la nuit Canstadt par 3 bataillons; il fit garder aussi le pont de Turckheim et le gué de Plochingen, et envoya des renforts par Esslingen au corps qui, après avoir menacé Hohenheim, s'était retiré sur les hauteurs d'Esslingen, après la perte de Stuttgard.

Le 19, au point du jour, l'armée impériale marcha par ligne et par la gauche. La première passa le Necker près de Mühlhausen, et vint par Hofen s'établir sur les hauteurs, en arrière de Canstadt; la seconde traversa la rivière près d'Aldingen, et s'établit sur les hauteurs d'OEffinger, derrière la première ligne. Les Saxons formant une troisième colonne, se dirigèrent

par Zuffenhausen à Hofen, où ils passèrent le Necker, et prirent position à côté de l'aile droite. L'artillerie et les équipages suivirent la route de Neckerrems, et parquèrent à Waiblingen. Un rideau de troupes légères fut laissé sur la rive gauche du Necker : Canstadt, Esslingen et les hauteurs en avant de ce dernier endroit, restèrent occupés.

Par cette manœuvre, les Autrichiens maîtres de ces débouchés importans, tinrent l'ennemi dans l'incertitude de leurs projets, et couvrirent leurs positions de retraite : mesure indispensable, attendu que le terrain favorisait le passage de la rivière sur plusieurs points.

Lorsque tous les dépôts et les magasins de Heilbronn et Laufen furent en sûreté, le corps volant détaché dans cette contrée se retira à Ottmarsheim et Mündelsheim, derrière le Necker, d'où il continua à observer l'ennemi.

Le contingent de Souabe se repliait à mesure que la division Duhesme gagnait du terrain vers le Necker. Arrivé à Horb, ce corps occupa Haigerloch et Hechingen. Affaibli le 17, par la défection des Wurtembergeois, qui se mirent à Tübingen sous la protection des Français, il se retira le 19 à Gamerdingen, et

passa, le 20, le Danube en toute hâte à Redlingen. Il était temps : Duhesme entrait à Herrnberg, et ses partis se montraient à Rothenburg.

Frœhlich trop faible pour se maintenir à Villingen, où sa droite était en l'air depuis la retraite du contingent de Souabe, n'attendit pas l'approche de l'ennemi pour se retirer, et arriva le 19 à Geisingen; il y prit position à cheval sur le Danube, avec le corps de Condé, gardant Rothweil par des avant-postes. Blomberg fut occupé par les troupes retirées des villes forestières.

CHAPITRE X.

Les Français entrent dans Francfort. — Wartensleben se retire à Würzburg.

Après le combat de Friedberg, Wartensleben se retira sur le Mein, et détacha Wernek à Aschaffenburg, avec 3800 hommes d'infanterie et 3000 chevaux, pour couvrir la route de Würzburg. Il compléta l'approvisionnement de Mayence avec tout ce qu'on put retirer du pays, et jeta 2400 hommes dans Francfort. On prit dans l'arsenal de la ville, qui renfermait 159 pièces de canon et 12 mortiers, l'artillerie nécessaire à l'armement des remparts. La place bastionnée avec une contrescarpe dégradée, se trouvait d'ailleurs à l'abri d'un coup de main, par des fossés pleins d'eau; c'était autant qu'il en fallait pour couvrir le pont du Mein, tant qu'on pouvait compter sur des secours de la rive gauche de cette rivière.

Le gros de l'armée de Wartensleben, consistant en 22 mille hommes d'infanterie et 11 mille

chevaux, prit position entre Offenbach, jusqu'en face de Hœchst : un cordon de troupes légères le liait à Mayence, et un corps volant entretenait sa communication avec le Necker. Le 12 juillet, l'arrière-garde se retira aussi sur le Mein, et s'établit entre Offenbach et Stockstadt, où elle se mit en communication avec Aschaffenburg.

A la vérité, Wartensleben s'était un peu trop étendu; cependant la position qu'il choisit remplissait assez son but, et s'il l'avait bien défendue, l'armée de Sambre et Meuse n'eût pas fait un pas de plus. Jourdan n'avait pas assez de monde pour passer le Mein à force ouverte entre Mayence et Francfort, et couvrir ses flancs contre les têtes de pont de ces deux places, où des masses considérables le menaçaient; il eût commis une nouvelle imprudence en se dirigeant vers le Mein supérieur, parce qu'il aurait donné prise aux Autrichiens sur ses communications (1), avant d'atteindre

(1) Si la neutralité de la Hesse, sous la protection de la Prusse, n'eût empêché Jourdan de se porter vers Hanau pour y tenter le passage du Mein, il y a tout lieu de croire que loin de donner prise sur ses communications, il eût menacé celles de son adversaire. Il ne se serait certaine-

leur ligne de retraite vers l'Archiduc et le Danube. Son début vicieux, en le plaçant dans cette situation délicate, avait permis à l'ennemi de se retirer librement sur le bas Mein. Il ne lui restait donc d'autre parti que de le déloger de Francfort, afin de lui enlever le point d'où pouvait partir incessamment le coup le plus funeste contre lui.

On savait que la place n'était pas tenable, et que ses fortifications se trouvaient en très-mauvais état; sa grande population, ses richesses, intéressant vivement les Autrichiens à sa conservation, fondèrent Jourdan à penser qu'il suffirait d'un bombardement pour la faire tomber entre ses mains; en conséquence, il fut résolu.

L'armée française resta, le 11 juillet, dans sa position de la veille. L'attaque fut fixée pour le 12; mais attendu que l'ennemi n'avait pas été complètement battu, on recommanda la plus grande prudence aux chefs des différentes colonnes. Les avant-gardes devaient reconnaître d'abord la position de l'ennemi, et être

---

ment pas compromis en opérant ce mouvement avec 60 mille hommes contre 40 mille rejetés sur la défensive, et tout occupés de leur propre conservation.

suivies du reste des troupes, auxquelles on prescrivit de ne pas engager de combat décisif. En exécution de ces ordres, les divisions Grenier et Championnet vinrent border la rive droite du Mein, la première derrière Hœchst, et l'autre entre Niederliederbach et Criftel, après avoir tourné Kœnigstein le 11, et occupé les bois au pied des montagnes qui s'inclinent vers le Mein : ni l'une ni l'autre ne rencontrèrent l'ennemi. Bernadotte et Dauriez observèrent de leur position les débouchés de Cassel.

Sur ces entrefaites, Kleber conduisit les divisions Lefebvre et Collaud d'Ossenheim et Ober-Rossbach dans une position entre Rodheim et Nieder-Vildstadt, qui devoit être couverte par de la cavalerie et des postes à Ilbenstadt et Keichen. La division Bonnard formait la réserve. Le Général en chef français supposant l'ennemi derrière la Nidda et à Bergen, désirait avoir une connaissance exacte des choses, avant d'arrêter son plan définitif d'attaque.

Le 12 au matin, Kleber partit avec les coureurs. A son arrivée sur les bords de la Nidda, il trouva tous les ponts rompus, et les derniers postes ennemis en retraite sur le Mein. Comme la Nidda n'a presque point de gués, il

en rétablit aussitôt les ponts. Lefebvre et Bonnaud reçurent ordre de s'avancer sur Wilbel, Collaud sur Bonamœs. Kleber poursuivit sa marche jusqu'à Francfort, et jeta les premiers détachemens d'infanterie légère dans les jardins et les maisons de plaisance qui l'entourent. Aussitôt que son artillerie fut arrivée, on mit quelques obusiers en batterie, et la canonnade s'engagea des deux côtés. Au bout d'une heure, on envoya au Magistrat une sommation qui fut remise au commandant autrichien, lequel répondit qu'il l'avait fait tenir à Wartensleben.

Cependant les colonnes françaises arrivèrent devant Francfort. Les divisions Lefebvre et Collaud se formèrent sur les hauteurs entre Bornheim et la tour de Bockenheim; celle de Bonnard, en seconde ligne; une chaîne de postes borda le Mein depuis l'embouchure de la Nidda, en remontant jusqu'en face d'Offenbach. Ceux qui investissaient la place furent renforcés, et l'on disposa huit obusiers sur les points les plus avantageux. C'est avec ces faibles moyens qu'on bombarda la ville depuis dix heures du soir, jusqu'à cinq heures du matin. Le feu prit en plusieurs endroits; bientôt parut un trompette, avec la réponse de Wartensleben, portant qu'il ne pouvait rendre la ville sans la permission de l'Archiduc,

auquel il avait expédié un courrier, pour prendre ses ordres. Le trompette était suivi d'une députation du Sénat, qui demanda grace. Le feu cessa; la députation et la dépêche de Wartensleben, furent envoyées à Homburg, quartier-général de Jourdan. La garnison profita de ce répit pour arrêter l'incendie et mettre en état les contrescarpes; Kleber de son côté, éleva de nouvelles batteries, fit venir des munitions, et rassembla des échelles dans les villages voisins.

Cependant Jourdan fut inexorable; il n'accorda aux magistrats qu'une suspension d'armes de trois heures, menaçant la ville d'assaut et d'incendie; ce délai écoulé le 13 au soir, Kleber fit un feu violent de toute son artillerie. Des mouvemens de troupes, l'aspect des échelles apportées à dessein d'épouvanter les assiégés, leur firent croire qu'on allait tenter l'escalade. Le feu se déclarant au même moment en beaucoup d'endroits, Wartensleben entra en pourparlers avec Kleber : ils convinrent d'un armistice de quarante-huit heures. Aux termes de cette suspension d'armes, les Français ne devaient entrer dans Francfort, ni mettre pied sur la rive gauche du Mein, ni de la Kinzig, avant le 16, à sept heures du matin.

Cette convention était tout-à-fait dans l'es-

prit des instructions de l'Archiduc, pour qui la position de Francfort perdait toute son importance, dès qu'il se retirait sur le Danube. Wartensleben à la faveur de l'armistice, se dirigea sur Würzburg. Dès-lors ayant assez d'avance pour s'opposer incessamment à l'ennemi, il était sûr de pouvoir concentrer bientôt, sur le haut Mein, son armée étendue sous Mayence. Accorder du temps à un adversaire qui est sur la défensive, en retraite, et qu'on a tourné, c'est lui fournir gratuitement l'occasion de ressaisir l'avantage qu'il n'aurait recouvré qu'avec peine, et peut-être jamais.

Wartensleben profita de la convention, pour gagner Würzburg sans être inquiété. Le 15, l'armée autrichienne se mit en marche sur deux colonnes; toutes les troupes placées sur le Mein jusqu'à Offenbach, vinrent à Aschaffenburg; celles qui étaient à Aarheilingen, plus bas vers le Rhin, dans un camp derrière Bobenhausen. Un corps volant d'un bataillon et 8 escadrons, commandé par le général Elsnitz, se retira sur la gauche par Darmstadt et Weinheim; il ne resta que des postes de cavalerie en présence des avant-gardes françaises.

Le 16, toutes les divisions parvinrent à leur nouvelle destination; continuant leur marche le lendemain, elles passèrent le Mein sur un

pont volant à Lengfurt, et campèrent sur la rive gauche; l'arrière-garde à Esselbach et Rohrbrunn, tenant Aschaffenburg par un détachement. La colonne de Bobenhausen suivit le défilé de Miltenberg, en avant duquel son arrière-garde prit position. Elsnitz marcha par Ramstadt et Erbach. Wartensleben inquiet pour son aile droite, détacha la division Wernek à Würzburg, où elle arriva le 17. Lohr et Gemünden, d'où les Français pouvaient s'avancer de la Kinzig, sur la route la plus directe, furent occupés.

Le 18, l'armée campa à Rosbrunn, et le jour suivant à Würzburg, où elle s'établit sur le Galgenberg en avant de la citadelle. Le 20, elle passa le Mein dans la ville, et se réunit à Kœrnach à la seconde colonne, qui y arriva par Wertheim et Bischoffsheim. Elsnitz parvint le 19 à Œttelfingen, et le 20 à Bitterbrunn. Ses troupes légères prirent poste sur les bords de la Tauber, et se lièrent par des partis avec le corps volant de la grande armée qui était arrivé à Canstadt.

De son côté Jourdan fit avancer le 15, sur la Kinzig, les divisions Lefebvre et Collaud, pour occuper la ligne tracée par l'armistice et observer Aschaffenburg. La première se porta entre Gelnhausen et la route de Meerholz; la

seconde, sur les hauteurs derrière Langenselbold; Grenier et Championnet, entre ce dernier village et Langendiebach; les avant-postes le long de la rive droite de la Kinzig.

Bonnard entra le 16 dans Francfort, immédiatement après que les Autrichiens l'eurent évacué. Sa division chargée ensuite d'investir Cassel, fut mise ainsi que celle de Poncet, sous les ordres du général commandant le corps d'observation de Mayence. Bernadotte qui arriva le 15 à Hofheim, fit jeter à Hœchst le 16 un pont sur le Mein, et envoya des partis sur la rive gauche, principalement vers Darmstadt.

Un mouvement général s'effectua le 18: Lefebvre prit position derrière Lettigbrunn, et fit un détachement à Gemünden, ses avant-postes étaient près des fermes de Geitz; Collaud marcha à Lohrhaupt, dont il occupa les bois, son avant-garde tint Framersbach; Grenier se plaça sur les hauteurs en arrière de Wiesen. Par-tout les avant-postes autrichiens cédèrent le terrain aux reconnaissances françaises; ils firent mine de défendre Lohr, mais ils l'évacuèrent le 19, à l'approche de l'avant-garde de Collaud. La retraite de l'armée autrichienne eut lieu sur Carolstadt, où la division repoussée de Gemünden, par les troupes légères de Lefebvre,

la rejoignit. Le gros de cette division française les suivit et bivouaqua près de la route, occupant Burgsinn, Maidsinn, Mittelsinn et Wernfeld par ses avant-postes. Collaud s'établit sur la hauteur de Ruppertshütte et Bartenstein, son avant-garde à Lohr; des coureurs se montrèrent sur les hauteurs de Zeilingen et Herstadt. Ces deux divisions gardèrent leurs positions le 20; Championnet et Grenier restèrent à Wiesen, où ce dernier était arrivé le 19, après avoir été relevé la veille, à Aschaffenburg par la division Bernadotte.

Le mouvement des Français sur Gemünden détermina l'avant-garde autrichienne stationnée aux environs d'Esselbach et de Bœsenbach, à se retirer à Lengfurt, d'où elle se porta le 20 à Würzburg, pour y passer le Mein à la nuit. Toutes les forces de Wartensleben étaient concentrées. Il choisit sagement Würzburg comme point de direction; car quoique l'Archiduc fût encore le 20 sur le Necker, le premier ne pouvait espérer se joindre à lui dans cette contrée; en effet, il n'avait plus de libre que la route de Miltenberg et Heilbronn, encore la longueur de son détour rendait sa jonction à la grande armée sur le Necker, d'autant plus incertaine, que celle-ci était en pleine marche vers le Da-

nube ; de plus, le mouvement eût été dangereux : parce que déjà engagé dans les défilés du Necker, l'Archiduc aurait rencontré des obstacles insurmontables dans l'exécution des manœuvres qu'il eût tentées en faveur de son lieutenant. Leur jonction ne devenait possible, que dans le cas où le premier, attaquant son adversaire, Wartensleben aurait pris part au combat par une marche de flanc vers le Necker, dans les environs de Wimpfen. Mais qu'attendre d'une opération combinée à une pareille distance, contre l'ennemi qui avait, sur la rive gauche du Necker, toute facilité de manœuvrer ? La position de Würzburg réunissait au contraire, plusieurs avantages stratégiques. Elle couvrait à la fois toutes les routes de la Bohême et celles qui mènent, par Ochsenfurt et Kitzingen, entre Ulm et Ratisbonne, sur le Danube. Tant que les Autrichiens en conservaient la possession, Jourdan n'eût pas osé s'avancer par Schweinfürt et Bamberg, de peur de les avoir sur son flanc, à portée d'opérer sur ses communications, sans risque pour les leurs. Enfin le terrain des environs de Würzburg est d'une telle nature, qu'il facilite les mouvemens en tous sens.

Le Général autrichien agissait prudemment

de hâter sa marche vers le point décisif. A la vérité, il aurait pu défendre un ou deux jours les défilés du Spessart et de Miltenberg; mais loin d'y gagner, il eût au contraire perdu la faculté de se préparer à recevoir l'ennemi, en différant à réunir ses troupes.

La poursuite de Jourdan laisse entrevoir un projet fautif : d'abord elle s'effectua trop lentement; ensuite sa ligne embrassa trop de terrain. On remarque que, sans plan fixe et sans avoir assez de troupes sous la main, il est obligé d'attendre constamment des nouvelles de l'ennemi, pour diriger ses mouvemens d'après les siens, tandis que sa supériorité numérique mettait en droit d'attendre qu'il lui dicterait la loi. Dès que les Autrichiens eurent consenti, le 13 au soir, à rendre Francfort, il devait présumer qu'ils renonçaient à conserver leur position derrière le Mein, et à opérer offensivement sur la rive droite. On ne pouvait supposer à Wartensleben que deux intentions : la première, de continuer sa retraite, et c'était la plus vraisemblable, d'après ce qui était arrivé sur le haut Rhin; la seconde, de rassembler ses forces et de reprendre l'offensive, en passant la Kinzig. Dans l'un et l'autre cas, Jourdan aurait dû concentrer son armée à Francfort, et faire ob-

server Cassel par un petit détachement. Par-là, il eût été à même de prendre, à l'expiration de l'armistice, une direction conforme aux circonstances, et de repousser toute attaque. Loin de s'arrêter à ce parti, les troupes françaises restèrent dispersées, et ne s'avancèrent de la position qu'elles occupaient depuis le 16, qu'après la retraite de l'ennemi.

Jourdan ébloui par l'avantage précaire et illusoire qu'il obtiendrait en portant sa gauche de la Kinzig à Schweinfurt, par Gemünden, avant que les Autrichiens y arrivassent, se décida à la faire avancer pour forcer l'ennemi à la retraite, en menaçant sa droite et refusant la sienne. Il ne fit pas attention que la route de Schweinfurt à Egra, étant la plus éloignée de la base d'opérations de l'ennemi, n'avait nulle importance; que sa perte n'entraînait point celle des communications du Danube, ni même des principales de la Bohême. Il n'eut aucun égard à la jonction des armées françaises et à la séparation des armées autrichiennes (1). Wartensleben eût été bien embarrassé,

---

(1) Faute de renseignemens exacts, l'auteur adresse ici à Jourdan, des reproches que mérite le Directoire : « *N'épargnez rien*, ne cessait-il d'écrire à ce général, *pour vous*

si Jourdan portant son aile droite en avant, l'eût menacé de le couper du Danube, et de le rejeter sur la route d'Egra.

Au lieu de poster un simple détachement sur la haute Kinzig, avec ordre d'y laisser paisiblement l'ennemi, le Général français chercha à occuper la route à laquelle il devait le restreindre, et marcha, après la prise de Francfort, sur Würzburg par Aschaffenburg Miltenberg. C'était sous la première de ces villes qu'il convenait d'attaquer les Impériaux; et si la position se trouvait trop forte pour être emportée, il fallait s'établir vis-à-vis dans une semblable, afin de couvrir ses communications et

---

emparer le plutôt possible de la ligne de communication d'Aschaffenburg, jusques et compris Nürnberg; si Wartensleben persiste à rester entre le Necker et le Mein, cela seul suffira pour vous donner un ascendant marqué sur lui; s'il se retire dans cette direction, poursuivez-le avec acharnement avec le centre et la droite, tandis que la gauche quittant les bords de la Kinzig, se dirigera sur la Saal, s'emparera de Schweinfurt, et prendra position sur le haut Mein, aux environs de Lichtenfeld. » Par cette manœuvre, le Directoire croyait tourner l'armée autrichienne qui se serait portée sur la Rednitz, l'empêcher de s'élever sur le flanc gauche et les derrières de celle de Sambre et Meuse; enfin la rejeter plus facilement en Bohême.

sa ligne de retraite, et faire sous sa protection des démonstrations contre Ochsenfurt. Wartensleben ne pouvait garder long-temps Würzburg : dès qu'il l'aurait évacué, c'était le moment de le poursuivre sans relâche avec la droite, afin de le forcer à précipiter la retraite, ou à recevoir le combat dans une position défavorable. Alors sans doute, les Autrichiens eussent été anéantis, et la campagne, peut-être même la guerre, se fût terminée; car après la destruction de sa droite, l'Archiduc se serait trouvé dans l'impuissance de résister aux deux armées ennemies. Tout concourut inutilement à procurer ce glorieux résultat au Général français, et c'est en vain que l'offensive lui donna l'initiative des mouvemens; ses efforts ne visèrent point à forcer son adversaire à recevoir une bataille, où sa supériorité en infanterie lui donnait un espoir fondé de remporter la victoire.

On ne doit pas toujours réputer pour Général celui qui se trouve à la tête d'une armée. La plupart de ceux qui commandent n'ont aucune idée de Stratégie, et ne connaissent que la Tactique. Incapables d'embrasser l'ensemble des grandes opérations, ils ne sont guidés que par des vues étroites et momentanées; leurs mouvemens n'ont aucun but

marqué pour l'avenir ; ils vont en tâtonnant, et n'attendent les résultats que d'une série d'accidens fortuits, sans savoir de quelle nature ils seront, ni comment ils les obtiendront. Lors même que ces hommes seraient propres à ordonner une marche, à défendre une position, même à livrer un combat, ils succombent néanmoins sous celui dont le coup d'œil saisit le but des opérations, qui y court avec résolution par la ligne stratégique, et surmonte tous les obstacles qui ne sont pas appuyés sur les principes ; pour tout dire en un mot, le stratégiste n'est subordonné, dans aucun cas, au tacticien.

CHAPITRE XI.

Combats de Canstadt et d'Esslingen; retraite de l'Archiduc sur Bœhmenkirch.

Le 19 juillet, deux divisions de l'armée de Rhin et Moselle, sous le commandement de Desaix, et la réserve, formant ensemble 27 bataillons et 47 escadrons, arrivèrent à Vaihingen; Saint-Cyr occupait Stuttgard, avec la division Taponnier de 12 bataillons et 8 escadrons; celle de Duhesme, forte de 6 bataillons et 9 escadrons, fut poussée en avant de Horb.

Du côté des Autrichiens, un corps volant d'un bataillon et 7 escadrons, était entre Ottmarsheim et Mündelheim; le gros de l'armée et les Saxons, de 26 bataillons et 45 escadrons, campait sur la rive droite du Necker, en arrière de Canstadt, appuyant sa droite à la Rems. Une avant-garde de 12 bataillons et 26 escadrons, occupa les hauteurs de cette ville et d'Esslingen; un corps volant de 3 bataillons

et 12 escadrons, couvrit l'aile gauche à Plochingen. Le contingent de Souabe s'était déjà retiré à Gamerdingen.

La position des Autrichiens à Canstadt et Esslingen, parut trop menaçante pour que Moreau continuât ses opérations, avant de les avoir délogés et éloignés du Necker. Il donna l'ordre à Saint-Cyr de les repousser avec la division Taponnier, dans l'intention de se diriger à droite aussitôt après cette attaque, de passer la rivière à Esslingen, et de marcher vers le Danube.

Ce plan, qui eût été bon lorsque l'Archiduc se trouvait encore sur l'Enz ou à Pforzheim, était peu convenable dans les conjonctures présentes. Moreau, ayant rassemblé la majeure partie de ses forces sur la gauche, pouvait-il bien se flatter de les porter à sa droite sans dévoiler ses desseins à l'Archiduc? Celui-ci qui se trouvait à Canstadt, n'était-il pas à portée d'occuper en forces la route de Plochingen et la vallée de la Fils, afin d'assurer ainsi sa communication avec le Danube, où les Français ne l'eussent jamais devancé? La conséquence la plus favorable de cette manœuvre eût été d'obliger les Autrichiens à continuer leur retraite sur ce fleuve, résultat que Ferino eût également obtenu en débouchant de la Forêt-Noire,

et s'avançant par la rive droite. Moreau aurait donc fait un meilleur usage de sa supériorité, s'il eût débordé la droite des Impériaux, pour les acculer au Danube, et les couper de leurs communications avec Wartensleben, car c'est ainsi qu'il eût assuré sa jonction avec Jourdan (1).

L'Archiduc devina l'intention de son adversaire. Mettant une grande importance à la possession de la route d'Esslingen à Ulm, qui est la plus rapprochée du Danube, il détacha, le 20 au soir, 6 bataillons et 6 escadrons à Plochingen; 5 autres bataillons et 14 escadrons furent envoyés à Kœngen, afin de couvrir la route de Stuttgard à Kirchheim et Uihingen, dans la vallée de la Fils, et de pousser des détachemens à Urach pour observer l'ennemi. Ces renforts arrivèrent à temps. Le 21 au point du jour, Laroche parut vers Esslingen, et Taponnier, vis-à-vis de Canstadt. La fusillade commença entre les avant-postes.

---

(1) La Stratégie était alors dans son enfance. Moreau, comme ses collègues, n'avait encore fait jaillir que des étincelles de ce génie qui plus tard se développa en lui. Il ne fit pas plus d'efforts que Jourdan pour opérer la jonction des deux armées, et ne manœuvra point avec l'habileté qu'il déploya sur le même théâtre en 1800.

Les colonnes chargées de l'attaque de Berg et de Canstadt remplirent leur objet ; les Autrichiens furent repoussés de l'autre côté du Necker et perdirent le faubourg de cette dernière ville , sans avoir le temps d'en rompre le pont. Cependant, comme ils se maintinrent dans la ville et à la rive droite du Necker , les Français ne purent passer outre, et le combat se réduisit à une fusillade assez vive qui finit à la nuit.

Pendant qu'on se battait à Canstadt, les Français attaquèrent aussi le général Hotze à Esslingen; une colonne fila de Degerloch à Nellingen par Ruith , vers Esslingen et la ferme de Weilerhof; chemin faisant, elle replia les postes autrichiens dans les jardins d'Esslingen et sur la hauteur de la maison de péage; mais Hotze étant survenu avec 2 bataillons et 3 compagnies de chasseurs , la repoussa de Weilerhof et de la tête du bois voisin. Les Français renforcés à leur tour, revinrent inutilement à la charge : cette ferme et les hauteurs d'Esslingen, restèrent au pouvoir des Autrichiens; les premiers retournèrent à Ruith, et placèrent des piquets à la lisière de la forêt.

Les deux partis restèrent en présence le 22. L'Archiduc avait déjà commis une faute d'attendre l'attaque des Français; mais c'en était

une bien plus grave de passer la journée dans cette position, d'autant qu'il était informé du projet de son adversaire, de sa supériorité, et de son arrivée à Ludwigsburg. Le temps qu'il gagnait par ce délai ne compensait pas le péril qu'il courait.

Ce ne fut que le 22 juillet que les Autrichiens se rendirent à Schorndorf, en deux colonnes, par la chaussée de Waiblingen et par Romelshausen. L'arrière-garde partagée également en deux sections, s'établit à une heure après minuit, à Grossheppach et Beutelsbach, d'où elle forma une chaîne de postes, par Plochinhen et Kirchheim jusqu'à Owen. Le corps volant d'Ottmarsheim et Mündelsheim se retira entre Winnenden et Hauweiler.

Le 21, le contingent de Souabe, se prévalant de la déclaration du landgrave de Fürtensberg, portant « que les Princes souve-
» rains du cercle de Souabe négociaient avec
» la France, et que leurs troupes ne pren-
» draient plus de part aux opérations » se retira de Gamerdingen à Biberach.

Au moment où l'Archiduc se préparait à quitter les bords du Necker, le général Lindt, commandant les troupes saxonnes, lui déclara qu'il lui était impossible de s'éloigner des frontières de l'électorat, et de continuer la cam-

pagne. Ce Prince pour le retenir, le dirigea le 22, par Schwæbisch-Hall sur Wartensleben, qui occupait Würzburg; mais Lindt marcha vers Nürnberg, et se plaça à Fürth, derrière la Rednitz, d'où il retourna en Saxe, au mépris de toute considération.

Le départ des contingens de Souabe et de Saxe affaiblit l'armée autrichienne, dans le moment le plus critique, de 10 mille hommes au moins. Au 22 juillet, son effectif ne s'élevait qu'à 24 mille fantassins, et 11 mille chevaux, répartis entre Hotze et l'Archiduc.

Frœhlich dont le flanc droit était en l'air depuis la défection des troupes de Souabe, quitta le 22, sur quatre colonnes, la position de Geisingen; la première, composée de troupes légères, flanqua les trois autres par Friedingen, Mengen, Riedlingen, sur la rive droite du Danube; la seconde marcha par Tuttlingen, Mœskirch, Alschhausen et Waldsee; la troisième formée du corps de Condé, prit par Ach, Stockach, Ravensburg et Waldsee; la quatrième consistant en 3 bataillons et 4 escadrons commandés par le général Wolf, avait l'ordre de couvrir le Vorarlberg, et côtoya le lac de Constance, par Uberlingen, Mœrsburg, Buchhorn et Bregentz.

Le 24 juillet à deux heures du matin, l'Ar-

chiduc leva son camp de Schorndorf, pour aller bivouaquer à Gmünd. L'armée ne forma qu'une seule colonne, parce que le terrain coupé n'avait pour issue que la vallée de la Rems; l'arrière-garde resta à Schorndorf; une chaîne d'avant-postes lia sa droite près d'Oppelhausen, au corps volant qui était à Baknang, et sa gauche à Hotze, vers Adelberg. Ce dernier s'était retiré avec 11 bataillons et 14 escadrons d'Esslingen et Plochingen, par la vallée de la Fils, à Gœppingen; ses troupes légères occupaient Wangen, Jebenhausen et Gameltshausen; le corps volant de l'aile gauche tenait Blaubeuren, dans la vue de couvrir Ulm contre les partis.

Les Autrichiens furent suivis avec circonspection et lenteur. Delmas marcha dans la vallée de la Rems; la réserve ainsi que les divisions Taponnier et Beaupuy, longèrent la Fils; Duhesme s'engagea dans la vallée de l'Erms, sur la route d'Urach; en sorte que Moreau, en portant le gros de son armée dans la vallée de la Fils, perdit la belle occasion qui s'offrait, de serrer son adversaire dans les défilés qu'il allait traverser.

Le 25, les troupes légères de Delmas attaquèrent les postes en avant de Schorndorf, et les repoussèrent dans la ville. Le 26, l'ar-

mée impériale se porta du camp de Gmünd, sur la hauteur de Bœhmenkirch ; son arrière-garde prit position à Bargau; Hotze entre Geislingen et Urspring; le corps volant de l'aile droite flanquait ce mouvement par Murhardt et Geschwend; il s'étendit ensuite vers Gaildorf sur le Kocher, et derrière le Rothbach, du côté de Rupertshofen, poussant des partis jusqu'à Heilbronn. L'artillerie de réserve, ne pouvant suivre l'armée dans les chemins escarpés et rocailleux de Bœhmenkirch, fut envoyée à Heidenheim. L'on n'avait d'autre vue, en s'établissant à Bœhmenkirch, que de retenir l'ennemi jusqu'à ce qu'on eût évacué les magasins qui étaient entre Ulm et Günzburg ; la position prise remplissait parfaitement ce but.

La vallée de la Fils, dans laquelle le gros de l'armée de Moreau marchait à Ulm, par la route la plus directe, prend naissance entre Geislingen et Urspring, dans la chaîne du Rauhe-Albe. Cette chaîne n'est pas très-élevée, mais diffère de celles de même espèce, en ce que ses vallées sont formées par des rochers à pic, et qu'on trouve sur sa sommité une plaine assez étendue et découverte; la route qui mène de la vallée de la Fils à Ulm monte sur le plateau vers Urspring, dans un endroit assez resserré, près des sources de

plusieurs ruisseaux affluens du Danube et du Necker. Le passage principal nommé la rampe de Geislingen, est une montée roide, difficile, pratiquée dans un long défilé, et très-aisée à défendre : le général Hotze occupa ce point important.

Une seconde route mène du Rauhe-Albe au Danube ; celle-ci quitte la vallée de la Fils auprès de Gross-Siessen ; court ensuite dans une autre très-étroite, jusqu'à Weissenstein ; de là elle chemine sur les flancs d'une montagne très-rude qu'elle descend ensuite par une rampe très-rapide, pour se rendre à Heidenheim, dans la vallée de la Brenz. Bœhmenkirch est situé sur cette route, et c'est là qu'était placée l'armée autrichienne. Ces deux routes sont les principales du pays ; l'artillerie légère seule peut y passer avec facilité : toutes les autres sont impraticables.

L'avant-garde de l'Archiduc était à Bargau, couvrant la vallée de la Rems et la route d'Aalen, par où s'avançait la division Delmas. La position de l'Archiduc sur ce point central, pouvait être regardée comme inexpugnable. La vallée de la Fils est un défilé si étroit et resserré par des montagnes si escarpées, qu'il ne reste à l'ennemi qui s'y engage aucune possibilité de manœuvrer. Il faut qu'il emporte

de vive force les rampes de Geislingen et de Weissenstein, ou qu'il retourne sur ses pas, pour s'en approcher par la vallée de la Rems, ou par la route de Blaubeuren.

Or, pour gagner la route de Blaubeuren, Moreau eût été obligé de rétrograder jusqu'auprès de Kirchheim, et pour arriver directement sur la Rems, il n'avait que le chemin de montagne de Siegen à Gmünd, lequel devenait très-dangereux à une si grande proximité de l'ennemi; s'il ne le prenait pas, il ne lui restait dans la vallée de la Rems, que celui de Gœppingen et Schorndorf. Une manœuvre qui doit commencer par une marche rétrograde de deux jours, en présence de l'ennemi, est sujette à beaucoup d'inconvéniens. Supposé que Moreau s'avançât nonobstant ces difficultés dans la vallée de la Rems, l'Archiduc avait un chemin si court pour gagner Ulm et la vallée de la Brenz par Heidenheim, que le général français eût été contraint à manœuvrer bien loin sur son flanc et de s'avancer jusques vers Aalen, avant de le forcer à abandonner Bœhmenkirch. Un tel mouvement n'était guère à redouter; car Moreau eût donné beaucoup trop au hasard en pénétrant dans le défilé d'Aalen, et laissant les Autrichiens en mesure

de l'attaquer à chaque instant avec toute chance de succès.

Moreau sentit l'avantage de la position des Autrichiens. Il vit qu'il risquait de se faire battre en détail, en débouchant des vallées avec ses colonnes isolées, et crut en conséquence devoir laisser ses adversaires tranquilles pendant quelques jours.

CHAPITRE XII.

Marche de Wartensleben à Zeil.

Le 21 juillet, Wartensleben réunit toutes ses troupes sous Würzburg; 23 bataillons et 44 escadrons campaient sur les hauteurs de Kœrnach; un bataillon occupa la citadelle, qui fut armée avec l'artillerie trouvée dans son arsenal; 14 bataillons et 61 escadrons de troupes légères formaient un cordon autour de la position de Schweinfurt, derrière la Wern, par Carolstadt à Bischoffsheim, sur la Tauber. Le camp de Kœrnach était au centre de ce demi-cercle, à portée de couvrir les points menacés.

Convaincu de l'excellence de cette position, l'Archiduc ordonna à Wartensleben d'y tenir aussi long-temps que possible. Il lui importait beaucoup que l'aile droite ne précipitât pas sa retraite; car si Jourdan gagnait sur elle un avantage trop marqué, il aurait pu se jeter, par un mouvement rapide, sur le flanc droit de la grande armée avant que Wartensleben,

trompé par des démonstrations, s'en aperçût et y mît obstacle. Heureusement le plan de Jourdan n'alla pas jusques là; il continua sa marche dans la première direction, et sembla n'avoir d'autre vue que de gagner du terrain sur son adversaire, sans lui livrer de bataille et sans entreprendre de manœuvre qui influât sur l'ensemble des opérations.

Le 21, Lefebvre s'avança à Deitensohl; son avant-garde à Arnstein et sur la Wern. Collaud se rendit par Quint à Buthen, et fit occuper Carolstadt et Retzbach par son avant-garde. Grenier se porta par Gemünden à Bonland et Bühler.

Lefebvre chassa, le 22, les Autrichiens de Schweinfurt qu'il occupa, ainsi que le pont neuf, avec 4 bataillons et 3 escadrons. Le 24, les troupes légères passèrent la Wern; son corps de bataille s'établit sur les bords de cette rivière, derrière Wernek; son avant-garde sur le Mein, de Schweinfurt à Schæfferstadt; Collaud prit poste entre Arnstein et Zeizleben; Grenier à droite, entre Arnstein et Müdesheim; Championnet arrivé le même jour à Carolstadt, appuya sa droite au Mein et sa gauche à la Wern; des troupes légères poussèrent jusqu'à Gramschatz, et trouvèrent la position de Kœrnach évacuée.

Aussitôt que Wartensleben fut informé de ce mouvement, il se décida à attaquer Jourdan, et à punir la témérité qu'il avait eue de découvrir ses flancs et ses communications. L'attaque dut avoir lieu le 23 juillet sur trois colonnes : la première dirigée par Oberbleichfeld, Brechthausen et Wernek contre Schweinfurt; la deuxième, par Unter-Bleichfeld sur Arnstein; la dernière, par Retzbach et Thüngen. La réserve eut l'ordre de suivre la seconde colonne. On jeta des ponts à Schwarzach pour faciliter la retraite aux deux premières; il fut enjoint à la troisième, qui avait la sienne assurée par Kitzingen, de recueillir la garnison de Würzburg.

La résolution de Wartensleben était conforme aux circonstances. Il est probable qu'il eût battu l'ennemi, inférieur à lui sur le point d'attaque, et que le moindre des résultats eût été de conserver plus long-temps le point stratégique, si important de Würzburg; mais, le 22 au soir, à l'instant où il donnait les ordres de mouvement, le rapport d'un déserteur annonçant l'arrivée de Bernadotte aux environs de Miltenberg, et ses dispositions pour se porter sur la Tauber, fit tout suspendre. Cette nouvelle, qui prouvait à quel point les Français se trouvaient dispersés, n'aurait pas dû retar-

der l'attaque d'un instant. En effet, les postes autrichiens étant encore à Bischofsheim et Mergenthein, Bernadotte ne pouvait gagner, le chemin de Schwarzach par le flanc ou les derrières de l'armée impériale, avant la décision du combat de Schweinfurt; sur-tout si Würzburg restait fortement occupé. Néanmoins Wartensleben convoqua un conseil, et non-seulement on y ajourna l'attaque, mais encore on y résolut la retraite.

Peu d'hommes ont assez d'énergie et de caractère, pour prononcer hardiment leur opinion, sans égard aux personnes et aux circonstances. D'un autre côté, rien ne blesse plus l'amour-propre, que le reproche du manque de jugement encouru par le général dont le plan a échoué; car la plupart des hommes jugent du mérite d'une résolution d'après le succès qui, à la guerre, ne se calcule jamais d'avance avec certitude. Aussi tous ceux qui sont appelés à un conseil de guerre, y entrent avec la conviction que le général en chef se trouve dans l'embarras, et cherche à s'étayer des avis d'autrui, pour rendre en cas de malheur ses fautes excusables. Chacun des membres est d'autant plus éloigné d'émettre une opinion tranchante, que le nombre de ceux qui peuvent déposer

contre lui est grand. Aussi ces conseils, où l'on tremble d'être tourné ou coupé, prennent-ils toujours des décisions pusillanimes. On veut éviter le danger présent et ne rien hasarder, ce qui est pourtant inévitable dans une action vigoureuse et décisive, sans songer aux embarras qu'on se prépare, tant il est peu de gens qui percent dans l'avenir!

Si les craintes du conseil de guerre, pour l'aile gauche de l'armée, motivèrent la retraite, celles de Wartensleben pour la droite et la route d'Egra, étaient encore plus vives. Il détacha le 22 le général Mercantin, avec 27 escadrons à Burgwinheim, en lui prescrivant de faire courir la campagne à ses hussards, jusqu'à Eltman et Schweinfurt. L'armée le suivit dans la nuit du 22 au 23, et prit deux camps à Brunn et à Neusess, sur le Sand. Le 23 au matin, tous les avant-postes furent repoussés de Wernek sur Schwanenfeld, après avoir soutenu un petit combat; leur marche depuis là ne fut plus troublée. Une partie de la cavalerie passa le Mein au gué de Dettelbach; le reste le traversa avec l'infanterie et la garnison de Würzburg à Schwarzach, sur deux ponts qui furent détruits aussitôt après. On établit une chaîne de postes, de Kitzingen jusqu'en face de Schweinfurt. Le gros de

l'arrière-garde campa entre Reipelsdorf et Schwarzach.

Ce mouvement ne rassura pas encore Wartensleben, lequel croyait ne pouvoir défendre une route qu'en l'occupant. Informé que des détachemens ennemis poussaient jusqu'à Hassfurt, sur la rive droite du Mein, il fit aussitôt partir Mercantin avec sa cavalerie, pour le passer à Eltmann. Les avant-gardes des deux partis se rencontrèrent à Hassfurt et Kloster-Therese; mais les Français se replièrent sur Schweinfurt.

Le 24 juillet, Wartensleben suivit la cavalerie avec l'armée par Geroltzhofen à Eltmann, où l'infanterie passa le Mein sur deux ponts de pontons, et la cavalerie à gué, pour s'établir ainsi qu'il suit : 4 bataillons formant la droite dans Kœnigsberg, 14 bataillons et 24 escadrons sur les hauteurs entre cette ville et Zeil, appuyant leur gauche à la route de Schweinfurt à Bamberg; 2 bataillons et 10 escadrons à Sandt, sur la rive gauche du Mein, couvrant le chemin vicinal de Bamberg; un pont de pontons établit la communication entre ces deux lignes; un bataillon et 14 escadrons s'étendaient entre Breitbach et Ober-Schwarzach, près du défilé sur la route de Würzburg. Toutes les autres troupes, con-

sistant en 13 bataillons et 51 escadrons, étaient disséminées depuis Hofheim jusqu'à Kloster-Therese, sur la rive droite, et delà, sur la rive opposée de Geroltzhofen, à Kitzingen. Elsnitz qui se retira des bords de la Tauber le 23, sans avoir aperçu l'ennemi, occupa le lendemain Marktbreit, Ochsenfurt, Bœttigheim et Wertheim. Ses patrouilles se croisèrent encore avec celles de Mannheim, preuve que les inquiétudes conçues sur l'aile gauche des Autrichiens étaient sans fondement.

Wartensleben resta à Zeil jusqu'au 1er août. Il avait perdu, dans le peu de marches forcées qu'il avait faites, un nombre considérable de traîneurs et de déserteurs, et ne comptait pas dans ses rangs au-delà de 24 mille hommes d'infanterie, avec lesquels il se flatta néanmoins de couvrir toutes les communications. Il perdit aussi, faute de moyens de transport, beaucoup d'approvisionnemens, qui pouvaient fournir à l'ennemi les facilités de poursuivre ses opérations. Mais l'indécision de Jourdan, sa manie de s'avancer sur un grand front, et la lenteur des mouvemens qui en résultait, l'empêchèrent de faire des pas décisifs et de profiter de si grands avantages.

Le 24, quelques légers détachemens de Col-

laud, et l'avant-garde de la division Championnet, se présentèrent devant Würzburg. La citadelle qui n'était ni approvisionnée, ni en état d'assurer par elle-même un avantage, avait été remise par les Autrichiens aux troupes du Prince Evêque, qui la rendirent le 25 aux Français.

Le même jour, la division Lefebvre porta sa droite à Schweinfurt, et sa gauche vis-à-vis d'Ebenhausen; son avant-garde borda le Mein jusqu'à Gerstadt, ainsi que les débouchés des routes de Kœnigshofen et de Neustadt. On plaça des postes sur la rive gauche, en avant de Schweinfurt, et entre Wachenhofen et Linfried. La division Collaud suivit la précédente le 26, et se forma en deuxième ligne; Grenier quitta la Wern, et s'établit entre Schwanenfeld et Thalheim, se liant par des postes à l'avant-garde de Championnet, qui occupait Neusess. Le gros de cette division était entré le 24 à Würzburg, et s'était placé entre Kitzingen et Dettelbach, poussant ses troupes légères sur le Mein.

Bernadotte que Jourdan désirait rapprocher de lui, voyant que Wartensleben voulait se tenir à Zeil, prit sa direction par Langfurt et Würzburg, et effectua sa jonction avec Championnet le 30, en avant de cette ville;

il poussait devant lui Elsnitz, lequel abandonna enfin Marktbiber, et arriva le 28 à Burgwinheim; il occupa ensuite Schlusselfeld et Dieburg, d'où il communiqua, par des patrouilles, avec les avant-postes de l'armée. Les Français occupèrent Castel et Iphofen.

Jourdan garda le 30 juillet la position de Schweinfurt; à partir du 25, il ne se passa rien de remarquable dans les deux armées, quoiqu'il y eût de fréquentes escarmouches, à l'occasion des reconnaissances continuelles que les généraux en chef ordonnaient.

Ils étaient tous deux sans plan, et ne voyaient pas jour à en former dans leur situation respective; ils s'épiaient pour se mettre en défaut par de petits moyens, et faire un pas de plus. Jourdan ne voulait que gagner du terrain, et Wartensleben mettait toute son étude à n'en pas perdre : ni l'un ni l'autre ne montra d'énergie, et ne profita des fautes grossières de son adversaire; on eût dit qu'ils avaient changé de rôle, et agissaient l'un pour l'autre. En tournant la droite de Wartensleben, Jourdan fit tout ce qu'il fallait pour le rejeter sur ses communications avec l'Archiduc et le Danube; et le général autrichien en les découvrant, semblait inviter son adversaire

à s'en rendre maître. Il s'appliqua à barrer aux Français une route sur laquelle ils ne pouvaient lui nuire, et où ils se seraient écartés de leur but.

Lorsque Wartensleben prit la résolution de se porter en toute diligence à Zeil, il dut présumer, ou que l'ennemi se trouvait en force à Schweinfurt, ou qu'il n'y était pas. Dans le premier cas, il était probable que Jourdan s'avancerait rapidement dans cette direction, et alors il ne pouvait le prévenir; dans le second, il était inutile de manœuvrer avec toute l'armée, pour s'opposer à l'opération d'un simple détachement. De toute manière, il semblait plus convenable d'opérer sur les communications de l'ennemi, en se portant sur la Wern avant que Bernadotte pût arriver, et de le forcer par-là à la retraite; ou bien encore, s'il ne voulait pas l'attaquer, de passer le Mein près de Dettelbach, et de prendre position à distance égale de Bamberg et de Schweinfurt.

Supposé que Wartensleben fût déjà en mouvement sur Zeil, il eût bien fait de le continuer avec toutes ses troupes, afin d'être en mesure d'attaquer l'ennemi, immédiatement après son arrivée; mais puisqu'il connaissait la direction dans laquelle s'avançait la droite de l'armée

française, et qu'il pouvait facilement discerner son éloignement, il était plus probable qu'il le battrait alors, qu'après lui avoir donné le temps de rassembler ses forces. Ajoutez à cela que les Autrichiens n'avaient rien à craindre d'un échec, parce que l'ennemi ne menaçait pas leur retraite : c'était le cas ou jamais, de lui livrer bataille. Cependant Wartensleben étendit son front pour occuper toutes les routes aboutissant à Bamberg. Il se plaça, avec le gros de son armée, sur l'extrême droite, comme si des routes courant dans diverses directions pouvaient être défendues autrement que par le choix d'un bon point central.

Jourdan manœuvrait encore plus mal. Ses deux ailes étaient si éloignées, qu'il donnait à l'ennemi, quoique inférieur, l'occasion de les attaquer et de les battre, sans qu'elles pussent se secourir; d'ailleurs sa gauche s'étendait trop pour agir avec vigueur. Aussi tous les mouvemens s'opérèrent lentement, comme cela est inévitable, quand on les ordonne d'après les reconnaissances de la position de l'ennemi. Finalement, Jourdan perdit sept jours très-précieux, durant lesquels Wartensleben resta tranquille à Zeil. Il ne lui en fallait pas autant pour rassembler ses forces et attaquer son adversaire; ou tout au moins pour réc-

tifier la fausse direction de ses opérations, en faisant passer le Mein, en toute diligence, aux divisions Collaud et Grenier et se portant avec elles contre Bamberg, pendant que Lefebvre amuserait Wartensleben sur son front.

Cette manœuvre suffisait pour percer le faible cordon des Autrichiens. Leur armée, tournée par la gauche, eût été forcée de se retirer en toute hâte dans la direction prise; trop heureuse encore d'atteindre la Bohême par des détours! En cas d'échec, Jourdan avait une retraite assurée par la route de Würzburg, couverte par sa manœuvre : les Autrichiens, même victorieux, n'auraient pas osé s'avancer par Gmünden et le laisser sur leur flanc. Au pis-aller, quand toutes les routes lui eussent été coupées, il était toujours maître de se retirer vers le Necker.

L'expérience avait démontré jusqu'à nos jours, que les armées perdent en mobilité ce qu'elles gagnent par le nombre. Dans le siècle actuel leur force s'est considérablement accrue; néanmoins leurs mouvemens n'ont jamais été plus rapides. D'un autre côté, s'il est certain que la mobilité diminue en raison de l'agglomération des masses sur un seul point ou dans une même direction, il n'est pas moins

vrai que, pour obtenir l'avantage un jour de bataille, on doit rassembler toutes ses forces afin d'en opposer au moins d'égales à celles de son adversaire. Des contradictions en apparence si manifestes, ne peuvent être expliquées et appréciées à leur juste valeur, que par un général stratégien qui aura saisi les points décisifs du théâtre de la guerre. En effet, ces points servent de but à toutes les colonnes, quoiqu'elles y marchent par plusieurs directions; c'est là qu'elles se concentrent au moment du choc. Quand l'adversaire en est encore éloigné, ou qu'on a déjà remporté sur lui une victoire complète, qu'il est dispersé, coupé de ses communications, et sans appui; rien n'empêche alors de se diviser pour regagner, par la vîtesse de ses marches, le temps qu'on a employé à rassembler ses masses, à l'approche du combat, afin de s'ouvrir un chemin à la victoire.

Jourdan marchait et manœuvrait en présence de l'ennemi, avec des colonnes isolées, sans avoir obtenu ou sans viser à obtenir aucun avantage qui justifiât son système. Non-seulement il courut le danger d'être battu en détail, ce qui n'eût pas manqué d'arriver à Wurtzbourg ou à Zeil, avec un général plus hardi que Wartensleben; mais il négligea même l'objet qui seul pouvait motiver la dispersion de ses forces,

c'est-à-dire la célérité des mouvemens. En effet, toutes les fois que ses colonnes rencontraient les Autrichiens, elles ne les forçaient à la retraite que par des combats; perdant un temps précieux à attendre celles qui marchaient sur d'autres directions, et sans jamais se trouver en mesure de profiter de leur supériorité numérique pour inquiéter l'ennemi. Leurs manœuvres lentes et étendues n'auraient décontenancé ni amené un autre adversaire à faire ce qu'elles voulaient.

L'Archiduc ne dissimula pas à Wartensleben son mécontentement de la conduite qu'il avait tenue depuis le 22 août. L'abandon de Würzburg, et la convocation du conseil de guerre, où, au lieu de se décider à attaquer l'ennemi, on prit le parti de se retirer à Zeil, l'avaient vivement affecté. Il manda donc à son lieutenant qu'il allait le joindre pour frapper un coup décisif, et qu'il eût à se replier sur le Danube, en détachant un petit corps pour couvrir la frontière de Bohême. L'on observera que si Wartensleben avait eu plutôt connaissance du plan d'opérations, son mouvement sur Zeil n'aurait probablement pas eu lieu; il se serait retiré par Kitzingen à Nürnberg, ce qui l'aurait conduit au point décisif avec plus de facilité et de vîtesse.

Sans doute le plan d'un Général en ch

doit pas être communiqué à tout le monde; cependant c'est une faute de le cacher à ceux qui sont destinés à concourir, dans l'éloignement, à son exécution.

CHAPITRE XIII.

Marche de Moreau sur la Brenz.

WARTENSLEBEN s'était déjà retiré à Zeil, au fond de la Franconie, que l'Archiduc se trouvait encore à Bœhmenkirch, hors d'état de le joindre aussitôt qu'il l'aurait souhaité. Leur jonction ne pouvait s'effectuer désormais que sur le Danube inférieur, peut-être même qu'à Ratisbonne. Le prince Charles, obligé par-là de renoncer au projet de retraite sur Ulm, quitta la bonne position de Bœhmenkirch pour occuper la rive gauche du Danube, où l'appelait l'exécution de son nouveau plan.

Après avoir renforcé son avant-garde du corps volant de l'aile droite, il l'établit à Hussenhof pour couvrir la route d'Aalen, et mit ses avant-postes à Gmünd; un détachement resta à Eschach pour battre la campagne environnante. Frœhlich qui arriva avec le prince de Condé, le 28 juillet, à Ochsenhausen, et qui avait renforcé le poste de Blaubeu-

ren d'une partie des troupes légères de Kirchbierlingen, reçut l'ordre de désarmer le contingent de Souabe qui se retirait à Biberach, et de se rendre ensuite à Ulm pour se réunir à l'armée, après avoir laissé le prince de Condé à Memmingen, derrière l'Iller, et le général Wolf sur l'Arg.

Les Français s'avançaient avec circonspection, et leur avant-garde parut seulement le 26 à Urach; Laroche arriva le 28 à Gœppingen. Le surlendemain ils chassèrent les avant-postes autrichiens de Gmünd et d'Eschach; le 31 ils repoussèrent celui de Ramsberg du côté de Weissenstein.

Le 1er août, à deux heures du matin, l'Archiduc transféra le camp de Bœhmenkirch à Heidenheim; le prince de Lichtenstein occupa Aalen avec des flanqueurs; Hotze s'établit en avant de Giengen, entre Falkenstein et Bissingen. Les avant-postes s'étendaient de Schwabsberg par Ramenstrut; Bœbingen, Weissenstein et Rauenstein, le long de l'Eibach, vers Geislingen, d'où ils se dirigèrent sur la route d'Ulm à Denkenthal, et par Albek, en avant du couvent d'Elchingen. Le corps volant des environs de Blaubeuren reçut l'ordre de passer le Danube à Ulm, pour couvrir sur la droite de ce fleuve, la marche de Frœhlich

qui descendait d'Erlemos le long de l'Iller. Tous les ponts du Danube, excepté celui d'Elchingen, furent détruits. Le même soir, les avant-postes français occupèrent Bœbingen, dont ils chassèrent les Autrichiens.

Le 2 août, l'Archiduc quitta son bivouac de Heidenheim pour se rendre à Neresheim. Hotze se porta à Gundelfingen, et le prince de Lichtenstein à Elfingen, en avant de Neresheim. Les avant-postes s'étendaient de Lauchheim par Aalen, Kœnigsbrunn, Heidenheim, Falkenstein et Hausen jusqu'au Danube. Frœhlich s'établit à Pfuhl sur sa rive droite, après avoir dirigé un détachement vers Kempten, afin d'occuper à tout événement les défilés d'Imenstadt et Reuti. La droite des Français n'arriva ce jour-là qu'à Constance.

L'évacuation de Bœhmenkirch obligea Moreau à changer de plan ; voyant l'impossibilité de prévenir l'Archiduc sur le Danube, et les obstacles qu'éprouveraient les opérations sur le Rauhe-Albe, il se contenta de porter le centre, sous le commandement de Saint-Cyr, par la route directe de montagne à Heidenheim, pendant que Desaix marchait à Gmünden, avec le reste de l'armée, pour s'avancer dans la vallée de la Rems.

La position de l'armée autrichienne à El-

chingen, Neresheim et Gundelfingen, avait trop d'extension pour être de bonne défense. Il n'y a guères que l'éloignement de l'ennemi, et la facilité d'occuper sans risque toute la contrée, pour en tirer des subsistances et en imposer aux Français qui, à certains égards, pouvaient en justifier le choix; aussi l'Archiduc la changea-t-il le 3 dans l'après-midi, dès qu'il connut la nouvelle direction prise par son adversaire, et que ses troupes légères parurent à Ellvangen et Aalen. Desaix qui était en marche pour Gmünden, apercevant le côté faible du cordon autrichien, l'attaqua à l'instant où il se retirait à Aalen, et le rejeta de cette ville et de la forêt de Waldhausen, avec une perte considérable, si bien qu'il se replia de Laucheim à Waldhausen et Kœnigsbrunn.

Ces mouvemens dénotaient l'intention de tourner la droite des Impériaux, et semblaient annoncer qu'on allait les attaquer vigoureusement, et les forcer à repasser le Danube; cependant ils n'étaient point encore assez prononcés pour qu'on dût en rien préjuger, car d'Aalen, ils pouvaient se tourner aussi bien vers Nœrdlingen que du côté de la vallée de la Brenz, par Heidenheim à Neresheim ou Gundelfingen.

Après avoir passé le Necker, Moreau projetait sûrement de gagner le Danube; mais il n'avait pas encore de plan pour franchir ce fleuve. Son indécision ne peut être attribuée qu'au peu de connaissance du pays coupé et difficile où il se trouvait. Il n'osait s'aventurer et s'exposer à un échec qui aurait eu les conséquences les plus graves dans ces longs défilés, que séparent des montagnes escarpées.

Bien que de Neresheim l'Archiduc fût assez près de Nœrdlingen pour y arriver avant les Français qui occupaient Aalen, il se décida, dès le 3 août, à s'y porter avec 9 bataillons et 15 escadrons; 3 bataillons et 4 escadrons restèrent sur la hauteur d'Umenheim, près de Neresheim; et le corps du prince de Lichtenstein, formant alors l'avant-garde de l'aile droite, fut établi à Trochtelfingen, occupant Bopfingen et Michelfeld, comme avant-postes.

Le 4, Hotze se porta avec 8 bataillons et 12 escadrons, de Gundelfingen à Umenheim; 2 bataillons et 4 escadrons restèrent à Dischingen; le général Riese marcha à Gundelfingen avec 6 bataillons et 12 escadrons: le reste de l'armée garda sa position qu'on couvrit par un cordon de troupes légères depuis Bopfingen par Natheim, Stauffen, Giengen jusqu'au Danube. Cette nouvelle position était

encore plus étendue et plus exposée que la première.

La chaîne de montagnes escarpées qui divise les affluens du Necker de ceux du Danube, sépare aussi le Kocher de la Brenz, entre Kœnigsbrunn et Ober-Kochen, d'où elle se projette dans la direction de Neresheim et Bopfingen. C'est de cette chaîne et de ses ramifications que sourdissent, de Gundelfingen à Donauwerth, tous les affluens du Danube, ainsi que ceux de la Brenz et de la Wernitz. Les vallées de ces ramifications ne sont pas fort longues, mais très-basses. Le chaînon qui s'étend vers la Wernitz est impraticable : borné d'un côté par le Danube, et de l'autre par un pays assez ouvert, entre Nœrdlingen et Mædingen, ses revers, quoique peu étendus, deviennent abruptes à mesure qu'il se rétrécit; couvert de forêts épaisses, il n'est traversé que par des chemins très-mauvais, et la plupart impraticables à l'artillerie; le seul bon en tout temps pour les équipages conduit de Heidenheim à Neresheim, où il se bifourche; une de ses branches mène à Nœrdlingen, par Umenheim, à travers une forêt épaisse, d'où il descend brusquement dans la plaine de Hollheim; l'autre conduit au Danube par Dischingen ou Katzenstein et Eglingen.

Il n'existe dans les montagnes jusqu'à la Wernitz, aucune autre communication du Danube à la plaine de Nœrdlingen. C'est là que l'Archiduc s'était placé, sa droite appuyée à cette ville, sa gauche à Gundelfingen; n'ayant pour opérer sa retraite, que la route de Nœrdlingen à Mædingen, conduisant à Donauwerth, par la vallée de la Wernitz; et celle qui longe le Danube. Il est vrai que le centre avait la faculté de se replier à Donauwerth par le défilé de la Kessel; mais ce chemin détestable était impraticable à la grosse artillerie; enfin cette position, coupée de ravins escarpés, joignait à ce vice radical celui d'un si grand développement, qu'aucun point ne se trouvait à portée d'être soutenu, ni fortement défendu.

Décidé à quitter Bœhmenkirch, l'Archiduc n'avait rien de mieux à faire que de se retirer par Gundelfingen dans la vallée de la Brenz, pour se rapprocher du Danube ou le passer. Son intention étant de s'éloigner le moins et le plus tard possible de Wartensleben, il fit bien de s'arrêter au premier parti; mais dès-lors c'était vers sa droite qu'il devait porter toute son attention: au lieu de la refuser à Nœrdlingen, d'établir sa gauche à Gundelfingen, et le centre à l'angle saillant de Neresheim; il convenait de

réunir le gros de son armée sur ce dernier point, et de le placer ensuite en avant de Nœrdlingen, faisant occuper les montagnes jusqu'au Danube, par un corps volant formé d'une partie des troupes de Frœhlich, qui se trouvaient à Pfuhl. De cette manière il aurait eu une position sûre et conforme à ses vues; car l'armée autrichienne n'éprouvant pas la moindre gêne dans ses mouvemens, et Ferino étant encore éloigné de plusieurs marches de l'Iller, l'Archiduc n'avait rien à craindre de ce qui pouvait venir par la rive droite du Danube, et toutes les chances se déclaraient en sa faveur. En effet, voulait-il livrer bataille? de Neresheim il tombait sur Moreau avec toutes ses forces, lorsque celui-ci déboucherait des défilés de Heidenheim, sur la Brenz. Jugeait-il plus prudent de ne pas s'engager? sa retraite était assurée sur Nœrdlingen, où le pays ouvert lui permettait de développer sa cavalerie : avantage incalculable au cas que l'ennemi lui eût offert la bataille. De ce point il pouvait encore se retirer sans combattre, ou sur Donauwerth et Wemdingen, ou sur Monheim et Neuburg, dont il se trouvait plus près que l'ennemi, tant que ce dernier n'aurait pas dépassé Neresheim. Enfin, s'il visait à se rap-

procher de Wartensleben, la route d'Œtingen lui était ouverte.

Dans ces différentes hypothèses, on ne voit pas ce que l'ennemi aurait pu tenter contre lui. S'il l'avait attaqué, ce n'eût pas été sans danger pour sa propre retraite, vu qu'il laissait sur ses derrières des défilés considérables. Il pouvait bien passer le Danube entre Ulm et Gundelfingen, et s'avancer vers le Lech, mais l'Archiduc l'aurait pris à dos ou devancé par Nœrdlingen sur Donauwerth; s'il manœuvrait autour de sa droite, le prince Charles était trop près des débouchés des défilés, pour laisser l'armée française achever impunément un semblable mouvement. Il est vrai que rien n'empêchant celle-ci de culbuter le corps volant dans les montagnes, pour se diriger vers le Danube, Moreau, suivant toute apparence, se serait arrêté à ce parti, dont la conséquence immédiate eût forcé les Autrichiens à abandonner Nœrdlingen en toute hâte, afin de ne pas être coupés du Danube.

Le 4 août, Saint-Cyr s'avança contre Heidenheim, et repoussa les avant-postes restés sur la droite de la Brenz. Le 5, il prit Giengen, Hermeringen, Stauffen et Altenberg, et poussa jusqu'à Elchingen, où il ne put se maintenir.

Le résultat de ce mouvement contraignit Riese à se replier de Gundelfingen par Lauingen et Dillingen, et d'établir ses avant-postes sur l'Egg. Le même jour, Ferino arriva à Biberach. Frœhlich se retira de l'autre côté de la Günz. Les Français s'avancèrent aussi vers Bopfingen, Aufhausen et Michelfeld : l'infanterie prit Kirchheim; mais la cavalerie resta en position sur le penchant des hauteurs de Bopfingen, vers ce village. Le prince de Lichtenstein attaqua l'ennemi avec sa cavalerie, le chassa de Kirchheim, et le repoussa jusqu'à Michelfeld et Aufhausen, où ses avant-postes reprirent leurs anciennes positions.

Moreau profita de ce délai pour concentrer ses troupes entre Aalen et Heidenheim, et préparer son mouvement général en amusant les Autrichiens par des escarmouches sur la ligne. L'Archiduc ayant eu connaissance de ces préparatifs, et ne voulant pas s'exposer à être attaqué, se décida, le 9, à retirer à Mædingen le gros de son armée, et à ne laisser que des troupes légères à Nœrdlingen. Hotze se replia le 8, derrière Forcheim avec 8 bataillons et 12 escadrons; après avoir été forcé, il devait se rendre à Donauwerth, par la vallée de la Kessel : 4 bataillons et 10 escadrons furent mis en réserve à Aufhau-

sen (1); ses avant-postes à Umenheim. Cette position, quoique moins étendue que la première, était encore trop hasardeuse, attendu que la communication entre l'Archiduc et Hotze présentait beaucoup d'inconvéniens : la retraite du dernier par la vallée de la Kessel, ne pouvant s'effectuer que sur des tranchées dans les forêts.

Le 8, la division Duhesme s'avança par Ballendorf contre Gundelfingen; celle de Taponnier contre Neresheim. Le jour suivant, à la suite d'un combat opiniâtre, les Autrichiens furent repoussés d'Umenheim et de Dischingen, sur Forcheim et la maison de chasse d'Eglingen.

---

(1) Il ne faut pas confondre cet endroit avec un autre du même nom, par où les Français dirigèrent leur attaque sur Bopfingen.

CHAPITRE XIV.

Marche de Wartensleben sur Amberg.

WARTENSLEBEN resta plusieurs jours à Zeil, et Jourdan à Schweinfurt. Toutes les routes qui mènent au Danube, et même celles de la rive gauche de la Regnitz, étaient encore au pouvoir des Autrichiens.

Lorsqu'enfin Bernadotte reçut l'ordre de partir d'Aschaffenburg, et fut arrivé le 30 juillet dans les environs de Würzburg, l'armée française se mit en mouvement, selon le système favori de son Général en chef, la gauche en avant, pour tourner l'ennemi; en sorte qu'elle s'étendit encore plus. La division Lefebvre marcha par Lauringen, et celle de Collaud la remplaça; celle-ci le fut à son tour, derrière Schweinfurt par Grenier. Championnet prit la même direction, et Bernadotte le releva entre Kitzingen et Dettelbach. Le 31, Collaud pivota sur Lefebvre, de manière que le gros de l'aile gauche arriva à

Bellingshausen. Les autres divisions gardèrent leurs positions. Les avant-postes de Grenier s'établirent à Gochsheim et poussèrent des reconnaissances jusqu'à Unter-Euerheim. L'avant-garde de Lefebvre investit la place de Kœnigshofen, qui se rendit le 1er : sa division s'y établit le jour suivant.

Les manœuvres de l'ennemi menaçant les Autrichiens de tous côtés, les dépêches de l'Archiduc firent sentir plus vivement à Wartensleben la nécessité de se rapprocher du Danube, et le décidèrent enfin à quitter Zeil le 1er août, après midi, et à se rendre à Bamberg. D'ici pour remplir les vues de son Général en chef, son intention était de se porter le long de la Regnitz, par Nürnberg à Neumarkt, et de détacher un corps de 12 à 14 mille hommes sur les frontières de Bohême.

Ce mouvement se fit sur quatre colonnes : trois marchèrent sur la rive droite du Mein jusqu'à Dœrfles, où elles passèrent cette rivière sur deux ponts de bateaux; la dernière cotoya sa gauche par Bamberg, pour se rendre derrière cette ville, où 19 bataillons et 26 escadrons, formant le gros de l'armée, furent placés. Ce camp appuyait sa droite à Hallstadt, et sa gauche vis-à-vis de Buch. La route de Forcheim, place occupée dès le 30 par un bataillon, courait devant le

front; 2 compagnies et 2 escadrons l'observaient de Cronach, d'où ils pouvaient se retirer sur Egra. Les avant-postes qui s'étant repliés le soir sans être inquiétés, formèrent une chaîne de Kirchlautern à Eltmann, Kloster-Eberach et Neustadt, qui se lia sur la Brenz par des partis avec l'armée de l'Archiduc.

Jourdan resta le 1er août dans la position du 31 juillet. Le 2, la division Grenier passa le Mein à Schweinfurt, et vint à Ober-Euerhaim; son avant-garde à Dürfeld et Wohnfurt. Bernadotte s'avançant par Bamberg, sur la route de Würzburg, repoussa dans un combat opiniâtre, les Autrichiens de Burgwinheim, où il s'établit, mais échoua devant Burg-Eberach.

Le 3 août, la division Lefebvre entra à Kœnigsberg, son avant-garde se plaça en avant de Bromberg; Collaud délogea l'ennemi d'Ebelsbach; Grenier s'établit derrière Limbach, après s'être emparé d'Eltmann; Championnet à la même hauteur, et Bernadotte à Burgwinheim, soutenu de la grosse cavalerie aux ordres de Bonnaud.

Kleber à qui Jourdan remit, le 2 août, le commandement de l'armée pour cause de maladie, sentit combien il gagnerait à livrer bataille aux Autrichiens, et fixa l'attaque de Bamberg au 4. La division Championnet soutenue de celles de Bernadotte, Grenier et

Bonnaud, fut chargée d'en chasser l'ennemi; quelques bataillons devaient couvrir, sur la Rauhe-Eberach, le flanc de cette colonne. Il enjoignit à Collaud de se porter à l'embouchure de la Regnitz, pendant que Lefebvre tiendrait Baunach, passerait l'Ils, et s'avancerait jusqu'au Mein, en poussant des patrouilles vers Coburg.

Ce plan était excellent, car il visait à forcer l'ennemi au point qui lui enlevait la route de Forcheim, et à lui rendre la retraite sur le Danube, sinon impossible, du moins très-difficile. Toutes les troupes dont la réunion pouvait s'effectuer sans trop attirer l'attention de l'ennemi, devaient opérer exclusivement au point décisif; Lefebvre et Collaud au contraire, qui n'y pouvaient arriver à l'insu des Autrichiens, à cause de leur grand éloignement, furent destinés aux accessoires.

La marche des Français sur Bamberg redoubla les inquiétudes de Wartensleben; il abandonna sa position dans la nuit du 3 au 4, et se retira derrière Forcheim. Les coureurs de Championnet ne trouvèrent à Bamberg que l'extrême arrière-garde, qui évacua la ville après un léger combat; son avant-garde la traversa, et porta le même jour ses avant-postes à Altendorf, en face de ceux de l'ennemi: le gros de sa division et celle de Grenier res-

tèrent à Bamberg. Les troupes légères de Bernadotte occupèrent Nieder-Pomersfelden; Collaud poussa jusqu'à Doerfles et Baunach; Lefebvre vint à Ebern, et fit à Zell, passer l'Ils à son avant-garde.

Wartensleben appuya sa gauche à la Regnitz; son front couvert par la Wisent, s'étendait sur la croupe des hauteurs de Boxdorf et Binsberg, jusqu'en arrière d'Ober-Ruth et Nieder-Ruth, en avant du pont de la Wisent; sa gauche était protégée par Forcheim. Cette petite forteresse, traversée par la route de Bamberg, est à l'abri d'un coup de main. Son enceinte consistant en dix bastions, en partie revêtus, se trouvait armée de quelques pièces d'artillerie; quoiqu'elle eût sous son canon un pont sur la Regnitz, on en jeta un second près de Hausen. La chaîne d'avant-postes qui couvrait l'armée courait d'Ebermansdorf à Altendorf, et depuis Sassenfurt sur la Reiche-Eberach, jusqu'à Bechhofen.

Ce cordon fut rectifié le 5 août: une avant-garde de 5 bataillons et 22 escadrons prit position derrière l'Aisch, entre Weppersdorf et Willersdorf; néanmoins on continua d'occuper Sassenfurt, Bechhofen, Hochstædt et Neustadt. Lorsque le détachement du général Elsnitz eut rejoint l'armée par Hochstædt, on envoya

le 4, 400 chevaux à Eichstædt, afin d'entretenir la communication avec l'armée de l'Archiduc, qui se rapprochait de Nœrdlingen.

Wartensleben avait si bien disséminé ses troupes, qu'il ne lui restait que 19 bataillons et 32 escadrons dans la position principale. La bonté de celle-ci, le décida à y séjourner du 5 au 7, malgré qu'il y eût cinq marches de Forcheim à Nœrdlingen et Eichstædt, trois ou quatre à Neumarkt, et qu'il ne pût espérer que l'Archiduc, arrivé le 4 à Nœrdlingen, fût en état de résister long-temps aux forces supérieures de Moreau. Tant de motifs ne purent le déterminer à se porter à Nürnberg, à l'embranchement de toutes les routes du Danube : il croyait bien faire d'attendre Jourdan à Forcheim, sans se douter que, dans cette occurrence, le gain d'une bataille ne le mènerait à rien; mais que sa perte l'exposerait au contraire, aux plus grands dangers, et que le moindre inconvénient de cette résolution lui enlevait un temps presque irréparable.

Si la position où l'on attend l'ennemi est un champ de bataille choisi d'avance, en raison des avantages que la nature du terrain procure contre l'agresseur, nulle ne peut être réputée tenable, dès que sa sûreté dépend d'un point extérieur facile à enlever par lui. Telle était

cependant celle de Forcheim; malgré les obstacles qui en hérissaient le front, on pouvait aisément la percer sur l'Aisch, par où l'ennemi avait la facilité de se porter sur la gauche de la Regnitz, et de gagner Nürnberg. La ligne de l'Aisch se trouvait trop étendue et trop faiblement gardée. On est toujours battu par un ennemi supérieur en nombre, lorsqu'on veut s'étendre en proportion de la ligne qu'il embrasse.

Le 5 août se passa tranquillement. Kleber arrêta son plan d'attaque pour le lendemain. Il employa plus de troupes sur la droite que Jourdan; mais du reste il suivit son système, en avançant sur un grand front par divisions marchant à la même hauteur. Afin de poursuivre l'ennemi dans une direction parallèle à sa retraite, il fallut pivoter à droite, en sorte que Lefebvre et Collaud décrivirent un grand arc avant de tomber dans l'alignement de l'aile droite. Celle-ci ne s'avança que très-peu le premier jour; Grenier, Championnet et Bernadotte arrivèrent le 5 seulement sur la Rauhe-Eberach. L'avant-garde de Grenier attendit à Bamberg que la gauche eût achevé sa manœuvre, car Lefebvre n'arriva que le 5 à Rentweinsdorf, près d'Ebern; ce qui fit perdre ainsi deux jours fort inutilement.

Rien n'est plus dangereux pour une armée

qui bat en retraite, que de faire un changement de front en arrière, perpendiculairement à la première direction de la ligne, et de manière à former avec elle un angle droit, car le pivot se trouve tout juste dans le prolongement de la ligne ennemie, et reste ainsi seul en prise à tous ses efforts, durant tout le temps que le mouvement s'exécute; ce qui permettra à l'ennemi d'écraser le flanc avant que la manœuvre soit terminée.

Un seul avantage de cette nature a souvent décidé du sort d'une campagne : on ne saurait douter que l'ennemi poursuivant, comme il vient d'être dit, une armée en retraite, ne découvre la partie faible si apparente de la ligne de son adversaire; ni présumer qu'il la laissera intacte pour la suivre parallèlement.

En se portant de Bamberg à Forcheim, Wartensleben ne fit autre chose qu'un changement de front en arrière. Si Kleber, dès qu'il en fut informé, avait dirigé les 3 divisions et la cavalerie qu'il avait sous la main à Bamberg, sur la gauche de la Regnitz, contre un seul point de la ligne autrichienne, elles auraient atteint l'Aisch le 5, et se seraient trouvées le lendemain sur le flanc de l'ennemi, trop faible pour leur résister. La division Collaud pouvait même coopérer à cette manœuvre, en passant la rivière à Bamberg, et suivant

les autres divisions. Lefebvre, il est vrai, était encore à une grande distance; mais rien n'empêchait Kleber de le faire venir en toute diligence sur la Regnitz, et de lui en faire longer la rive droite, pour échelonner le flanc des colonnes, et amuser Wartensleben sur son front. La marche d'une aussi forte masse, le long de la Regnitz, aurait coupé la ligne autrichienne sur l'Aisch.

Au lieu d'une manœuvre si simple et si efficace, Kleber résolut d'attaquer toute la ligne; aussi ne parvint-il qu'à tourner l'aile gauche des Autrichiens, et à les obliger de se retirer. En cela Kleber jugea mal, ou se conforma avec trop de ponctualité aux intentions de Jourdan, qu'il remplaçait momentanément, et du système duquel il ne lui fut peut-être pas permis de s'écarter.

Le 6 août, les coureurs français attaquèrent les avant-postes autrichiens. Les divisions Bernadotte, Championnet et Grenier passèrent la Rauhe-Eberach, entre Burgwinheim et la Regnitz. Bonnaud suivit l'aile droite avec la cavalerie. Les troupes légères des Autrichiens furent repoussées jusqu'à l'Aisch, qu'elles bordèrent alors, de Hochstædt à Schlamersdorf. Les Français prirent position sur la Reiche-Eberach, de Schlüsselfeld, jus-

qu'à son confluent. L'attaque fut moins vive sur la rive droite de la Regnitz. Collaud et Lefebvre chassèrent l'ennemi de Strullendorf, Hirscheid et des hauteurs les plus voisines qui commandent la vallée de la Regnitz.

Persuadé que l'occupation de la rive gauche de cette rivière était de la plus haute importance pour sa position, Wartensleben renforça, le 7, le général Kray qui y commandait, de deux brigades qui arrivèrent à Schlamersdorf à l'instant où la division Championnet, après avoir passé l'Aisch, emportait Willersdorf, et où Grenier débouchait d'Adelsdorf. Néanmoins, après un engagement vigoureux, les Français furent rejetés de l'autre côté de la rivière. Sur ces entrefaites, Hochstædt ayant été tourné par la cavalerie, et forcé par Bernadotte, la ligne fut débordée et prise en flanc; ce qui contraignit Kray à marquer la retraite de ses troupes par le pont de Hausen; elle s'effectua sans être inquiétée, à la faveur du terrain qui était très-coupé.

Lefebvre ayant attaqué l'ennemi sur la rive droite de la Regnitz, l'avait repoussé d'Ebermanstadt à Wiesenthau; Collaud qui aborda de front sa position, ne put qu'en faire replier les premiers postes.

Préparé par de meilleures dispositions, ce

combat aurait pu devenir décisif; cependant son résultat fut assez important pour décider l'ennemi à une retraite totale. Wartensleben quitta la route de Nürnberg pour suivre celle d'Amberg, où il ne voulait s'arrêter que quelques jours, parce qu'entre celle-ci et la première, les montagnes ne laissaient pas de communication directe vers le Danube. Il partit en conséquence dans la nuit du 7 au 8, et se replia à Neukirchen sur le Brand. Toutes les troupes légères postées entre Boxdorf et Grœfenberg, formèrent, sous Kray, l'arrière-garde; Nauendorf fut détaché à Altdorf, avec six escadrons, comme flanqueur de gauche: il devait observer la route de Nürnberg, et entretenir la communication avec l'Archiduc.

Jourdan reprit peu de jours après le commandement de l'armée, et séjourna le 8 août entre l'Aisch et la Wisent. Le 9, les divisions Lefebvre et Collaud s'avancèrent au-delà d'Erlangen; la première poussa de la cavalerie jusqu'à Steinbach, où il y eut des escarmouches; les coureurs de l'autre se montrèrent dans les environs de Nürnberg; la droite de l'armée passa l'Aurach, et prit position en avant de ce ruisseau entre Herzogen-Aurach et Frauen-Aurach.

Le Directoire avait ordonné à Jourdan de

poursuivre l'ennemi sans relâche, et de lui livrer une bataille décisive; mais il en perdit la meilleure occasion, car les montagnes où Wartensleben se trouvait désormais engagé, rendaient cette opération difficile. Les défilés où de petits détachemens peuvent arrêter des armées entières, sont favorables à celui qui les passe en colonne, sous la protection de ses arrière-gardes, lorsqu'on le poursuit sur un front parallèle; mais dans le cas contraire, il y serait sûrement défait, si on le prenait en flanc et qu'on l'y culbutât après une bataille perdue, sans lui laisser le temps de se former en ordre de marche et de poster ses arrière-gardes.

Les Autrichiens se mirent aussi en mouvement le 9 août. Wartensleben se dirigea par Lauf, établit sa gauche à Reichenschwand, sur la Pegnitz, et la droite au pied du fort de Rothenberg, dans lequel on jeta un bataillon. Schneitach, Steinbach et Bullach furent gardés par les avant-postes. Le 10, la division Collaud se porta à Neukirchen sur le Brand, flanquée sur sa gauche par celle de Lefebvre; Grenier et Championnet passèrent la Regnitz près d'Erlangen, et campèrent sur deux lignes derrière la route de Neunkirchen à Dormitz, leur droite appuyée à la Schwabach; Bernadotte se

rendit à Nürnberg. Dans la soirée, il s'engagea entre Neuhof et Bullach, des escarmouches assez vives qui n'eurent cependant aucun résultat.

Le 10, Wartensleben partit de Reichenschwand pour se rendre à Hartmanshof, d'où après avoir fait une halte de quelques heures, il poursuivit sa route par Sulzbach, sur Amberg qu'il garda jusqu'au 18. L'arrière-garde commandée par Kray, prit la même route, s'arrêta dans la position de Sulzbach, et tint les défilés de Hartmanshof et Velden. Une colonne de flanqueurs tirant par Happburg et Poppberg, alla s'établir à Ochsensolms, afin d'observer la route de Neumarkt et le chemin de Lauf par Augsberg à Amberg; deux escadrons furent détachés à Castel pour la lier à la brigade Nauendorf, qui était encore le 10 à Neumarkt. Indépendamment de ces détachemens, Wartensleben avait envoyé deux bataillons à Ratisbonne, pour s'assurer du pont.

Jourdan suivit les Autrichiens dans cette position. Le 11, les deux divisions de son aile gauche se portèrent vers Rothenberg; Lefebvre s'établit à Loch, Collaud entre Schneitach et le château de Rothenberg, qui avait été évacué; le centre se dirigea sur Lauf, où Championnet s'établit en première ligne et

Grenier en seconde; Bernadotte se porta entre Letten et Odensoos. Le 12 se passa à reconnaître les environs de Hersbruck, où l'armée devait se réunir le lendemain, derrière la Pegnitz et la Happbach; Lefebvre campa entre Absaltern et Worra; Collaud à gauche de Hersbruck, à cheval sur la chaussée de Sulzbach; Grenier entre Wetter et Zantag; Championnet près de Happburg : les villages de Pommelsbrunn et Hartmanshof furent occupés par les avant postes; la division Bernadotte était en marche sur Altdorf, pour gagner la route de Nürnberg à Neumarkt : l'armée séjourna dans cette position le 14 et le 15.

La conduite des généraux des deux partis, depuis le combat sur l'Aisch, prouve qu'ils manœuvrèrent sans plan comme sans génie; mais l'orgueil, ce sentiment inné dans le cœur de l'homme, nous dissimule toutes nos erreurs lorsqu'il n'en est pas le principe.

Wartensleben avait blanchi sous le harnais; ses longs services et sa valeur personnelle lui conciliant l'estime générale, le rendirent fier de cet avantage; il ne l'était pas moins de sa capacité, car on sait rarement distinguer à quel titre on reçoit des louanges, et c'est au contraire un préjugé bien commun parmi ceux qui ont passé par tous les grades, de pré-

tendre posséder à fond la science de la guerre. Wartensleben était parvenu dans l'armée autrichienne, à une époque où les raisons d'économie l'emportaient sur toutes les autres, et où la guerre se bornait ordinairement au gain ou à la perte d'un coin de terre. Alors on attachait la plus haute importance à couvrir un bout de frontière, à sauver un magasin. Ce vieil officier n'avait rien étudié au-delà. C'est ainsi qu'en se portant sur le Danube, il se trouvait en opposition avec ses principes, et croyait devoir couvrir tous les dépôts d'approvisionnemens formés en Bohême. Il est pénible pour un ancien militaire, plein de zèle et de confiance en ses moyens, qui a la conviction de faire le bien, d'être subordonné à un jeune homme, dont l'habileté n'est pas encore éprouvée, et qu'il a vu naître, lorsqu'il croyait avoir déjà rendu beaucoup de services. Tels étaient les sujets de mortification de Wartensleben : aussi saisissait-il de bonne foi toutes les occasions de justifier la direction contraire de ses mouvemens, malgré les ordres formels que l'Archiduc lui avait adressés les 25, 29, 31 juillet et 4 août, et qu'il lui eut montré toute l'importance de sa marche le long de la Regnitz sur Nürnberg.

Les Autrichiens étaient à Forcheim, à l'em-

branchement des routes qui mènent au Danube et à la Vils par les montagnes et les défilés qui séparent cette rivière de la Pegnitz. En se jetant dans les montagnes, ils perdaient l'espoir de gagner le Danube, faute de routes pour se rendre à Amberg. Dès que les Français tournèrent leur gauche à Hochstædt, Wartensleben craignit d'être prévenu sur la route de Nürnberg, et se dirigea vers Amberg. Un Général sans prévention aurait jugé que l'ennemi qui pénétra le 7 à Hochstædt, sans s'avancer simultanément par Willersdorf et le long de la Regnitz, n'arriverait certainement pas le même jour entre Forcheim et Nürnberg, et qu'il n'y avait aucun risque à se mettre en marche dans la soirée, pour être le lendemain dans cette dernière ville; effectivement sa colonne n'aurait été inquiétée que par des partis trop faibles pour l'arrêter. Souvent on croit une route coupée parce qu'on y aperçoit l'ennemi; cependant elle ne l'est réellement qu'autant qu'il vous tourmente sur d'autres points, ou qu'il l'occupe avec des forces telles, qu'on ne puisse s'y ouvrir un passage l'épée à la main.

En se retirant sur Amberg, Wartensleben s'éloigna de nouveau de l'Archiduc, dont le flanc resta en l'air, et rendit à Jourdan

les routes qui facilitaient sa jonction avec Moreau, pour tourner la grande armée autrichienne et gagner le Danube. Il s'engageait dans une contrée où les montagnes gênaient toutes ses manœuvres jusqu'au-delà de Sulzbach, et où sa nombreuse cavalerie lui devenait à charge.

L'armée de Sambre et Meuse pouvait arriver, en quatre ou cinq marches, de Forcheim à Dietfurt, sur l'Altmühl, ou près d'Œtingen; une ou deux divisions qui auraient poursuivi l'ennemi dans le défilé de la Pegnitz, suffisaient pour lui donner le change sur le nombre de troupes lancé contre lui, et le battre, au cas qu'il voulût reprendre l'offensive.

Cette manœuvre eût rassuré Jourdan du côté de Wartensleben comme de celui de l'Archiduc, dont les troupes se trouvaient disséminées depuis Nœrdlingen jusqu'au Danube. Il y a tout lieu de présumer que pressé par Moreau avec une supériorité qui lui ôtait le temps et les moyens de se jeter sur une des armées françaises, en dérobant son attaque à l'autre, le Prince n'aurait été informé que tard de l'approche de l'armée de Sambre et Meuse, peut-être même après la troisième marche. Cela est d'autant plus probable, que le détachement d'Eichstædt était trop faible pour pousser des

reconnaissances au loin; que Wartensleben observé dans le défilé de la Regnitz ne se serait pas aperçu à l'instant même de la marche des Français, et que son rapport n'aurait pu d'ailleurs arriver que par un long détour. Il est donc évident que les Autrichiens eussent été contraints à regagner le Danube en toute hâte. Et qui eût empêché alors Moreau et Jourdan de s'avancer de concert, par la rive gauche, sur Ratisbonne, pour y forcer le passage, amener l'ennemi à une bataille inégale, ou l'obliger à une retraite désastreuse en gagnant son flanc droit par des mouvemens rapides ?

Jourdan perdit l'occasion la plus favorable de toute la campagne de frapper un grand coup ; occasion souvent plus décisive que le gain de la bataille même. Connu avantageusement par d'heureux exploits en 1793 et 1794, il ambitionna la gloire de chasser Wartensleben en Bohême, et de prendre pied sur le territoire autrichien avant Moreau. Mais un mouvement qui l'eût conduit directement à se rapprocher de l'armée de Rhin et Moselle plus forte que la sienne, en l'obligeant d'agir de concert avec elle, l'eût subordonné à un autre général : dès-lors le premier rôle ne lui appartenant plus, son amour-propre trop contrarié de se voir borné au second, le fortifia

dans l'opinion qu'il valait mieux poursuivre l'ennemi pied à pied (1).

Il est rare que l'homme sonde les replis de son cœur pour y découvrir les mobiles de ses mouvemens. Il n'appartient qu'aux ames fortes de démêler le principe secret des causes apparentes de leurs actions, et d'agir pour le mieux d'après leur intime conviction. On croit avoir de bonnes intentions, des principes épurés, tandis qu'on est poussé par tout autre motif: tant il est vrai que le vulgaire se laisse entraîner par ses passions!

---

(1) L'auteur, d'ailleurs si impartial, s'écarte ici de la règle qu'il s'est tracée, en reprochant au général français un défaut qui n'est pas dans son caractère. L'armée lui rend plus de justice, et sait que s'il fut surpassé en talens, par quelques-uns de ses contemporains, personne ne porta plus loin que lui la modestie et le patriotisme.

CHAPITRE XV.

Bataille de Neresheim, du 11 août. — Retraite de l'Archiduc sur la rive droite du Danube.

Le 10 août au matin l'armée de Rhin et Moselle, à l'exception des 22 bataillons et 17 escadrons de l'aile droite, qui marchaient sur Bregenz et l'Iller, occupait les positions suivantes :

La division Duhesme de 5,040 hommes et 590 chevaux, était à Ober-Medlingen, en avant de Gundelfingen ; Saint-Cyr avec la division Taponnier de 9,960 hommes et 596 chevaux, entre Neresheim, Umenheim et Weiler-Merkingen ; Desaix avec la division Beaupuy et la réserve, formant ensemble 17,430 fantassins et 2,930 cavaliers, derrière Neresheim ; Delmas avait 7,470 hommes de pied et 890 chevaux, en arrière de Bopfingen.

L'armée autrichienne indépendamment de 3 bataillons et 4 escadrons passés dans le Vorarlberg, sous les ordres du général Wolf,

était considérablement affaiblie : l'aile gauche de 12,470 hommes et 4,940 chevaux, avait 4 bataillons et 10 escadrons à Krombach, sous les ordres de Frœhlich ; 2 bataillons, 5 escadrons aux ordres de Giulay, à Günzburg ; le corps de Condé, de 3 bataillons et demi et 9 escadrons, marchait pour se réunir à lui ; 10 bataillons et 16 escadrons campaient à Hochstædt, sous Riese.

Le centre, commandé par Hotze, avait sa gauche de 4 bataillons et 6 escadrons, sur les hauteurs en arrière d'Amerdingen ; sa droite de 3 bataillons et 4 escadrons, derrière Forcheim ; 4 bataillons et autant d'escadrons, en réserve à Aufhausen ; un bataillon et 4 escadrons, sur les hauteurs entre ce village et Eglingen ; enfin, un bataillon et demi et 2 escadrons, en avant-postes à Forcheim, Weilerhof, Eglingen, et près de la maison de chasse. Tous ces corps formaient ensemble 13 bataillons et demi et 20 escadrons, c'est-à-dire, 9,500 hommes de pied et 3480 chevaux.

L'aile droite présentait une force active de 7,770 fantassins, et 4,840 hommes de cavalerie. Le gros de 9 bataillons et 13 escadrons, se trouvait en position à Mædingen. Le prince de Lichtenstein avec 2 bataillons et 22 escadrons, était en avant-garde à Nœrdlingen.

L'armée impériale avait reçu des pays héréditaires, un bataillon et 6 escadrons de renfort, et Moreau 3 bataillons et 2 escadrons du Rhin.

La position du dernier, au milieu de la partie ouverte des montagnes, était des plus heureuses (1); elle commandait la route principale de Nœrdlingen, et vers le Danube. Moreau pouvait donc se jeter sur une des ailes ou sur le centre de l'ennemi, sans craindre de sa part la même manœuvre, vu la dispersion de ses forces dans des montagnes impraticables. Le gros de l'armée autrichienne avait à dos des vallées qui, descendant par Mædingen vers la route de Nœrdlingen et la Wernitz, n'offrent que de mauvais chemins pour une retraite : culbutée au centre, et ses deux ailes étant séparées, elle eût été fort embarrassée; les Français au contraire, ne risquaient presque rien, même en cas d'échec, attendu qu'ils pouvaient se réunir, et se défendre sur les hauteurs avantageuses en avant de Neresheim et d'Umenheim.

---

(1) Il faut avouer que si la position de l'armée française était aussi avantageuse, c'était l'effet d'un pur hasard, car Moreau qui ne s'attendait point à ce que l'Archiduc allait faire volte-face, ne l'occupait que comme une position de passage.

Les Autrichiens voulurent rectifier leur centre, en refusant à Amerdingen, leur gauche, qu'ils établirent derrière le Kesselbach; cependant l'aile droite donnait toujours prise à l'attaque qu'on aurait dirigée contre elle de Neresheim; et bien qu'elle fût appuyée à des ravins escarpés et d'épaisses forêts, elle n'était rien moins qu'inexpugnable.

Les troupes postées à Mædingen pouvaient à la vérité être détachées pour la soutenir à Forcheim; mais elles n'y seraient jamais arrivées à temps; car Mædingen est plus éloigné de Forcheim que Neresheim, où se trouvait déjà une division ennemie. D'ailleurs, la marche devant s'effectuer sur une tranchée dans la forêt, il eût été imprudent de dégarnir Mædingen, parce qu'en cas d'échec, la route qui y mène de Forcheim, aurait servi aux troupes qui ne pouvaient filer par la vallée de la Kessel. Enfin, l'aile gauche n'était d'aucun appui pour le centre, à cause de son grand éloignement.

L'Archiduc risquait trop d'attendre son adversaire dans ces positions étendues; et l'évacuation des magasins sur le Danube n'était plus une raison plausible pour courir les chances d'une bataille dans des circonstances si défavorables. Il en reconnut le danger lorsque Moreau s'avança près du centre; mais une retraite

en sa présence ne semblait pas moins délicate. Il se décida donc à prendre l'initiative de l'attaque pour repousser l'armée française, afin de pouvoir se retirer tranquillement, et se réunir plus vîte à Wartensleben. On ne doit pas lui supposer d'autre intention ; car à cette époque, Jourdan était si rapproché, que le Prince aurait tout-à-fait manqué la jonction qu'il projetait, en suivant son adversaire après le gain de la bataille.

Wartensleben lui ayant donné avis de l'impuissance où il se trouvait d'arrêter l'ennemi, et de la nécessité de se replier sur la Bohême, l'Archiduc craignit qu'il n'eût déjà commencé son mouvement rétrograde, et qu'il ne fût plus temps de se réunir à lui ; car dans ce cas, sa marche sur la rive gauche du Danube jusqu'au pont de Neuburg ou d'Ingolstadt, eût été trop chanceuse; il résolut donc de passer ce fleuve le plutôt possible, soit pour s'opposer au passage de l'armée de Sambre et Meuse, dont la marche n'éprouvait plus d'obstacle, soit pour opérer sa jonction avec Wartensleben, par Ingolstadt ou Ratisbonne, s'il n'avait pas encore abandonné la Naab.

Telles furent les considérations qui déterminèrent l'Archiduc à effectuer le passage du Danube à Donauwerth, où tous les préparatifs

avaient été faits d'avance, et où il fallait arriver nécessairement par les défilés pénibles de la Wernitz et de la Kessel, dont il s'était assuré.

L'attaque fut fixée au 11 août, aussitôt après qu'une partie des troupes du camp de Mædingen se seraient réunies à celles du centre. D'après les dispositions générales, l'attaque principale devait être dirigée de Forcheim et Amerdingen, sur le centre de l'armée française. On y destina 19 bataillons et demi et 24 escadrons, c'est-à-dire, 13,500 hommes d'infanterie, et 3,900 de cavalerie. Mercantin (1) avait ordre d'attaquer Dischingen, par Kloster-Mædingen, avec quelques bataillons détachés de la division Riese.

La principale attaque devait être secondée par des démonstrations de l'avant-garde aux ordres du prince de Lichtenstein, auquel il fut prescrit de pousser des partis dans les bois entre Neresheim et Nœrdlingen; 4 bataillons et 10 escadrons restèrent au camp de Mædingen pour lui prêter la main en cas de besoin : il n'y avait pas moins de 4,000 baïonnettes et 4,300 sabres pour cet accessoire.

Les instructions de Riese portaient qu'il s'avancerait avec l'aile gauche, de Dillingen

---

(1) Ce Général avait passé depuis peu de l'armée de Wartensleben à celle de l'Archiduc.

par Giengen sur Oggenhausen; qu'il rejetterait l'ennemi sur Heidenheim et Natheim, et menacerait son flanc droit et ses derrières : 6,900 hommes d'infanterie et 2,400 chevaux étaient à sa disposition pour cet objet. La totalité des troupes en action s'élevait à 24,000 hommes et 10,600 chevaux. On avait prescrit à Frœhlich de passer le Danube, de longer la rive droite de la Brenz, par Stozingen et Giengen, et de favoriser ainsi le mouvement de Riese. Les Autrichiens s'ébranlèrent le 10 au soir, pour atteindre dans la nuit, le point de départ des colonnes d'attaque.

Cependant Moreau fidèle à son système de circonspection, et voulant forcer son adversaire à la retraite par de petits combats, avançait peu à peu dans le pays fourré qu'il ne connaissait pas. L'avant-garde du centre, soutenue de la division Taponnier et de la cavalerie de réserve, attaqua le 10 après midi, les troupes légères autrichiennes postées derrière Eglingen, et les repoussa sur Amerdingen et Aufhausen. Au même moment, la division Beaupuy pénétrait dans la forêt, entre Schweindorf et Forcheim, et celle de Delmas faisait une fausse attaque sur Bopfingen. Un orage épouvantable, qui obscurcit le ciel et dura jusqu'à la nuit, sépara les combattans.

Moreau établit le même jour sa droite à Dischingen, sur les hauteurs avantageuses de l'Eggebach; sa gauche derrière Schweindorf, à la forêt épaisse traversée par la route de Neresheim à Nordlingen; son centre à Dunstelkingen. Quoique les bois de cette contrée soient coupés de ravins profonds et impraticables, il établit la cavalerie de sa réserve sur la route de Nordlingen, en arrière du bois où le terrain s'ouvre vers Umenheim et Neresheim, afin de mieux assurer sa gauche. Les divisions Delmas et Duhesme restèrent dans la position de la veille.

L'armée française, placée au nœud des vallées qui s'inclinent vers le Danube, et du côté de la Wernitz, n'avait rien à désirer sous les rapports de la tactique, et pouvait manœuvrer facilement; au lieu que les Autrichiens, séparés par ces vallées mêmes, rencontraient à chaque pas des obstacles à leurs mouvemens. Moreau avait refusé son aile droite, protégée d'ailleurs par le château et le village de Dischingen, susceptibles d'être mis en état de défense. Le centre était établi à Dunstelkingen, sur des hauteurs propres à toutes les armes, mais principalement à l'artillerie; le gros de son infanterie posté en partie sur ces

hauteurs, et partie en réserve. Son aile gauche se trouvait aussi refusée. Une attaque dirigée contre elle aurait coûté trop de monde et exigé trop de temps, pour n'être pas repoussée à propos par les troupes du centre. La cavalerie de réserve placée derrière les forêts empêchait l'ennemi d'en déboucher. L'infanterie, postée à Bopfingen, était assez près pour le prendre en flanc, et faire échouer ses tentatives,

Le seul défaut qu'eut l'établissement de l'armée française, était le grand éloignement de la division Duhesme du centre; elle ne pouvait de Medlingen, prendre part à aucune opération offensive, ni protéger l'aile droite; car quoique le terrain fût découvert, elle n'avait que 8 escadrons.

En plaçant son infanterie en arrière de Dischingen, vers l'Egge, on aurait bien mieux couvert le flanc droit de l'armée, et l'ennemi ne l'eût jamais devancée sur la route de Heidenheim : la position du corps de bataille eût acquis beaucoup plus de solidité par l'appui de ces bataillons, et quelques détachemens de cavalerie étaient suffisans pour éclairer la contrée jusqu'au Danube.

Les avant-postes des deux armées restèrent,

la nuit du 10 au 11, dans les positions où l'orage les surprit.

La colonne dirigée de Mædingen à travers les bois, contre le centre, trouva le chemin si défoncé, qu'elle employa neuf heures, et son artillerie quatorze, pour se rendre à sa destination, où elle aurait dû arriver en trois heures. On perdit ainsi tout l'avantage d'une attaque imprévue; et bien que cet accident fut irréparable, les Français joignant la supériorité du nombre à celle de la position, l'Archiduc dut courir le risque d'attaquer; car il y avait trop de danger à se retirer en leur présence, ou à s'établir dans les vallées dont ils occupaient le nœud.

Les avant-postes tiraillèrent dès le point du jour; mais les colonnes ne furent prêtes à entrer en action qu'à sept heures seulement. Voici quelles étaient les dispositions contre le centre. *La première colonne de 6 bataillons et autant d'escadrons, après avoir été formée à Amertingen, fut partagée en deux sections : la première marcha à gauche d'Osterhofen, le long de la forêt, vers la maison de chasse d'Eglingen; la seconde sur le chemin d'Amertingen, à Eglingen, où après s'être réunie à la précédente, elle devait attaquer Dischingen, de*

concert avec elle. La seconde colonne de 7 bataillons et 8 escadrons, se rassembla à Aufhausen, et marcha en deux sections : l'une de ce village à Eglingen ; l'autre de Weilerhof à Dunstelkingen, où elles durent se réunir. Après avoir emporté ce dernier poste, la seconde colonne avait ordre de rester à Katzenstein, jusqu'à ce que la première section de la précédente eût occupé Neresheim, et que la seconde se fût emparée de Dischingen. Une troisième colonne de 6 bataillons et demi et 10 escadrons, fut rassemblée à Forheim et dirigée sur Umenheim, partie par Kœssingen et Hœllestein, et partie par Schweindorf.

Les colonnes ainsi formées s'ébranlèrent aussitôt pour l'attaque (1). Après avoir délogé l'ennemi de la forêt d'Aufhausen, de Weiler-

---

(1) On reconnaît dans ce plan l'esprit du système de Mack, qui consistait à étendre la ligne pour déborder celle de l'ennemi, et à multiplier les colonnes pour le tenir dans l'incertitude du vrai point d'attaque : système dangereux dont le prince Charles n'osa peut-être pas encore s'écarter, mais auquel il renonça à Stockach, trois ans après. On l'a vu depuis manœuvrer sur d'autres principes à Caldiero, à Esling, à Wagram même, et obtenir de plus heureux résultats de ses combinaisons.

hof, d'Osterhofen, d'Eglingen, ainsi que de la maison de chasse; elles emportèrent les villages de Reistingen et Trugenhofen : les Français se replièrent dans la position centrale, déterminés à y faire une vigoureuse résistance.

Saint-Cyr garnissait les hauteurs de Dunstelkingen avec 18 bataillons; Dischingen était défendu par les brigades Lecourbe et Laroche (1).

La première et la seconde colonne, réduites à 8 bataillons après ces premiers combats, s'établirent vis-à-vis de cette position. L'Archiduc se contenta de canonner et d'attaquer faiblement Dunstelkingen, en attendant l'arrivée de la troisième colonne, qui eut à lutter contre les difficultés sans nombre du terrain, et l'opiniâtreté des Français. Il fallut de vigoureux efforts pour emporter Kœssingen; Schweindorf résista, et l'attaque

---

(1) Laroche gardait avec 9 bataillons, les hauteurs de Dunstelkingen. Lecourbe avec trois autres, était en réserve à Dischingen. Le reste de la division Saint-Cyr, culbuté la veille entre Aufhausen et Amerdingen, par l'avant-garde de l'Archiduc, n'avait point encore été rallié. Ainsi les efforts du centre des Impériaux furent dirigés contre ces 9 bataillons français.

de l'aile droite dans la forêt, sur la route de Nordlingen à Neresheim, ne fit aucun progrès : ce ne fut qu'à la gauche où les Autrichiens réussirent complètement, et arrivèrent sur le flanc droit et les derrières de leurs ennemis. Riese repoussa la division Duhesme de Medlingen et de Giengen, et la poursuivit avec sa cavalerie; elle ne se retira pas sans peine par Bœhmenkirch à Weissenstein, et perdit deux pièces. Riese poussa jusqu'à Oggenhausen, occupa Heidenheim, et dirigea sa cavalerie légère à Hausen et Gerstetten. Les équipages, le trésor et les munitions se sauvèrent à Aalen dans le plus grand désordre. Au même moment, Frœhlich passa le Danube à Günzburg, et s'avança jusqu'à Langenau, portant son avant-garde à Albeck. Mercantin gagna la hauteur de Balhausen, occupa Altenberg et Stauffen, d'où il se mit en communication avec Riese, sur le flanc de l'ennemi.

La situation de Moreau ne paraissait pas rassurante; toutefois l'excellence de la position et sa supériorité numérique dissipèrent ses inquiétudes; car il pouvait opposer toutes ses forces réunies aux Autrichiens dispersés : il jugea avec sagacité que ceux-ci n'auraient porté qu'un faible détachement sur Heiden-

heim, et se borna à y envoyer un bataillon et 2 escadrons pour le reprendre. N'envisageant ce qui se passait sur sa gauche que comme une simple démonstration, il prescrivit à Delmas de marcher sur Merkingen, après avoir laissé un détachement à Bopfingen. Toute la réserve s'ébranla (1) : Saint-Cyr renforcé, reçut ordre de défendre Dunstelkingen à toute extrémité. Desaix attira des renforts à Schweindorf, rejeta la troisième colonne autrichienne, et réoccupa la forêt de Kœssingen, au moment où l'on débusquait celle qui s'était avancée dans la forêt que traverse la route de Neresheim.

D'un côté, la faiblesse des Impériaux, de l'autre la crainte de manquer de munitions, firent cesser le combat à deux heures après midi; car les Français ayant consommé la plus grande partie de celles qu'ils avaient amenées sur le champ de bataille, désespérèrent d'en tirer de leur parc qui était en fuite.

---

(1) L'auteur a puisé ces renseignemens dans une relation publiée en France, et qui n'est pas toujours exacte: on nous assure que la réserve française ne bougea point de ses positions, que Moreau n'envoya aucun renfort à Saint-Cyr, et que Desaix n'engagea qu'une brigade durant toute la journée.

Le centre des deux armées passa la nuit dans les positions qu'il avait à la fin de la bataille. L'aile droite des Autrichiens revint au camp de Mædingen, et la gauche se retira à Dillingen.

Le 12 au jour, l'Archiduc quitta également le champ de bataille pour se rendre à Mædingen avec 6 bataillons et 8 escadrons; il y laissa 16 bataillons et 19 escadrons sous le général Hotze, auquel il prescrivit de se retirer pied à pied par la vallée de la Kessel. Moreau resta dans sa position sans inquiéter la retraite de l'ennemi.

Le 13 août, l'Archiduc partit du camp de Mædingen avec 15 bataillons et 18 escadrons, se dirigeant par Harburg sur Donauwerth, où il passa le Danube; il prit position à Nordheim, où la colonne de Hotze vint le rejoindre. Trois bataillons et 15 escadrons, outre 8 bataillons placés en avant d'Harburg, couvrirent la retraite sous le prince de Lichtenstein. La chaîne des avant-postes s'étendit d'Erlingshofen par la montagne, sur Deggingen, Balgheim et Heroldingen : des partis coururent jusques à Œtingen et Nordlingen. Le 14, l'arrière-garde passa le Danube, et ne laissa qu'un poste à Donauwerth.

Riese effectua son passage le 13, à Dillingen,

se porta à Burgau, et détruisit tous les ponts. En même temps, le prince de Condé se retira de Mindelheim à Schwabmünchen, à la suite d'une affaire assez chaude avec l'avant-garde de Ferino, qui le déposta (1). Frœhlich prit sa

(1) Ici le prince Charles passe sous silence un combat malheureux où les Français s'entr'égorgèrent, et dont jusqu'à présent l'on n'a pas connu les détails.

L'avant-garde de Ferino, commandée par Abatucci, partie le 12 août de Memmingen, atteignit l'arrière-garde du corps de Condé en arrière de Wettersheim, et l'ayant ébranlée par une vive canonnade, la fit charger par le 4e régiment de dragons qui la ramena l'épée dans les reins jusques dans le camp d'Erckheim. Ici la canonnade recommença de nouveau, et se soutint jusqu'à ce que la 3e légère, qui avait fait un long détour, parût sur le flanc des émigrés, et menaça de les couper. Alors le duc d'Enghien ordonna la retraite, qu'Abatucci fit harceler par ses dragons jusqu'au-delà de Kamlach, où s'établirent ses avant-postes.

Cependant le prince de Condé, qui avait réuni son corps à Mindelheim, reconnut bientôt l'impossibilité de se maintenir dans cette position; la prudence lui conseillait de battre en retraite, mais pour venger sa réputation que les Impériaux s'efforçaient d'obscurcir par leurs malins propos, il ne voulut pas se retirer sans combattre. L'attaque fut donc résolue pour la nuit même, et calculée sur une surprise.

Le premier coup devait être frappé par l'infanterie, qui pour cet effet fut divisée en deux colonnes, en tête de chacune desquelles marchaient des détachemens d'infanterie

direction sur Fuessen. L'embarras de Moreau, après la journée du 11, l'empêcha de poursuivre les Autrichiens, et de punir l'Archiduc de sa témérité.

---

noble, conduits par les aides-majors-généraux de Solémy et d'Hoffeliz. La cavalerie sous le comte d'Ecquevilly suivit immédiatement aussi sur deux colonnes, qui devaient se réunir et se déployer dans la plaine en cas de succès. Le prince de Condé commandait la colonne de droite, le duc d'Enghien celle de gauche.

Le 13, à deux heures du matin, les avant-postes de la 3e légère sont abordés par la colonne d'Enghien, et se replient sur les bataillons placés à la tête du bois en arrière de Kamlach. Ceux-ci avertis par le feu, étaient déjà prêts à recevoir les émigrés. Le combat s'engage et devient bientôt une affreuse mêlée où l'on combat corps à corps. L'infanterie noble fit des prodiges de valeur. Plusieurs gentilshommes joignant la ruse à l'audace, se glissent derrière les républicains, et essayent de porter le trouble et le découragement parmi eux, en criant : *nous sommes tournés ! sauvons-nous !* mais reconnus malgré l'obscurité, ils sont tués ou pris.

La surprise manquée, la partie n'était plus égale. En vain le prince de Condé cherche à gagner avec sa colonne la gauche de la 3e légère, il est repoussé avec perte par la 89e de ligne, placée en échelon de la première. Après avoir vu tomber l'élite de sa noblesse dans trois attaques successives, il ordonna la retraite vers dix heures du matin. Elle s'effectua avec peine, mais en ordre. Dès qu'elle fut prononcée, Abatucci lança contre l'ar-

L'affaire de Neresheim fournit matière aux observations : elle prouve évidemment qu'on ne doit livrer bataille que lorsqu'on y est forcé par l'enchaînement des événemens de la guerre, ou qu'on a l'espoir fondé de remporter la victoire; or la résolution de l'Archiduc ne provenait ni du premier ni du second cas. Son intention était d'assurer sa jonction avec Wartensleben, pouvait-il espérer d'y parvenir en livrant bataille, après en avoir laissé échapper l'occasion favorable le 3? Des démonstrations, le gain de plusieurs marches, et au pis aller l'abandon d'une forte arrière-garde dans les pénibles défilés de la Kessel et de la Wernitz, l'auraient mené plus sûrement à son but, ayant sur-tout affaire à un adversaire aussi circonspect que Moreau. On peut même dire qu'il l'eût plutôt atteint; car il perdait, dans les préparatifs de la bataille, et par la bataille même, des momens d'autant plus précieux,

---

rière-garde le 4e régiment de dragons, et une compagnie d'artillerie légère, qui la reconduisirent jusqu'à Mindelheim, lui tuant beaucoup de monde, et lui faisant des prisonniers.

Cette journée, tout à la fois glorieuse et funeste pour les Français, coûta plus de 500 gentilshommes au corps de Condé, qui eut en outre un grand nombre de blessés. La perte des républicains fut moins considérable.

que Wartensleben montrait l'envie de précipiter sa retraite en Bohême. A la vérité, le passage du Danube à Donauwerth, en vue d'un ennemi victorieux, n'était pas exempt d'obstacles ni de dangers; mais la position du général autrichien était-elle donc si désespérée, et son flanc droit courait-il de si grands risques, qu'il dût se décider à l'effectuer? Un détachement de 400 chevaux courait encore d'Eichstædt, le long de l'Altmühl; par conséquent, Jourdan n'avait point encore de troupes sur le fleuve; aucune même n'y pouvait arriver sans être aperçue. Nauendorf occupa Altdorf le 9, et Neumarkt le 10; le général Kerpen était à Ingolstadt avec 4 bataillons, arrivans de l'intérieur de l'Autriche, et 5 escadrons de la grande armée; ce qui suffisait pour y assurer le passage. L'Archiduc n'aurait jamais été prévenu au pont de Neuburg, ni à celui d'Ingolstadt; et dans le cas même qu'il eût manqué sa jonction avec Wartensleben, Jourdan n'aurait pas pu l'empêcher de gagner la rive droite : On ne voit donc pas de raison pour justifier la préférence qu'il donna à Donauwerth. En effet, combien ne retarda-t-il pas sa réunion avec Wartensleben, par sa marche sur la rive droite du Danube, et un second passage de celle-ci à la gauche ?

Cette ruse, faite à dessein d'engager son adversaire à poursuivre l'armée autrichienne dans cette direction, atteignit, il est vrai, son but. Mais ce calcul était-il bien naturel, bien militaire ? ne devait-on pas plutôt croire que le général français, connaissant le plus grand de ses intérêts, celui de longer la gauche du fleuve pour se joindre à Jourdan, ne manquerait pas de prendre cette route ? Et une telle manœuvre n'eût-elle pas renversé tout le plan de l'Archiduc ?

Ajoutons que l'attaque de Neresheim n'avait aucune probabilité de succès, attendu que Moreau supérieur en forces, se trouvait concentré dans une position favorable, et que c'était tout l'opposé du côté des Autrichiens.

L'Archiduc espérait déjouer tous les projets du général français ; il voulait l'empêcher ou de passer le Danube au-dessous de la Brenz, ou de s'avancer par la vallée de la Kessel, sur la Wernitz, ou enfin de rapprocher son aile gauche de l'armée de Sambre et Meuse ; c'est d'après ces hypothèses, qu'il divisa son armée sur toutes les routes par où l'ennemi pouvait atteindre ces trois objets, sans penser qu'un seul étant décisif, tous les autres lui étaient subordonnés, et qu'il ne s'agissait que de le saisir et d'en écarter son adversaire.

L'événement le plus funeste qui pût arriver aux Impériaux étant la jonction des deux armées françaises, l'Archiduc aurait dû l'empêcher avant tout : le point le plus important étant alors à sa droite, il convenait d'y concentrer toute son armée, et d'occuper faiblement le pays jusqu'au Danube.

Moreau n'eût pas osé s'avancer entre le Danube et le prince Charles. Si, enhardi par sa supériorité numérique, et couvert par les montagnes qui séparent la Brenz de la Wernitz, il avait risqué une telle manœuvre, il eût renoncé à la faculté de se réunir à Jourdan, ou de se rendre maître de la rive droite du Danube; et l'Archiduc aurait toujours facilement gagné Donauwerth ou Neuburg par une marche forcée. On doit conclure de là que le choix de la position des Autrichiens, et le temps qu'ils y perdirent jusqu'à ce que Moreau fût sur le point d'en enfoncer le centre, décèlent un manque de jugement qui devait amener une bataille malheureuse.

Les dispositions de l'attaque n'étaient pas moins défectueuses. Il est vrai que la position par son grand développement depuis Bopfingen à Dillingen, nécessitait une multitude de petites attaques; cependant l'Archiduc pouvait facilement restreindre son front, au moyen

des dispositions qu'il ordonna le 10, lorsqu'il fut décidé à prendre l'initiative.

Le gros de l'armée française, de 33 bataillons et 46 escadrons arriva le même jour aux environs de Neresheim; le 11, l'armée campa entre Dischingen et Schweindorf, refusant sa gauche, qui s'appuyait à la route de Nordlingen.

Si l'Archiduc ne laissant que de la cavalerie seulement à Kloster-Mædingen et Dillingen, eût attiré, dès la veille de la bataille, toute l'infanterie de ce dernier endroit à Amertingen et Aufhausen, ou à Christgarten et Edesheim afin de la réunir à son centre, il aurait pu attaquer avec supériorité l'angle saillant de la position française, ce qui eût donné quelque espoir de succès. Loin de là, les colonnes isolées, qui le 11 s'avancèrent contre elle, étaient non-seulement trop faibles pour cette opération, mais leur éloignement les eût encore empêchées de se secourir et de se retirer en bon ordre, si les Français s'étaient jetés sur l'une d'elles. L'Archiduc, il est vrai, espérait surprendre l'ennemi en attaquant au point du jour, et se promettait beaucoup de la manœuvre qu'il avait préparée pour tourner son aile droite; mais un orage retarda l'attaque, et la sagacité de Moreau fit échouer ses dispositions. On doit donc rejeter comme vicieuse, toute manœuvre qui ne met

pas assez de forces en action au point décisif; et dont la réussite dépend de la coïncidence d'événemens incertains; car de légers accidens peuvent changer l'état des choses, et enlever au général la faculté d'y porter de prompts remèdes.

La conduite de Moreau, le jour de la bataille, fut prudente et habile : ni la perte de Heidenheim, ni la manœuvre qui menaça de tourner son aile droite, ni les démonstrations sur Bopfingen, ne lui firent prendre le change; sa présence d'esprit fut admirable; il tint ferme sur le point qu'il avait choisi avec discernement.

Le seul reproche qu'on peut lui faire, c'est de ne pas s'être porté en avant, lorsque les Autrichiens furent chassés de la forêt de Schweindorf, dès qu'il s'aperçut qu'ils étaient trop faibles pour appuyer leur attaque. S'il eût laissé une division et la réserve à Dischingen et Dunstelkingen, et se fût porté avec les trois autres entre Schweindorf et Forheim, l'ennemi aurait été coupé, culbuté et forcé à se retirer dans la vallée de la Kessel et sur le Danube. Le corps qui opérait de Mædingen contre Bopfingen et Neresheim, se fût trouvé entièrement coupé.

La fuite du parc d'artillerie de Heidenheim, et la crainte de manquer de munitions, empêchèrent vraisemblablement Moreau de profiter

de cette belle occasion de battre l'ennemi, et de l'inquiéter le 12, quand il se retira devant lui en plein jour. Un général entreprenant n'eût certainement pas manqué de mettre à profit les fautes de l'Archiduc, en faisant harceler sa retraite par une partie de son armée, qui aurait eu suffisamment de munitions pour le moment.

Finalement, si l'on compare les manœuvres de Moreau et de l'Archiduc, depuis la fin de juin jusqu'à la mi-août, on s'aperçoit qu'elles sont directement opposées aux principes qu'on a établis (1). Un mouvement offensif tenté à la suite d'un succès, avec des forces supérieures, doit être exécuté avec vigueur et rapidité; la retraite d'une armée inférieure en nombre, au contraire, doit être faite avec calme, à pas mesurés, mais sans haltes inutiles, et dans des positions sûres. La marche de Moreau fut trop circonspecte, la retraite de

(1) Eugène et Frédéric sont quelquefois convenus de leurs fautes, mais un aveu semblable ne serait pas sorti de leur bouche : l'Archiduc fait plus; guidé par l'amour de l'art et de la vérité, il perpétue le souvenir des siennes en les gravant dans l'histoire, et se montre ainsi supérieur aux sentimens d'orgueil, si prompts à s'élever dans le cœur d'un Général qui a fait de grandes choses.

l'Archiduc trop lente; il mit de la témérité dans ses manœuvres et dans le choix de ses positions. Les motifs d'une conduite si différente se trouvent dans le caractère des deux Généraux.

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE

DE LA DEUXIÈME PARTIE.

INTRODUCTION. *Pag.* 1

CHAPITRE Ier. Coup d'œil sur les campagnes de 1792, 1793, 1794 et 1795, en France, dans les Pays-Bas et sur le Rhin. 4

CHAP. II. Force des armées opposées, à l'ouverture de la campagne de 1796. — Plans d'opérations. — Positions des armées. 10

CHAP. III. Bonaparte fait la conquête de l'Italie, et pousse jusqu'aux frontières du Tyrol. — Wurmser vole au secours de Mantoue. — Retraite des Autrichiens sur la rive droite du Rhin. 25

CHAP. IV. Marche de l'armée de Sambre et Meuse sur la Lahn. 35

CHAP. V. Combat de Wezlar le 15 juin. — Retraite de Jourdan. 68

CHAP. VI. Passage du Rhin près de Kehl, et combats subséquens. 98

CHAP. VII. Marche de l'archiduc Charles sur le haut Rhin. — Combat de Malsch le 9 juillet. — Retraite des Autrichiens à Pforzheim. 124

CHAP. VIII. Deuxième passage de Jourdan sur la rive droite du Rhin. — Bataille de Friedberg, le 10 juillet. 150

CHAP. IX. Marche de l'Archiduc sur la rive droite du Necker. *Pag.* 175
CHAP. X. Les Français entrent dans Francfort. — Wartensleben se retire à Würzburg. 194
CHAP. XI. Combat de Canstadt et d'Esslingen; retraite de l'Archiduc sur Bœhmenkirch. 210
CHAP. XII. Marche de Wartensleben à Zeil. 221
CHAP. XIII. Marche de Moreau sur la Brenz. 236
CHAP. XIV. Marche de Wartensleben sur Amberg. 247
CHAP. XV. Bataille de Neresheim, du 11 août. — Retraite de l'Archiduc sur la rive droite du Danube. 266

FIN DE LA TABLE.

ERRATA DU TOME II.

Pages.	Lignes.	
18	11	*au lieu de* sans routes praticables, *lisez* ayant peu de routes praticables.
21	18	laissant le Glan au centre, entre Pirmasens et Deux-Ponts, *lisez* ayant la Glan au centre, et courant jusqu'à Pirmasens et Deux-Ponts.
29	15	les pertes qu'il avait pu faire pour se rendre en Italie, *lisez* la perte des troupes envoyées en Italie.
36	10	vallons, *lisez* ravins.
38	15	percé, *lisez* tracé.
54	19	Diest, *lisez* Dietz.
71	20	sur l'aile gauche ennemie, *lisez* contre l'aile droite ennemie.
77	10	côtoyer, *lisez* éviter.
81	22	lui donner le temps, *lisez* donner à l'infanterie le temps.
83	20	et barra le chemin aux, *lisez* et mit un terme aux progrès des.
84	24	sur Neuwied, *lisez* sur la direction de Neuwied.
87	3	la faire jalouser des, *lisez* donner des inquiétudes aux.
112	7	de Bühl, *lisez* près de Bühl.
115	11	d'Huningue à Brisach, *lisez* entre Huningue et Brisach.
126	17	dans le Tyrol, *lisez* pour le Tyrol.
129	22	15 juillet, *lisez* 3 juillet.
145	1	*supprimez le mot* le.
149	5	*au lieu de* ses divisions, *lisez* leurs divisions.
152	25	sur le Rhin, *lisez* le long du Rhin.
161	12	et cherchent, *lisez* de chercher.
—	13	*placez un point à la fin de la ligne.*
—	25	*au lieu de* qui lui, *lisez* ce qui lui.
164	13	déployer, *lisez* d'étendre.
166	4	retirer, *lisez* replier.
191	22	ligne, *lisez* lignes.

Pages.	Lignes.	
195	1	*au lieu de* entre, *lisez* depuis.
200	8	étendue sous Mayence, *lisez* étendue jusque sous Mayence.
—	20	dans un camp, *lisez* s'établirent dans un camp.
204	11	qu'attendre, *lis.* que devait-on attendre.
—	28	agissait, *lisez* agit avec prudence en hâtant.
205	10	remarque, *lisez* observe.
207	10	sous la première, *lisez* sous la seconde.
225	4	et ne rien, *lisez* sans rien.
—	6	sans songer, *lisez* enfin, on songe rarement.
238	24	*supprimez les mots* de montagne.
241	13	*au lieu de* très-basses, *lisez* très-profondes.
244	12	autour de, *lisez* dans le but de tourner sa droite.
245	24	Forcheim, *lisez* Forheim.
—	25	après avoir été, *lisez* s'il y était.
246	14	Forcheim, *lisez* Forheim.
257	3	l'ennemi, *lisez* les Autrichiens.
259	22	cette position, *lisez* dans la même direction.
262	22	tourmente, *lisez* contient.
—	28	rendit, *lisez* livra.
267	2	*supprimez ces mots* de 12,470 hommes et 4,940 chevaux.
—	14 et 18,	*au lieu de* Forcheim, *lisez* Forheim.
268	16	*au lieu de* culbutée au centre, etc. *lisez* si son centre eût été culbuté, les deux ailes se trouvant séparées.
269	11, 13, 18,	*au lieu de* Forcheim, *lisez* Forheim.